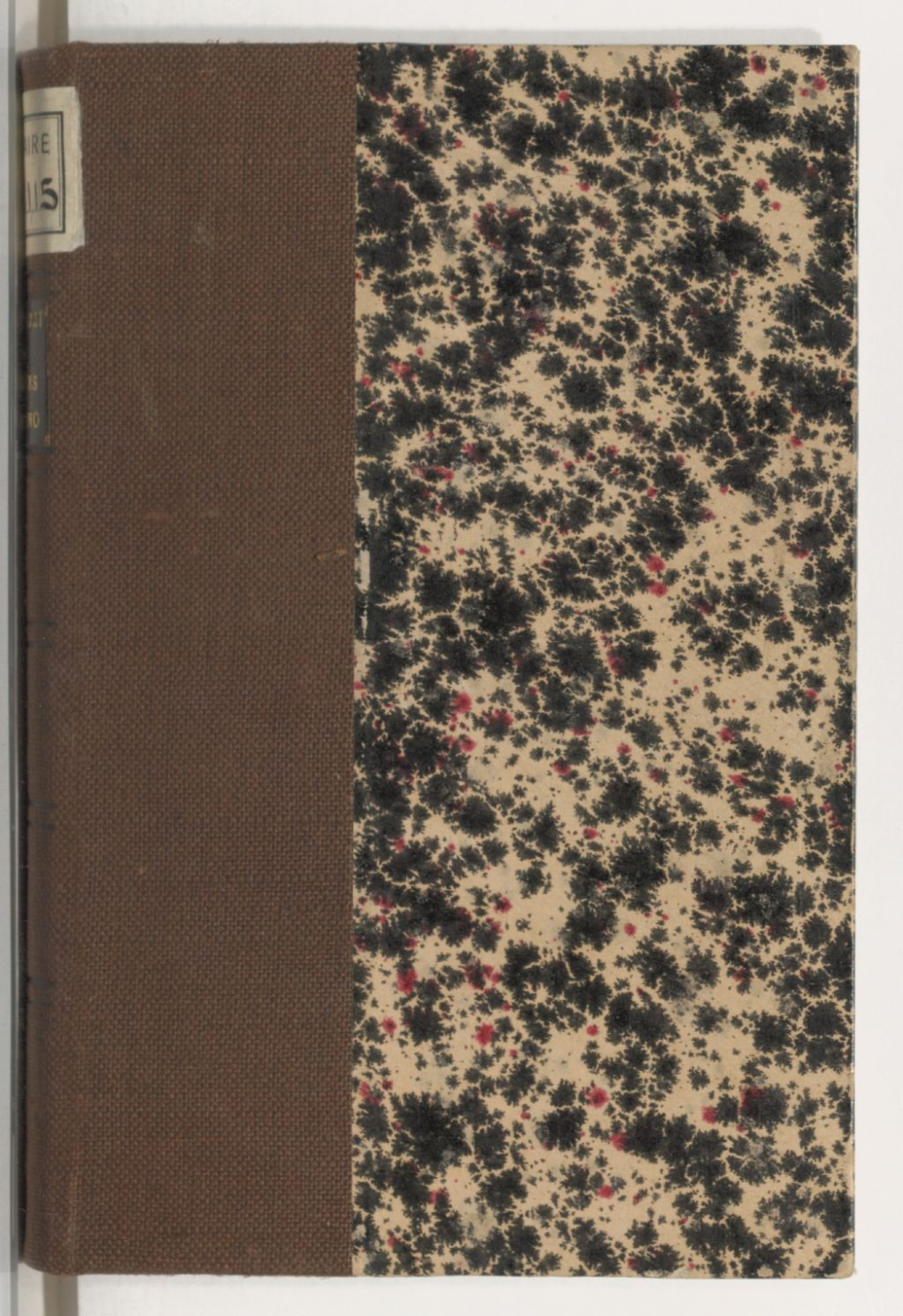
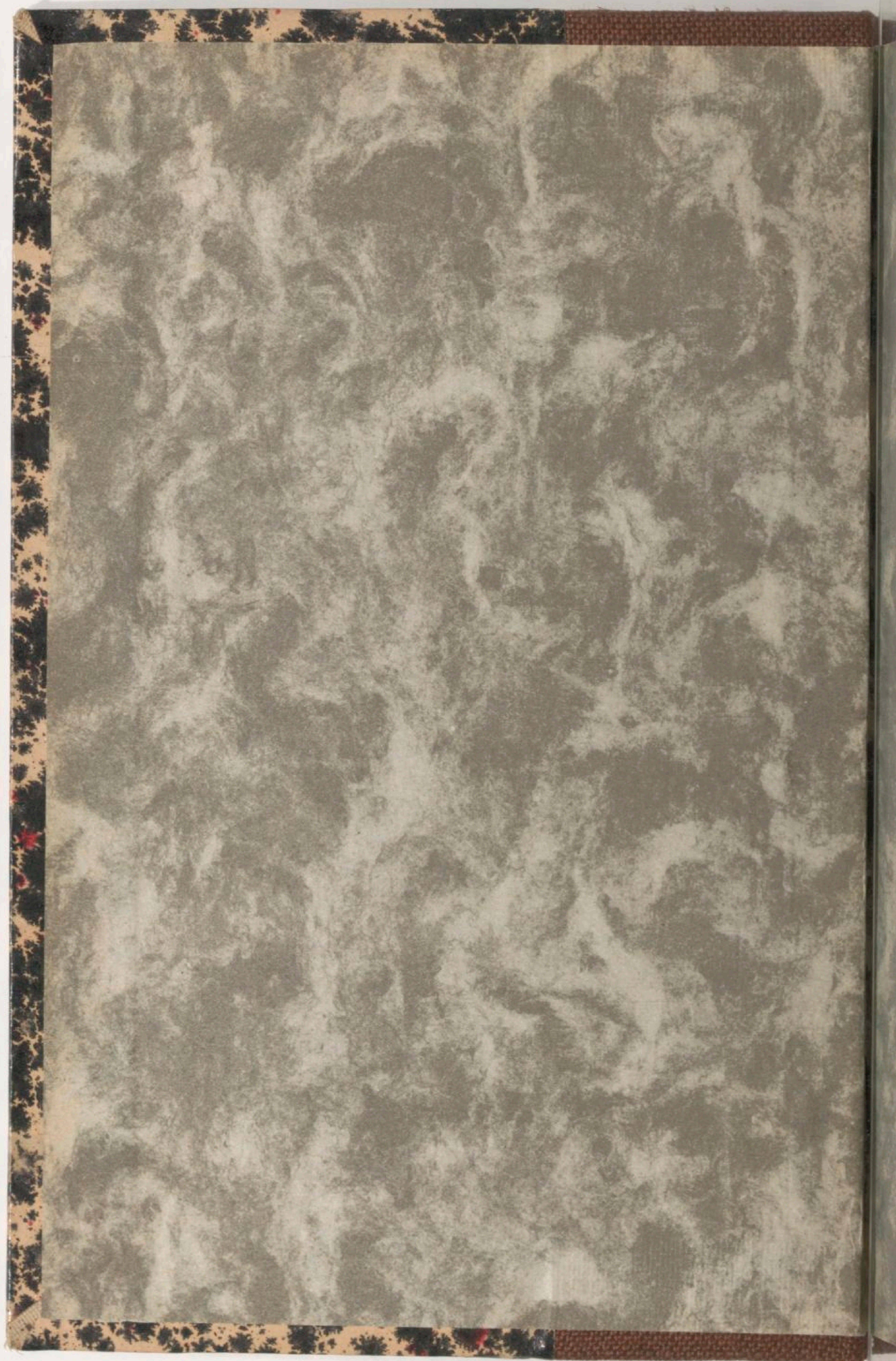
Les Rives de l'Arno, par Mme Urbain Rattazzi (Marie de Solms)





LES RIVES
DE L'ARNO

PAR

MME URBAIN RATTAZZI

— MARIE DE SOLMS —



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

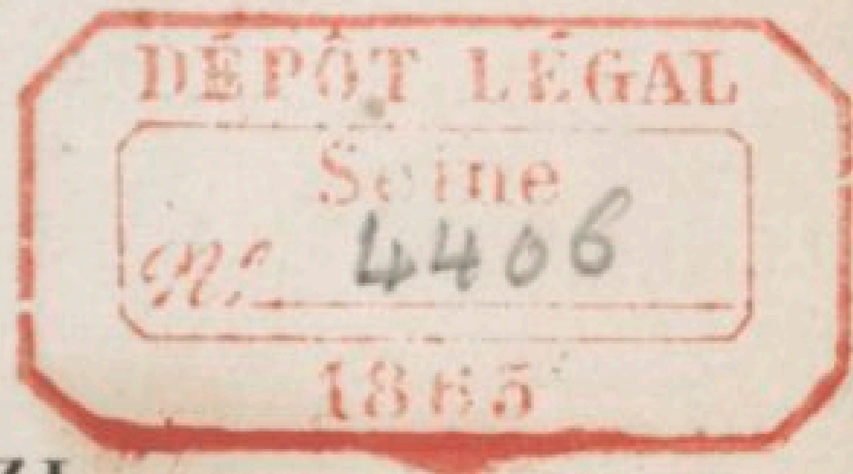


LES

RIVES DE L'ARNO

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LES RIVES
DE L'ARNO



PAR

Mme URBAIN RATTAZZI

— MARIE DE SOLMS —





PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1865

Frère aîné de l'espoir, Souvenir du passé,
Doux soir du sentiment, plus charmant que l'aurore,
Crépuscule attendri, dont l'éclat effacé
Sur la cime des monts flotte et languit encore,

Tu réveilles si bien les beaux jours d'autrefois!
D'un fugitif reflet mon Présent se colore...
De fantômes aimés tu peuples les grands bois;
Quand le Bonheur s'éteint, ta lueur le redore.

O bonheurs disparus, beaux oiseaux envolés!
Qui chantiez sur mon toit, dont j'aimais le plumage,
Battus par l'ouragan, par le temps exilés,
Hélas! vous avez fui vers un autre rivage.

Revenez, revenez, mes fugitifs ailés!
Je veux entendre encor votre gentil ramage:
Parmi les chants anciens que vous vous rappelez,
Redites-moi le chant qui me plaît davantage!

A S. M.

LE ROI VICTOR EMMANUEL

Amnistie! amnistie! ô Roi, soyez clément!
Pardonnez au héros son fier égarement.
De perfides conseils, une heure de folie
Ont fait du champion de la jeune Italie
L'ennemi de lui-même et de la Royauté.
Grâce, au nom du pays et de la liberté!
Grâce, au nom de l'histoire, à l'homme légendaire;
Au nom de votre peuple, au soldat populaire!

Sire, rappelez-vous Varèse et Rizzatto,
Sondrio, Laveno, Côme et Bercoletto,
Vingt autres souvenirs plus glorieux encore,
Qui de votre beau règne ont illustré l'aurore :
La Valteline en feu, les vaillants montagnards
Sans canons ni fusils, sans piques ni poignards,
Faisant arme de tout, faux, soc, bâtons, coignée;
Les volontaires, jeune et vaillante poignée,
Qui, marchant sur ses pas d'un pied leste et hardi,
Tombaient en répétant : Vive Garibaldi!
Ils sont morts; mais leur sang, généreuse semence,
Fume encore, et vous crie : Amnistie et clémence!
Sire, rappelez-vous ses plus récents exploits,
Empruntés par l'histoire aux romans d'autrefois.
Quand il affranchissait Naple et les Deux-Siciles,
Aventurier brouillon, chef des guerres civiles,
Il allait, disait-on, par sa fougue emporté,
Étouffer au berceau la jeune liberté!
Mais vous, vous que l'Europe à juste titre nomme
Le soldat du progrès et le roi galant homme,
Vous saviez bien, en vous, que cet audacieux
Était un dévoué, non pas un factieux;
Qu'ennemi des tyrans, comme de l'anarchie,
Il voulait l'unité, mais dans la monarchie.

Sire, grâce pour lui! Ce généreux soldat
N'a pas cru, plus qu'alors, commettre un attentat.
Des trames qu'il ignore, un habile égoïsme
Ont égaré l'élan de son patriotisme;
Trompant son âme ardente, ils ont armé son bras.
Mais ceux-là sont dans l'ombre, on ne les juge pas.
Doit-il, ce cœur loyal, porter le poids d'un crime
Que d'autres ont commis, et dont il est victime?
Sa grâce, un peuple entier l'implore à vos genoux.
J'arrive la dernière, et pourtant devant vous
Je ne plaiderai pas vainement, je l'espère;
Si le Roi restait sourd, j'implorerais le père!
Au nom de votre fille, au nom de cet hymen
Que l'Italie entière acclamera demain,
De la couronne offerte à cette blonde tête,
Sire! qu'un jugement n'attriste pas la fête!
Vous êtes grand et fort : soyez clément et bon!
Qu'aujourd'hui soit un jour de grâce et de pardon.
Que l'aimable princesse emporte vers Lisbonne
Un pardon obtenu, sa plus belle couronne,
Et que sa fraîche voix, comme un souffle embaumé,
Guérisse le captif que vous avez aimé!
Sire, toute infortune au fond du cœur vous touche;
Souvent le mot de grâce arrive à votre bouche.

Ah ! dites-le ce mot qui nous semble si doux !
Il portera bonheur à ces jeunes époux.
Laissez-le s'éloigner ; qu'il aille en Amérique,
Jeter à d'autres cieux cette flamme héroïque,
Ce fougueux dévouement qu'a toujours exalté
L'amour de la patrie et de la liberté.
Ah ! rendez à nos vœux, rendez à sa famille,
A ses fils bien-aimés, rendez, Sire, à sa fille
Le héros malheureux ! Il est assez puni !
Faites-le libre, Sire, et vous serez béni !
Des juges, un arrêt, des gardiens, une geôle !
C'est la mort ! L'aigle meurt en cage : il faut qu'il vole,
Qu'il vive ! je connais sa devise et sa loi,
Je le jure pour lui : l'Italie et le Roi.

Turin, 26 septembre 1862.

A S. A. R.

LA PRINCESSE MARIE PIE

LE JOUR DE SON MARIAGE

I

Les cieux, rafraîchis par la pluie,
Après l'orage sont plus clairs;
Les champs, que le soleil essuie,
Étalent des tapis plus verts;
Tout dans la nature est en joie :
L'oiseau chante; l'iris déploie

Ses arcs de triomphe éclatants,
Et le bruit des derniers tonnerres,
De salves toutes débonnaires,
Semble saluer le beau temps.

C'est ainsi qu'après nos tempêtes
Nos beaux jours paraissent plus doux.
Plus d'allégresse et plus de fêtes
Accueillent les royaux époux;
Nos canons qui, dans la bataille,
Vomissent avec la mitraille
L'effroi dans les rangs ennemis,
Aujourd'hui, tonnerres sans foudre,
N'éveillent au bruit de leur poudre
Que l'écho des foyers amis.

Sur les Alpes, dans la campagne,
Ce ne sont que joyeux concerts;
La mer les dit à la montagne,
La montagne les dit aux mers.
Naples, Turin, Milan, Florence,
Entonnent l'hymne d'espérance;
Hier rivales, aujourd'hui sœurs,
Cités libres et florissantes,

Vous regrettez vos sœurs absentes,
Dont la voix manque dans vos chœurs!

II

Vous pleurez? Je comprènds vos larmes, jeune fille!
Vous pleurez le berceau, le palais, la famille,
La patrie, où se sont parmi nous écoulés
Ces jours insoucieux de votre chère enfance,
Où souriait la grâce, où chantait l'espérance,
Jours heureux, trop vite envolés!

Qu'ils furent pleins pourtant! C'est dans ce court espace
Que vous avez grandi toutes deux, face à face,
Cette pauvre Italie et vous, comme deux sœurs;
Car d'un père commun cherchant le doux empire,
Princesse, dans ses bras quand vous alliez sourire,
Elle allait y sécher ses pleurs!

Sous cet amour ardent, sur ces hauteurs sereines
Écloses toutes deux, vous êtes déjà reines,
Et l'Europe vous ouvre et son cœur et ses bras.

L'Italie affranchie, et forte, et libre, et fière,
Voit partout reconnaître et bénir sa bannière :
On crie *Hosanna* sous vos pas !

Sans doute, comme nous, cette chère opprimée,
Vous voudriez la voir tout à fait exhumée,
Souriante, debout, et le front au soleil ;
Mais ce qui reste d'elle encor dans l'autre monde
Tressaille vivement sous la tombe profonde,
Saisi des frissons du réveil.

III

Ah ! patience ! patience !
Laissez déblayer les abords,
Nous allons avec confiance,
Dussions-nous aller chez les morts !
Vainement, le sabre et la hache,
Frappant et frappant sans relâche,
Ont mis ce grand corps en lambeaux ;
Vainement on a, sans mystère,

Chaque jour jeté de la terre
Et piétiné sur ces tombeaux !

Vous avez vu comment la vie,
La vie au souffle ardent et fort,
Sous cette morne léthargie,
A soudain refoulé la mort !
Il n'a fallu rien qu'une étreinte,
Rien qu'un mot : la parole sainte !
Et Lazare l'entend toujours.
Vois, dans ses veines desséchées
Nos veines se sont épanchées...
Maintenant nous comptons les jours !

Ne désespérez point, princesse,
Car cette noble sœur, objet de notre amour,
Telle qu'il nous la faut, vous la verrez un jour,
Nous vous en faisons la promesse.

D'ailleurs, n'allez-vous pas, vous aussi, comme nous,
Demander votre part dans la tâche commune?
Qui sait ce que nous garde encore la fortune!
N'aurons-nous pas besoin de vous?

Fille d'un noble sang, vous y songiez peut-être!
Chacun va s'employer à l'œuvre qui va naître.
Lorsque, femmes, enfants, tous, nous travaillons tous,
La jeune fille rêve, et, seule inoccupée,
Pour combattre en son nom se choisit un époux.

IV

Partez pour ce pays que l'oranger parfume
Et que baignent les flots de leur brillante écume,
Pour ce sol fécond en héros.
Là dorment tous ces preux, ces infants, ces grands maîtres,
Aïeux de don Luiz, digne de tels ancêtres,
Que chantent les Romanceros.

Ils se réveilleront sans doute à votre approche,
Ces loyaux chevaliers sans peur et sans reproche;
Ils se soulèveront d'un bras sur leur écu,
Et diront, en voyant vos grâces triomphantes,
Qu'ils n'avaient pas connu de si douces infantes,
Et que pour vous, Madame, ils auraient mieux vaincu.

L'époux qui vous attend peut marcher votre égal :
Vous vous nommez Savoie... Il s'appelle Bragance ;
Votre nom à tous deux signifie Espérance,
Et l'avenir enfin sourit au Portugal.
Bragance et Savoie! Ah! les aïeux qu'on renomme
Vont tressaillir de joie en voyant s'allier
La fille du roi-gentilhomme
Et le jeune roi-chevalier!

Votre vaillant aïeul, ce soldat légendaire,
Ainsi qu'Adamastor, le fabuleux géant,
Est venu demander un jour à cette terre
Un tombeau, sur les bords de l'immense Océan.

Les yeux encor tournés vers la patrie avare
Qui le laissait mourir loin de son doux soleil,
Il s'est endormi là, de son dernier sommeil,
Le glorieux vaincu qu'a vu tomber Novare !

C'est pour payer le prix de l'hospitalité
Qu'aujourd'hui l'Italie au Portugal vous donne,
Et votre époux est fier de poser sa couronne
Sur un front rayonnant de grâce et de beauté.

Partez donc ! car là-bas, c'est encor la patrie !
C'est la famille encor !... certe, et non moins chérie,
Quand votre œil si profond, plongeant de toutes parts,
De ce peuple empressé qui déjà vous acclame,
Qui de loin vous appelle, aura rencontré l'âme,
Épanoui le cœur, et charmé les regards.

Partez ! allez porter la lumière nouvelle
Parmi ce peuple ardent qui s'éveille à son tour ;
Dites-lui qu'il soit prêt, afin, si Dieu l'appelle,
Qu'il ne retarde pas l'œuvre divin d'un jour !

L'Espagne (pauvre Espagne !) à ce contact de vie
Va tressaillir ! Peut-être il lui prendra l'envie
De secouer un peu son étrange sommeil ;
Son pauvre corps, brisé par la lutte et les chaînes,
A senti récemment que le sang, dans ses veines,
Était chaud encore et vermeil.

Pour dissiper au loin cette atmosphère oisive
Qui pèse sur l'esprit et fait l'âme captive,
Pour rendre ce grand peuple à son activité,
Peut-être il suffirait du vent d'une bannière,

Quand votre œil, en passant, jettera la lumière
Dans cette obscurité.

Et peut-être qu'alors (ah! Dieu peut tant de choses!)
Ces deux peuples rivaux dès longtemps, et sans causes,
Après s'être mieux vus, tout à coup s'étreignant,
Se demanderont-ils quel esprit les divise,
Quand ils pourraient n'avoir qu'une même devise :
Bragance et Carignan!

V

En voyant votre œuvre accomplie :
Le Portugal et l'Italie
Sous une égale et même loi,
Vous aurez le droit d'être fière
Devant l'Europe tout entière ;
Vous pourrez dire à votre père :
« Ta fille est digne de toi! »

L'avenir n'a pour vous que joyeuse promesse!
Ne pleurez plus, jeune princesse,

Vos larmes et votre tristesse
Rendent trop cruels les adieux.
Autour de vous, quand tout soupire,
Ou vous envie, ou vous admire,
Laissez-nous un dernier sourire
De vos lèvres et de vos yeux!

Septembre 1862.

CHANT FUNÈBRE

SUR LES MORTS PRÉMATURÉES DES DEUX REINES

MARIE-THÉRÈSE ET MARIE-ADÉLAIDE

ET DE

FERDINAND, DUC DE GÊNES

O douleur! ô stupeur! ô terrible mystère!
Le mal préside-t-il aux choses de la terre?
Faut-il douter des cieux?
Quel étrange hasard dirige donc la foudre
Qui frappe la vertu, quand elle semble absoudre
Le crime audacieux?

Quoi! le monde admirait un roi qui, de lui-même,
Imposant une borne à son pouvoir suprême,
A convié son peuple à se donner des lois,
Et, malgré les clameurs, poursuivant sa carrière,
Renversant des abus la gothique barrière,
Fonda sur leurs débris l'égalité des droits;

Le peuple applaudissait un exemple si rare;
Les soldats, se montrant le héros de Novare,
S'inclinaient devant lui;
Une mère chérie, un frère à lui semblable,
Une épouse angélique entouraient — cercle aimable —
Son foyer réjoui.

Certe, il était heureux; et c'était chose juste,
Et sous l'arbre royal croissait un jeune arbuste,
Et l'on aimait à voir l'honneur récompensé!...
Mais quelle joie échappe à la tombe jalouse?
L'enfant meurt,—puis l'aïeule,—après la jeune épouse,
Puis le frère, — en trois mois!... O Dieu, Dieu courroucé!

Inclinons-nous pourtant devant la Providence :
Ses décrets sont cachés à l'humaine prudence;
Dieu choisit ses élus!

Pour de vastes desseins si Dieu vous a fait naître,
Roi, souffrez vaillamment; les plus grands sont peut-être
Ceux qui souffrent le plus.

La vie est plus puissante au sortir d'une crise;
L'homme fort se retrempe où le faible se brise.
Vous êtes l'homme fort que Dieu retrempe ainsi;
C'est parce qu'il vous garde une œuvre peu commune,
Qu'il vous rend inflexible aux coups de la fortune,
Et vous forge un courage à l'avance endurci.

Peut-être aussi l'épouse tendre,
Que vous enlève le trépas,
Au ciel monte pour y défendre
Celui qu'elle aimait ici-bas.
S'il faut qu'en la divine enceinte
La voix touchante d'une sainte
Pour nous implore le Très-Haut,
Quelle sainte plus accomplie
Pourrait être mieux accueillie
De Dieu, qui sait ce qu'elle vaut?

Protégez-nous dans nos tourmentes,
Veillez sur nous du haut du ciel,

De la fleur des vertus charmantes
Vous qui composiez votre miel ;
Votre piété, noble reine,
Était la source toujours pleine
D'où ne coulaient que des bienfaits,
Et son action salutaire
Ne s'est révélée à la terre
Que par les heureux qu'elle a faits.

Il est un fanatisme sombre
Qui se dresse contre les lois,
Et, nouant ses complots dans l'ombre,
Comme un glaive brandit la croix.
Chez lui, la piété farouche
Parle, la menace à la bouche,
Versant des malédictions ;
Il fait d'une loi d'indulgence
Un instrument de sa vengeance,
Et le fléau des nations.

Protégez-nous contre ses trames,
Reines saintes, veillez sur nous ;
Voyez nos enfants et nos femmes
Qui vous invoquent à genoux :

L'époux en deuil, le fils sans mère,
N'échappe à sa douleur amère
Que pour être aux devoirs d'un roi...
Bénissez l'alliance intime
D'un peuple et d'un roi magnanime,
Qui l'un dans l'autre ont mis leur foi !

Roi vaillant, reprends ta pensée
Qu'a suspendue un triple deuil :
Achève l'œuvre commencée !
Toi, peuple, reprends ton orgueil !
Marchez appuyés l'un sur l'autre :
Une noble ardeur est la vôtre ;
Votre règne sera fécond...
Vous nous guidez dans nos tempêtes,
Nous vous bénirons dans nos fêtes,
Saintes patronnes du Piémont !

On voit l'image de la Vierge
Aux murs blancs des pauvres réduits ;
Devant elle on allume un cierge,
Pour elle on va cueillir le buis.
A côté de la Vierge Mère,
Vous prendrez place en la chaumière,

Reines qu'aimaient les paysans,
Et l'image des trois Maries
De buis et d'épines fleuries
Se couronnera tous les ans.

10 février 1855.

A LA COMTESSE D'ALBANY

EN LUI ENVOYANT LA TRAGÉDIE DE *MYRRHA*

IMITATION

Il est dans l'empyrée aux sphères éternelles
Des anges radieux vêtus d'azur et d'or;
Dieu, de leurs corps brillants ôtant les blanches ailes,
Fait de ces purs esprits les sublimes mortelles :
    Laure, Béatrix, Léonor...

Dès que se fait entendre une voix de poëte,
Dieu commande à son ange et l'envoie ici-bas...

Il sait que l'homme seul est un froid interprète,
Que l'inspiration fait défaut au poëte
Qu'un feu du ciel n'échauffe pas...

Car le poëte est seul au milieu de la foule,
Haï comme un méchant, en proie aux ris moqueurs;
Sous sa débile main l'appui tremble et s'écroule,
Et chacun de ses jours, qui vers la mort s'écoule,
Ne compte, hélas!... que des douleurs...

Je poursuivais, rêveur, ma route solitaire,
Ivre de liberté, des cours presque banni,
Lorsque soudain, mes yeux se détachant de terre,
Je te vis près de moi, divine messagère
Qu'on nomme ici-bas d'Albany!...

Dès ce jour le passé se ternit et s'efface :
Les brouillards, les vapeurs et les douleurs ont fui,
Et, comme le soleil inondant tout l'espace,
En moi ce sentiment anéantit la trace
De tout ce qui n'était pas lui!...

Elle est belle et riante; elle a sur sa figure
Et dans ses yeux d'azur, éclair qui vous dit tout,

Le reflet de son âme harmonieuse et pure,
Et dans ses flots ondés, sa riche chevelure
Semble l'or des moissons d'août...

La beauté! n'est-ce pas la parure de l'âme,
L'attrait qui tout d'abord attire l'œil ravi?...
Elle a de plus au cœur cette discrète flamme,
Cette bonté qui fait que j'adore la femme
Qui m'a sous les fleurs asservi...

J'ai longtemps résisté; je sentais en moi-même
Les vains frémissements d'une austère fierté...
Mais ma vaine révolte était presque un blasphème...
Car j'ai fait à ses pieds... et Dieu sait si je l'aime!...
Abandon de ma liberté...

Et pourtant, sous le ciel n'avoir que soi pour maître,
Passer indifférent près du trône des rois,
Et, contemplant le Dieu qui nous a donné l'être,
Juger, avec la loi qu'il nous a fait connaître,
D'ici-bas les mesquines lois...

Libre!!! c'est se sentir des forces surhumaines...
C'est remonter la source éternelle du beau.

Mais maintenant, arrière, aspirations vaines,
Je bénis mon servage et je baise mes chaînes,
Et je recharge mon fardeau!!...

Elle est en même temps ma pensée et ma gloire;
Pour elle j'obtiendrai des lauriers toujours verts...
Et la postérité, qui saura notre histoire,
Peut-être lui devra de garder la mémoire
De son pauvre faiseur de vers...

La gloire!... l'avenir!... ô chimères fatales
Écrites trop souvent aux murs d'une prison,
Vos âcres voluptés, qui rendent nos fronts pâles,
Sont des piéges... dorés aux forges infernales,
Dans les cavernes du démon!...

Quoi! l'Arioste est là sur sa solide base,
Le Tasse, immortel fou, Pétrarque aux doux accents,
Le grand Machiavel, dont le génie embrase,
Et Dante!... ce rayon dont la splendeur écrase...
Oser mesurer ces géants!...

Près des noms immortels je veux prendre ma place;
La gloire m'a mordu d'un désir furieux;

Je gravis avec eux les sommets du Parnasse,
Et, refaisant le nom de mon antique race,
Noble... je le rends glorieux !!!

Ciel bleu,... soleil de pourpre,... Italie! Italie!...
Terre sainte des arts, centre de l'univers,
Lorsque je dormirai sous ma tâche remplie,
J'animerai tes jeux, ô ma belle patrie,...
Avec mes strophes et mes vers !...

Voici le dernier-né de ma muse, madame!
C'est le cri sans écho d'un impossible amour,
Combats, déchirements, remords, toute la gamme
Du tumulte des sens, des orages de l'âme
Que j'osai montrer au grand jour...

Jetez un doux regard sur cette œuvre imparfaite,
Vous qui savez si bien compatir aux douleurs,
Car avec votre appui, *Myrrha*, tout inquiète,
Peut marcher hardiment et braver la tempête...
Pour vaincre elle n'a que des pleurs...

En ce monde, rempli d'embûches et d'abîmes,
Le poëte est souvent frappé de cécité;

Il ne lui suffit pas d'amonceler des rimes
Ou des strophes d'amour, fussent-elles sublimes,
Pour percer son obscurité...

Avant que du Seigneur la terrible parole
Ne rappelle son ange à la splendeur du ciel,
O toi, ma Béatrix ! ô toi, ma seule idole !
Fais refléter sur moi ta céleste auréole,
Afin de me rendre immortel...

16 septembre 1863.

UN ENFANT

A MADAME JEANNE JOUSSELIN

Rêve d'un cœur épris et d'une âme jalouse,
Désir inassouvi, qui de la jeune épouse
Dans les veines en feu fait circuler le sang!
Être heureuse deux fois, deux fois vivre!... Un enfant!
Rêve aujourd'hui, demain réalité peut-être,
Car mille âmes au ciel n'attendent plus pour naître
Dans un corps rose et frais, comme un bouton de fleur,
    Qu'un mot du Créateur!

Un enfant! Que de fois ma pensée inquiète,
Le soir, au bord du lac, sous la roche discrète,
Évoqua la voix frêle et les baisers joyeux
D'un petit être aimé, d'un ange aux blonds cheveux!
Que de fois, caressant dans ma joyeuse ivresse
Ce trésor idéal de ma folle tendresse,
Mère par la pensée, à genoux dans ce lieu,
J'ai dit : Merci, mon Dieu!

Je rêvais pour mon fils honneurs, gloire, génie!
Une vie au grand jour par nulle ombre ternie!
Et j'oubliais alors, dans mon naïf orgueil,
Sur la route brillante et la lutte et l'écueil!
J'oubliais que ces biens, qu'aux heureux on envie,
Souvent glacent le cœur et flétrissent la vie;
Et je faisais tout bas ainsi des songes d'or,
Sans être mère encor!

Rêve de mon bonheur! Illusion rapide!
Mes yeux se sont ouverts, et dans l'azur limpide
Je n'ai plus distingué que les oiseaux bénis,
Qui vont chercher la feuille et l'herbe pour leurs nids;
Je les suivis longtemps dans leur course incertaine,
Pour les voir, au retour du bois ou de la plaine,

Rejoindre leurs petits, qui, bruyants au réveil,
Chantent le gai soleil !

Que de fois, revenant plus triste en ma demeure,
Quand le soir du repos avait ramené l'heure,
J'ai vu près du foyer, sous le chaume attablés,
De beaux enfants s'offrir à mes regards troublés !
Leur voix disait : « Ma mère ! » et la pauvre glaneuse
Qui revenait des champs me paraissait heureuse !
Et la nuit, mon esprit poursuivait confondus
Mes beaux rêves perdus !

Pourtant, j'ai de l'enfant vu l'âme fugitive
Hésiter, prête à fuir, sur sa lèvre plaintive ;
J'ai vu la mère en pleurs et le brûlant baiser
Que sur ce front fiévreux elle allait déposer !
J'ai compris à mon tour ses mortelles alarmes ;
Je me suis dit, mêlant mes larmes à ses larmes :
Un enfant fait aimer tout, même la douleur
Qui déchire le cœur !

Oh ! c'est alors qu'on sent se doubler le courage !
D'énergie et de force un enfant est le gage !
Un enfant, doux espoir de l'époux bien-aimé !

C'est de deux cœurs unis le miroir animé,
C'est un bouton de mai, né d'une double séve,
Le passé qui sourit, l'avenir qui se lève,
L'aube aux rayons voilés qui promet un beau jour,
C'est le lien d'amour!

. . . .

J'ai prié... le Seigneur a béni ma prière;
Notre enfant! je l'ai là, sur mon sein! je suis mère...
Je devine déjà ses traits confus encor...
Et, quand à ma chanson doucement il s'endort,
Fière, je le regarde, et souvent il me semble
Voir de traits adorés les contours et l'ensemble;
J'aime deux fois le père alors, en présentant
A ses baisers l'enfant

MÊME SUJET

Doux espoir! Hôte aimé de mon cœur frémissant,
Qui mêles à ma joie une douleur amère,
Tu n'es donc plus un rêve!... hélas! Dieu tout-puissant,
C'est donc vrai!... je suis mère!

Je suis mère! et déjà dans mon sein agité
Quand je sens s'éveiller une seconde vie,
Je pleure et je maudis cette fécondité,
Objet de mon envie.

Un enfant ! vision, rêve de chaque jour !
Promesse de bonheur ! sainte union des âmes !
Ciel entr'ouvert aux feux d'un mutuel amour
Et paradis des femmes !

Pour d'autres ce serait le gage d'avenir,
Qu'escorte du passé le radieux cortége,
Il ne m'apporte à moi que honteux souvenir,
Blasphème et sacrilége !

Un infidèle amant qui rit de mes douleurs
Torture sans pitié mon âme à l'agonie !
L'ingrat, de son amour qu'il perd et jette ailleurs,
M'a donné l'ironie.

O vous, qui de là-haut, Seigneur, Dieu de bonté,
Entendez ma prière et voyez mon supplice !
Je le demande en pleurs : De la maternité
Éloignez le calice.

Espoir des délaissés, Seigneur, protégez-moi !
Laissez monter vers vous le cri de ma détresse ;
Daignez, en me rendant l'espérance et la foi,
Secourir ma faiblesse !

Mais pourquoi tout à coup le chagrin triomphant
S'éloigne-t-il devant un retour de tendresse?...
C'est que j'ai vu là-bas un jeune et bel enfant
Qu'un doux regard caresse!

Pressant contre son sein cet ange aux cheveux d'or,
Comme l'oiseau qui tient ses petits sous son aile,
La femme aime à bercer le nourrisson qu'endort
La chanson maternelle!

L'époux, debout auprès de ce groupe charmant,
Qui pour lui du bonheur est le gage et l'emblème,
Sent et l'orgueil du père et l'ardeur de l'amant
En voyant ceux qu'il aime.

Hélas! ce doux tableau qui fait bondir mon sein
Voile d'un nouveau deuil ma destinée amère;
Je ne suis pas aimée, on me voue au dédain;
Et pourtant, je suis mère!

Eh bien, non, je suis forte!... Au découragement,
Au sombre désespoir, à la plainte, au blasphème
Je ferai succéder un meilleur sentiment :
Viens, mon enfant, je t'aime!

Tu t'agites déjà dans mon sein frémissant;
Le jour où tu naîtras, jour béni que j'espère,
Je serai consolée, heureuse... En t'embrassant,
Va, j'oublierai ton père!

O doux enfant aimé, quand tu verras le jour,
Mes baisers sur ton front, maternelle caresse,
Iront chercher l'oubli de mes maux,... et l'amour
Me rendra son ivresse!

Et le soir, quand, vers moi tendus, tes petits bras
Demanderont l'appui qu'une mère offre et donne,
Avant de t'endormir, cher trésor, n'est-ce pas?
Tu me diras : « Pardonne! »

A ce mot de pardon, malgré moi j'ai souri...
Viens donc, ange espéré, mon seul amour sur terre,
Viens donner le bonheur, la joie, hôte chéri,
Au foyer solitaire.

Enfant, viens, je t'attends! j'ai chassé loin de moi
Larmes et désespoir, regret, pensée amère,
Car l'amour envolé va renaître avec toi;
Viens... je veux être mère!...

LA DEMOISELLE DE COMPAGNIE*

A F. P...

Nous vivons dans un siècle étrange, en vérité!
Nous allons à rebours sans nulle utilité,
Et la cervelle humaine, abdiquant tout prestige,
A des déréglements qui donnent le vertige.

* Cette boutade, inspirée par un procès célèbre, ne peut être appliquée à personne autour de moi et ne saurait, en aucune façon, blesser les charmantes jeunes filles qui vivent dans mon intérieur, et dont quelques-unes ont adouci par leur présence les amertumes de mon exil. — M. R.

L'époque Louis Quinze, où tout n'était que fard,
Où la mode, la cour, la poésie et l'art
Obéissaient au mot donné dans une alcôve
Par une courtisane à la prunelle fauve ;
Cette époque brillante et vide, sans grandeurs,
Revient-elle ? — Voyez ! Nos modernes auteurs,
Pour frapper fort, ou pour grossir leurs bénéfices,
Sur un creux paradoxe entent leurs édifices ;
Ils ont rendu le vice attrayant et parfait,
Et chacun à son tour, sans vergogne, ils ont fait
Un accroc au vélin des légendes dorées,
Pour les Phrynés du jour à Lorette adorées.
— Ah ! s'écriait Boileau, « le poëte ignorant
Qui de tant de héros va choisir Childebrand ! »
Toi, naïf écrivain, tu creuses ta cervelle
Pour en faire jaillir… — Eh ! quoi ? — La demoiselle
De compagnie !… Oh ! oh ! quel superbe tableau !
Comme il manquait au monde, et comme il sera beau !
Pauvre poëte, hélas ! près des hôtes tranquilles
De ton simple foyer, où, noirs sphinx immobiles,
S'allongent tes grands chiens au regard amical,
Tes méditations aboutissent si mal !…
Encor si tu peignais l'hybride créature
Comme Satan l'a faite, enfin d'après nature :

Vipère au doux regard, qui mord en caressant.
Mais non, tu veux en faire un être intéressant,
La poser en Vestale, en Madone, en Martyre !
Erreur !... La vérité, moi je vais te la dire :
— Le château resplendit et les meubles sont vieux ;
Les vivants ont les traits des antiques aïeux ;
Mais as-tu remarqué, brochant sur la famille,
Le visage étranger de cette grande fille,
Sèche, au sourire amer, étiolée, au front
Fuyant de l'égoïste, à l'œil furtif et prompt,
Lèvre pincée ? Esprit subtil, il faut le dire,
Souvent supérieur au milieu qui l'attire ;
Portant avec ardeur, mais non pas sans dépit,
Épave de l'emploi, le châle décrépit,
La dentelle fanée et les gants de Madame ;
Broyant incessamment tout le fiel de son âme,
Elle a, nature hybride et morose jalon,
Un pied dans l'antichambre, un pied dans le salon.
Elle échancre sa robe et montre son épaule,
Et veut dans le proverbe avoir son bout de rôle,
Et quand la crinoline abdiquera ses tours,
On verra ses maigreurs la regretter toujours...
Écoutez bien ses mots, observez sa figure :
Même dans les égards elle voit une injure !...

Or, s'enivrant du luxe, aimant le tourbillon
Du monde, dont elle est la pâle Cendrillon,
Voyant incessamment circuler autour d'elle
Les coupes d'or qu'on offre à sa soif éternelle,
Elle veut y tremper sa lèvre ardente,... mais
Sans pouvoir, ô supplice! y parvenir jamais!
Elle a réalisé la fiction cruelle.
— Que doit-il expier ce Tantale femelle?
— C'est l'envie à l'œil louche, experte en trahison,
C'est l'ennemie intime au cœur de la maison,
Le taret ténébreux, l'espion de toute heure,
Qui mange votre pain et mine la demeure;
Serviteur sans besogne, esclave sans fierté,
Ne lui demandez pas de générosité,
Car si, pour obéir à quelque discret ordre,
Elle courbe le front, c'est afin de mieux mordre.
En effet, elle veut, cette bouche qui ment,
Vous prendre votre époux, vous voler votre amant!
Ou bien, visant plus haut, car sa tête calcule,
Pour se faire épouser, la vierge sans scrupule
Accusera vos fils, trop enclins au péché,
D'un attentat facile et qu'elle aura cherché...
— A ses façons d'agir, tout miel et tout vinaigre,
Elle joindra, s'il faut, les cruautés du nègre,

Brisant les instruments de ses ambitions,
Mettant au pilori les réputations...
Puis, quand l'adversité, cette Némésis pâle,
Aura fait écrouler, aux clameurs du scandale,
La famille où coulaient ses jours aventureux :
— C'est bien fait, dira-t-elle, ils étaient trop heureux !
— Qu'elle est intéressante !... Et dans ta comédie,
Poëte, tu lui fais part belle, je parie :
— Nous sommes, diras-tu, ses bourreaux! Quelle horreur!
— Non, certe, elle n'est pas notre souffre-douleur,
Mais nous sommes les siens ! Indulgents au possible,
Chez elle nous trouvons la roideur susceptible.
Elle est choyée en tout, elle a les meilleurs plats,
Elle bat notre enfant quand on ne la voit pas !...
On a comme un frisson quand ses lèvres se plissent...
Ce n'est pas sans raison que nos gens la haïssent!
Elle gêne souvent, nuit toujours, et parfois
Nous déshonore. — Allons, poëte, je te crois
Enlacé sans retour, Laocôn poétique,
Dans les mille replis du serpent domestique !
Tu cèdes, écrivain, à quelque pression ;
La morale n'a point guidé ton action,
Et la société, qu'on raille ou qu'on accuse,
C'est la lime où la dent de la vipère s'use.

— Poëte, laisse là ce type au froid reflet;
Tu n'auras avec lui qu'un succès incomplet :
Tu ne pourras jamais faire prendre ces filles
Pour les anges gardiens du foyer des familles,
Tandis qu'elles en sont la malédiction !
— Choisis mieux tes sujets, peins-nous l'opinion,
Le calomniateur, l'argent, l'agiotage,
Le journaliste vil qu'engraisse le chantage,
Les Basiles, les sots que battait Figaro;
Montre-nous le mouchard ou l'ignoble bourreau :
Mais ne nous vante plus ces pâles demoiselles :
Ces anges-là, poëte, ont de la fange aux ailes !

LE TRAVAIL

A MON AMI L. B.

Lorsque l'homme, séduit par la première femme,
A la voix de l'amour abandonna son âme,
Un ange leur cria : « Soyez tous deux maudits ! »
Et, brandissant l'éclair de son céleste glaive,
Qui fit trembler Adam et qui fit pâlir Ève,
Il les chassa du paradis !

Et puis il ajouta, solennel anathème !
« — Pour avoir méconnu de Dieu l'ordre suprême,
« Vous mourrez ! Comme vous vos petits-fils mourront !

« De la punition toute faute est suivie ;
« Désormais vous aurez à gagner votre vie
« A la sueur de votre front. »

Quoi ! le travail serait une peine divine !
Lorsque le cœur s'echauffe et l'esprit s'illumine
Au rayon du travail, sainte égide en tout lieu,
L'ange au glaive de feu ne courbe plus nos-têtes ;
Et nous chantons en chœur, même au sein de nos fêtes :
Le travail est la loi de Dieu.

Car sans lui, désormais, que deviendrait le monde ?
La charrue est utile à la plaine féconde
Qui voit les blonds épis naître, croître et mûrir.
Des soins de l'avenir le travail nous délivre ;
Soyons reconnaissants, car le travail fait vivre,
Et l'oisiveté fait mourir.

A l'univers, par lui, l'homme commande en maître,
Et tous les éléments, contraints de se soumettre,
Offrent à ses plaisirs les merveilles des arts ;
Au bruit des lourds marteaux, aux accents de la lyre,
Pierre, bois ou métal, sous ses doigts tout respire
Dans les palais, dans les bazars !

Unissons le travail à la saine pensée,
Et déjà nous voyons la distance effacée !
Le monde entier se range à notre autorité,
Car notre bras puissant, qui jamais ne se lasse,
Possède, pour dompter et le temps et l'espace,
Le feu, l'air, l'électricité.

Bien souvent, il est vrai, la vérité qu'on nie
Est proclamée en vain par la voix du génie,
(Regrets rétrospectifs ! stériles repentirs !)
Mais, aussitôt que l'homme a repris confiance,
Le travail a prêté son aide à la science :
L'ignorance fit les martyrs !

Si la foule parfois, égarée ou trompée,
Troupeau toujours craignant le fouet et l'épée,
N'a des yeux que pour l'or, l'or, stérile métal !
Pour redonner la vie à l'industrie en friche,
Le bras du travailleur vaut bien l'argent du riche :
Le courage est un capital !

Cessez de vous vanter, quand, au sortir du prône,
Au pauvre vous jetez une orgueilleuse aumône,
Riches ! car vous donnez à la mendicité !

Ah! venez donc plutôt combattre le chômage;
A l'ouvrier oisif procurez de l'ouvrage,
C'est la meilleure charité!

Soyez fiers, travailleurs! C'est sous vos mains utiles
Que surgissent partout les moissons et les villes.
Du pôle glacial aux déserts du midi,
Sous vos efforts constants les routes s'aplanissent,
Et l'on voit sur les monts que les wagons franchissent,
La vapeur et son vol hardi!

La terre attend encor vos élans intrépides!
Piochez, creusez, fouillez ses flancs les plus arides;
Rendez tout productif, champs, fleuves et forêts!
Et quand l'heure viendra, quand votre tâche accrue
Réclamera vos bras pour une autre charrue,
Alors, amis, vous serez prêts!

Mais, que cette heure soit éloignée ou prochaine,
Attendons l'avenir sans désespoir, sans haine;
Le ciel veille sur nous : acceptons ses décrets;
La liberté viendra régénérer la terre;
Jusque-là travaillons, poëte ou prolétaire,
Car le travail, c'est le progrès.

Genève, 1860.

STANCES

DE

CORINNE A L'ITALIE

I

Vous connaissez la terre où les myrtes fleurissent,
Et qu'un ardent soleil réchauffe avec amour ;
Où l'on entend, le soir, sous les cieux qui pâlissent,
L'oiseau mystérieux dont les chants retentissent
Jusqu'aux premiers rayons du jour.

II

Italie ! Italie ! ô nourrice féconde,
Empire du soleil, du génie et des fleurs,
Berceau sacré de l'art, reine antique du monde,
Je te salue, ô toi, dont la chute profonde
A dépassé tous les malheurs !

III

Rome sur l'univers imprima son génie,
Et régna par le glaive et par la liberté ;
Mais quand le Hun vainqueur détrôna l'Italie,
Le monde tout à coup — catastrophe impunie —
Fut plongé dans l'obscurité...

IV

Mais le jour s'est levé d'une gloire immortelle,
Moisson que fit germer tant de sang répandu !
Car elle resplendit et plus noble et plus belle.
L'imagination lui rend, Sion nouvelle,
L'univers qu'elle avait perdu.

V

Les plus beaux dons du ciel, l'art et la poésie,
Lui firent un royaume envié par les rois.
En vain ses souverains poursuivent l'hérésie,
Elle s'endort, cherchant, riche de fantaisie,
Du Beau les immuables lois.

VI

La poésie et l'art! Voyez quelle phalange :
Arioste, Tasso, Dante, Machiavel,
Les Carrache, Titien, Giotto, Michel-Ange,
Léonard, Raphaël!... Chacun naît et se range,
Poussé par le souffle éternel!

VII

Philosophes, savants, innombrable légende,
Enfants de ce soleil, dont le foyer si pur
Enflamme le génie et toujours le commande,
Près des autres pays, que vous la faites grande,
Notre Italie au ciel d'azur!

VIII

O terre d'Italie! on t'a mise au martyre
Toute baignée encore et de sang et de pleurs,
Et pourtant, sous ce joug qui t'opprime et déchire,
Tu ne cessas jamais un seul jour de produire
Pour l'homme des fruits et des fleurs.

IX

Moi, je suis ici-bas de tout ordre exceptée;
Je vois partout la vie et le bonheur pour tous!
Seule dans mon chemin, errante et rejetée,
Je n'ai pour me guider, ni mère inquiétée,
Ni brûlants baisers d'un époux!

X

Mon Dieu! pourquoi m'avoir infligé ce supplice?
Quel crime ai-je commis? Quelle insondable erreur?
Ne puis-je demander que l'épreuve finisse,
Et qu'une main amie éloigne ce calice,
Comme fit Jésus mon Sauveur?

XI

Ma douleur dans ce monde est seule, sans limite...
J'ai soif de retrouver enfin l'éternité!
Il est temps que mon âme auprès de vous s'abrite,
Mon Dieu, lorsque mon cœur, qui battait vite, vite,
Faute d'amour s'est arrêté!...

Octobre 1859

LA VIERGE ROMAINE

A M. LEFÈVRE-DURUFLÉ

Le soleil dore au loin la route suburbaine,
Le Tibre jaune coule en son lit respecté ;
Le jour est radieux, et la cité romaine
Étale sous le ciel sa calme majesté !

Souvenirs qu'a légués l'antiquité païenne :
Colisée, aqueducs, tombeau de Métella,
Palais, temple béni de l'Église chrétienne,
Tout parle aux yeux, au cœur, et tout dit : « Rome est là ! »

Ruines et tombeaux, à l'avenir qui veille,
Montrent le noir sillon que le temps a tracé;
Et, sur ces grands débris, l'âme qui s'émerveille
Demande l'espérance au culte du passé.

Sous ce ciel sans nuage on est heureux de vivre!
Chaque jour qui se lève à l'horizon vermeil
Fait éclore les fleurs dont le parfum enivre;
Tout est jeune et joyeux sous l'éternel soleil!

Et pourtant Camilla, la brune jeune fille,
Indifférente et triste au milieu du chemin,
S'assied et laisse au loin errer son œil qui brille :
Des tourments inconnus font palpiter son sein.

Pourtant elle est à l'âge où, foulant d'un pied libre
Le sol, et du printemps saluant le retour,
Les filles chaque soir dansent au bord du Tibre;
A l'âge où la jeunesse est ardente à l'amour!

Pourquoi ces yeux mouillés de larmes? Pleure-t-elle
L'ami de son enfance, un jeune fiancé
Qui, de la liberté soldat sûr et fidèle,
Pour avoir combattu, loin de Rome est chassé?

« Ne m'interroge point ; pour une autre souffrance
« Garde, » dit Camilla, « ta banale pitié !
« Mon cœur brisé n'a plus de force ou d'espérance ;
« Il ignore à la fois l'amour et l'amitié.

« J'ai vu donner la mort à toute ma famille,
« Mon père massacré, mes frères expirants !
« A peine ai-je échappé moi-même, jeune fille,
« Aux brutales ardeurs du soldat des tyrans !

« Ici, qui peut songer à la joie, à la danse ?
« Danser !... Est-il un champ parmi les champs romains,
« Où l'on puisse, le soir, s'élancer en cadence
« Sans crainte de fouler des ossements humains ?

« Tout le sang versé crie et demande vengeance :
« — Posthume repentir ! Inutiles remords ! —
« Si quelques-uns, hier, rêvant la délivrance,
« Ont essayé la lutte, hélas ! ceux-là sont morts !

« La liberté, trésor du foyer domestique,
« Remplit mon cœur jaloux de son amour sacré !
« A son culte, pareille à la vestale antique,
« J'ai dévoué ma vie, et vierge je mourrai !

« J'ai chassé pour jamais l'espérance éphémère ;
« Un mortel désespoir m'a prise, et sans retour
« Je renonce aux doux noms et d'épouse et de mère.
« Mon pays est en deuil, je ne veux pas d'amour !

« Au serment que j'ai fait je resterai fidèle
« Jusqu'au jour où, brisant un joug trop détesté,
« Et renaissant aux feux d'une aurore nouvelle,
« Rome aura salué l'antique liberté ! »

Janvier.

LA PERLE SAVOYARDE

A M. CH. B.

Chaque peuple a sa part de gloire littéraire :
Si Shakspeare est toujours l'orgueil de l'Angleterre,
Mille astres radieux ailleurs embrasent l'air.
Auprès du vieux Corneille, à côté de Racine,
La France place Hugo, Béranger, Lamartine ;
L'Allemagne a Gœthe et Schiller !

Laissons aux conquérants, aux héros de la guerre,
Les palmes et l'éclat d'une gloire éphémère;
Mais les lettres toujours agitent leur flambeau
Sur l'avenir voilé, sur le présent servile;
Sans cesse renaissant, le laurier de Virgile
Fleurit encor sur un tombeau.

Honte au pays avare, à la terre inféconde
Qui n'a ni pampre vert, ni gerbe mûre et blonde!
Honte au stérile champ d'épis déshérité!
Honte bien plus encore à la terre maudite
Qui d'un nom glorieux ou d'un esprit d'élite
N'a jamais tiré vanité!

Ah! certes, ce n'est pas à la belle Savoie
Qu'un ennemi jaloux peut se donner la joie
D'adresser désormais un reproche pareil!
Parmi les nations, sans être la première,
Elle a sa part de gloire et sa part de lumière
Dans l'histoire et sous le soleil.

Au pied des verts coteaux, ses riantes vallées,
D'épis d'or, tour à tour, et de fleurs émaillées,
S'étendent à l'abri des roches de granit;

C'est là que l'œil humide et que l'âme oppressée,
Le poëte rêveur laisse errer sa pensée
Dans le vague de l'infini.

Du titanesque mont la nébuleuse cime
Domine le nuage et veille sur l'abîme,
Cime que foulent seuls le chamois et l'isard;
Mais au pied du géant le lac, à l'eau dormante,
Balance mollement la voile blanchissante
De l'esquif qui vogue au hasard.

Des gloires que ton ciel a vu naître, ô Savoie!
Xavier de Maistre tient le sommet... Qu'on le voie!
Il est de sa patrie et l'honneur et l'orgueil;
Ce nom, souvenir plein de poétiques charmes,
Écrit sur une tombe, appelle encore les larmes
Et le patriotique deuil.

A d'autres demandez le roman et l'histoire;
Saluez en tous lieux la lumineuse gloire
Qui rayonne et qui met une couronne au front;
Vous ne trouverez pas d'écrivain plus sévère
Qui cache en souriant, sous la forme légère,
L'enseignement et la leçon.

De Maistre! c'est l'enfant de la grande nature,
L'homme qui veut le bien et qui hait l'imposture,
Philosophe à la fois et poëte divin.
C'est l'esprit qu'a charmé parfois la fantaisie;
C'est le cœur où fleurit la douce poésie;
C'est le chantre du cœur humain.

Il est simple et piquant; l'humour même de Sterne
Souvent auprès de lui pâlit et semble terne;
Il atteint en riant aux plus grandes hauteurs :
Quand autour de sa chambre il faisait son voyage,
Sa verve se cachait sous un frais badinage,
Et sa morale sous les fleurs.

C'était le simple essai d'un esprit qui s'amuse;
Plus tard il profita des faveurs de la Muse
Dans maint autre tableau touchant ou sérieux.
Qui ne sent dans son cœur l'émotion éclore,
Le soir, près du foyer, quand on relit encore
La Sibérienne et *le Lépreux?*

Il est là tout entier! On trouve à chaque page
De son âme sensible une sensible image;
Léger, quoique profond, caustique avec douceur,

Il nous fait ressentir ce qu'il ressent lui-même;
Les tableaux attachants de la beauté qu'il aime
Charment l'esprit, touchent le cœur.

La mort, qui nous l'a pris presque nonagénaire,
L'a frappé loin de nous sur la terre étrangère,
Et c'est un sol glacé qui garde ce tombeau!
Jalouse d'honorer son nom et sa mémoire,
La patrie a pourtant droit de dire à l'histoire
Que la Savoie est son berceau.

Vainement tour à tour la Russie et la France,
De le revendiquer ont conçu l'espérance.
Que le Sarmate esclave et l'orgueilleux Français
Gardent leur Panthéon grand ouvert pour un autre;
Ses lauriers sont à nous, et sa gloire est la nòtre :
Xavier de Maistre est Piémontais!

ITALIE ET POLOGNE

VERS IMPROVISÉS SUR L'ALBUM D'UN PROSCRIT

Italie et Pologne (on connaît leur histoire)!
Ces pays qu'autrefois a fécondés la gloire,
Théâtres aujourd'hui de malheurs odieux,
Mettent le deuil au cœur, les larmes dans les yeux.
La Muse voit passer ces deux grandes images,
Comme un nuage rouge au milieu des orages.
Saignantes côte à côte et mariant leur deuil,
Elles ont attiré notre premier coup d'œil;

Elles s'en vont ainsi, les deux inséparables,
Sombres comme la nuit, hideuses, misérables,
Pâles et l'œil éteint, maigres à faire horreur,
Et glaçant qui les voit d'une étrange terreur :
Elles sont là sans cesse! au milieu de nos rêves,
Dans les cachots obscurs, sur les humides grèves,
Nous les sentons crier! chaque nuit, tous les jours,
Menaçantes parfois, mais en larmes toujours!
Convives de malheur, ombres pâles, défaites,
Venant comme Banquo dans les royales fêtes,
Arrivant sans appel à tous les rendez-vous!
Italie et Pologne! encor vous! toujours vous!
Pourtant il est encor d'autres races frappées
Que l'Europe devrait arracher aux épées :
J'en sais une surtout qui vers nous tend les mains,
Et demande un vengeur pour les fils des Roumains.
Oh! laisse ton regard, Liberté diligente,
S'arrêter bienveillant sur la terre indigente
Où flotte sans pudeur le sanglant étendard,
Qu'entourent les soldats d'un cupide Hospodar!
Bucharest et Jassy doivent ouvrir leurs veines,
Se déchirer le flanc, pour ceindre de verveines
Le front d'un Polycrate ottoman qui s'endort,
Quand ses Anacréons chantent la dîme d'or;

Écoutez cette voix qui pleure et se lamente,
Ce long cri de victime au sein de la tourmente.
Écoutez! Écoutez! Ce ne sont pas des pleurs
Que font couler des yeux de banales douleurs :
C'est le cri de l'esclave expirant sous la chaîne,
C'est l'indignation qui réveille la haine!
Oh! vous tous qui lisez ces feuillets désolés,
Puissent être vos cœurs soudainement troublés!
Au tableau déchirant de telles agonies,
Votre âme maudira toutes les tyrannies,
Et la colère aux yeux, et les armes aux mains,
Tous vous voudrez venger les derniers des Roumains!
Muse, tant qu'on verra le firman et l'ukase
Régner en Roumanie et jusques au Caucase;
Tant qu'un peuple, oubliant Dante et Kosciusko,
Au mot de liberté restera sans écho;
Tant qu'un être, un chrétien, un musulman, un homme,
Que ce soit Autrichien, Russe ou Turc, qu'on le nomme,
Autocrate ou sultan, en n'importe quel lieu
Abusera sans peur du pouvoir, don de Dieu,
Muse, prends dans tes mains le glaive de l'Archange,
Pour faire retomber cet homme dans sa fange.
Et moi, qui transcrirai l'anathème divin,
Moi, l'élève jaloux d'un ardent écrivain,

Je ne te laisserai sommeiller, Muse sainte,
Que lorsque je verrai s'asseoir dans chaque enceinte
Le cortége éternel de cette Liberté
Qui laissa mutiler jadis sa puberté.
Muse, sois donc sévère avant d'être clémente;
A plus tard les loisirs! Quand sévit la tourmente,
Venge, venge d'abord les immuables lois
Qu'hier on oublia dans le congrès des Rois!

MANIN

Voyez!... le ciel soudain prend de sinistres teintes.
Écoutez!... c'est l'accent de douloureuses plaintes.
Et dans le fond du golfe où Venise s'endort,
Tout semble répéter : « L'un des nôtres est mort! »

. . . .

Venise!... je t'ai vue, en tes splendeurs passées,
Répandre l'or du monde en fêtes insensées;
Gondoles et canots glissant sur le canal,
Les masques turbulents du fameux carnaval,

Les sénateurs, les Dix, l'espion qu'on abhorre;
Je vis un homme, un jour, montant le Bucentaure,
Couronné de la Corne et de ses cheveux blancs,
S'avancer vers le port aux mâts étincelants,
Puis jeter dans les flots verts de l'Adriatique
L'anneau d'or consacré d'une union mystique;
C'était le dernier doge. Il avait nom Manin.

. . . .

Hélas! toute grandeur périt, c'est le destin!...
Venise disparaît de la face du monde ;
Entre elle et le soleil se place une aile immonde,
Et l'aigle blanc s'abat, sans crainte du haro,
Sur la noble mourante, et la livre au bourreau.
Le Croate, qu'on trompe, est devenu complice
De ce gouvernement de schlague et de police,
Et le Vénitien, qu'on laisse à ses amours,
Se résigne, énervé, mais espérant toujours.

. . . .

Pendant ce temps, un homme allait sur les lagunes,
Concentrant dans son sein le fiel de ses rancunes,
Contemplant l'horizon, et combien l'homme est peu
Dans cette immensité qui fait comprendre Dieu. .
Il aimait, au ciel pur, voir briller les étoiles,
Comme autant de clous d'or dont la nuit tend ses voiles;

Mais un vaste projet dans son âme germait :
— Venise, disait-il, si Dieu me le permet,
Je te rendrai les jours de ta splendeur antique;
Je reconstituerai ta grande république!

. . . .

Il travaillait dans l'ombre, et cherchait le moyen,
Cet homme, ce rêveur, cet obscur citoyen...

. . . .

Venise un jour pourtant sort de sa léthargie;
Du joug autrichien va-t-elle être affranchie?
L'Europe s'éveillait et détrônait ses rois;
Les peuples se parlaient et réclamaient leurs droits;
Un cri de liberté, sorti des barricades,
Faisait le tour du monde au bruit des fusillades!...

. . . .

Le rêveur y répond, il chauffe les esprits,
Et le peuple à Venise agit comme à Paris!
L'aigle blanc est brûlé sur la place publique,
A ce cri triomphant : — Vive la République!
Or, ce noble avocat du parti plébéien,
C'était le petit-fils du dernier duc Manin.

. . . .

Venise renaissait sous la sage parole
De ce doge nouveau; — son radieux symbole,

Le lion de Saint-Marc va pouvoir désormais
Poser l'ongle de bronze au vélin des congrès!
L'Autrichien, chassé par Venise enhardie,
Se voyait enlever toute la Lombardie;
Chaque pays conquis vengeait ses trahisons:
Les martyrs s'élançaient du fond de leurs prisons...
On respirait! Manin, maître de sa chimère,
Était un magistrat, un tribun, — mieux, un père;
Et le chant cadencé des rameurs du Lido
Mêlait son nom sans tache aux vers de Torquato.
. . . .
Mais la réaction, ce monstre à l'œil oblique,
Guettait dans ses élans la jeune République;
Le Croate revint, ce mercenaire blanc,
Se ruer sur Venise et déchirer son flanc...
En vain Manin demande à grands cris à la France
Les secours tant promis. Pour cette cause immense
La France reste sourde et n'a pas un soldat...
Ainsi fut consommé l'horrible assassinat!...
Hélas! hélas!

Devant son pays qui s'écroule,
Manin reste debout. Il faut que son pied foule
Désormais le rivage et la terre d'exil.

— Que ne me tuait-on plutôt ! s'écriait-t-il.

. . . .

Il se réfugia sur le sol de la France,
Demandant au travail le pain de l'existence,
Et, vivant dans un coin ignoré de Paris,
Seul avec ses enfants, fleurs de son beau pays,
Il enseignait la langue admirable de Dante
Aux enfants étourdis de l'oisif dilettante.
Mais, au milieu des soins de cet obscur labeur,
L'œil fixé sur sa route, impassible, sans peur,
Il consultait toujours le pouls de l'Italie.
Sa fille réchauffait, ange de la patrie,
Sa grande âme aux abois, son cœur morne et souffrant
Devant le froid regard du monde indifférent.
Hélas ! la pauvre enfant, profil pur, galbe antique,
S'étiolait, mourait, loin de l'Adriatique.
En vain sa lèvre pâle, au lointain souvenir,
Essayait un sourire... Hélas ! pas d'avenir...
La mort était dans l'ombre ; elle emporta cet ange...

. . . .

Ces combats sans repos, cet horizon qui change
L'exil, le pain pénible, et ces afflictions,
Sont-ils l'avant-coureur des malédictions?
O douleur !... l'Italie et Venise la belle

Ont-elles mis le pied dans la nuit éternelle,
Couvertes à jamais du suprême linceul ?...

. . . .

Manin agonisait. Il allait, triste et seul,
Ce pasteur sans troupeau, ce père sans famille,
Pleurer sur le gazon qui recouvrait sa fille...
Son âme n'avait plus ni miroir ni soutien,
Et ce père du peuple et ce grand citoyen,
A force de brûler les pleurs sous ses paupières,
D'aspirer aux repos des demeures dernières,
S'éteignit, murmurant sur son lit pauvre et nu :
— L'Italie était libre, on ne l'a pas voulu !

. . . .

Et Venise, enivrée au sein des belles fêtes,
Subit l'Autrichien, ivre de ses conquêtes,
S'efface dans son ombre et fuyant le soleil...

. . . .

Mais si le lion dort, il aura son réveil !

L'ITALIE

AUX PATRIOTES ITALIENS

Italie ! Italie ! ô terre des prodiges !
O terre dont la gloire égale la beauté !
En vain ton sol magique étale ses prestiges,
Ta splendeur ne dit rien à mon œil attristé.

Ah ! c'est que l'étranger opprime tes campagnes,
C'est que tes citoyens remplissent tes prisons ;
C'est que je vois, du haut de tes saintes montagnes,
L'étendard autrichien flotter aux horizons.

Orgueilleuses cités que le deuil enveloppe,
Ne pourriez-vous montrer, triomphantes encor,
Les aigles que César promena dans l'Europe,
Et qui n'ont plus d'asile au lieu de leur essor?

Piémontais et Lombards, peuples des Deux-Siciles,
Peuples de l'Étrurie, ô fils de Romulus!
Vous descendez d'aïeux aux chaînes indociles :
Hélas! de ces héros ne vous souvient-il plus?

Je soupirais ainsi, perdue en ma pensée;
J'étais seule, pleurant ta grandeur éclipsée,
Rome, quand tout à coup, au sein du Panthéon
Plus de cent mille voix ont proclamé ton nom.

O Rome, sois toujours reine de l'Italie!
Rome, rappelle-toi ton passé qu'on oublie!
O Rome, redeviens la mère des héros!
Rome, réveille-toi pour des âges nouveaux!

Si l'antiquité dort au pied du Capitole,
Le trône et le tombeau des faux dieux d'autrefois,
L'avenir resplendit sur la vaste coupole
Où le Christ a posé sa croix.

De palais en palais, de ruine en ruine,
Du Tibre aux Apennins, de Venise à Messine,
Un brillant météore a traversé les airs;
Il embrase le ciel, la plage et les deux mers.
L'Italie est debout, s'appuyant sur son glaive,
Un jour splendide éclate à mes regards ravis.
O prodige! ô bonheur! non, ce n'est point un rêve,
La liberté rayonne au seuil des saints parvis.
Le Forum retentit d'une clameur nouvelle.
Les pompeux monuments de la Ville éternelle,
Ses dômes, ses palais, son cirque, ses tombeaux
Se couronnent de fleurs, de pourpre et de flambeaux.
La veuve des Césars, debout sur ses collines,
Porte un globe ombragé par des palmes divines.
L'Italie affranchie accomplit son destin,
Et groupe ses drapeaux au pied du Palatin.

AUX HOMMES

On nous disait : Laissez la lyre poétique,
Jeunes femmes ; gardez de votre âme pudique
En vous l'accent harmonieux ;
L'homme, en des rimes cadencées,
Doit seul traduire ses pensées
Et rêver pour son front le laurier glorieux.

Je ris de ce conseil. — Vous avez la puissance,
Hommes, mais nous avons l'esprit et l'élégance ;
Si vous nous faites le procès

Quand nous nous avisons d'écrire,
On sait bien ce qui vous inspire :
Vous êtes envieux, jaloux de nos succès.

En cet art gracieux qu'on nomme poésie,
Des femmes, en tout temps, la pléiade choisie
Brilla d'une vive clarté.
Staël, sous le nom de Corinne,
Chanta l'Italie, et Delphine
Naguère célébra la gloire et la beauté.

Avez-vous oublié, faut-il qu'on vous redise
Les transports de Sapho, les plaintes d'Héloïse?
Faut-il vous lire tour à tour
Sévigné, Mercœur, Deshoulières?
Pourquoi nos voix, libres et fières,
Ne diraient-elles pas la patrie et l'amour?

Vous voulez en nos mains briser la plume agile?
Nos doigts roses pourtant savent la rendre habile;
Et si vous ne taisez votre injuste clameur,
Nous ne chanterons plus seulement l'espérance
Et la foi; — l'épigramme, instrument de vengeance,
Rira du sexe envahisseur.

Nous avons la beauté, l'esprit, la grâce, l'âme,
Pourquoi pas le talent? — Prenez garde! la femme
Sait, quand elle y prétend, mieux que vous l'obtenir.
Sand me dit que son nom passera d'âge en âge,
Lorsque son homonyme à peine aura l'hommage
De quelque vague souvenir.

Vous prétendez en vain nous défendre d'écrire,
Messieurs! — mais en ce champ dont vous briguez l'empire
Nous pouvons surpasser vos orgueilleux exploits;
Dès que nous le voulons, votre jalouse gloire
Est par nous éclipsée; et l'on garde mémoire
Des chants modulés par nos voix.

Toujours à vos travaux notre sexe est utile;
— Nous pouvons mépriser, nous, votre appui stérile!
Vers, pensers, drames, tout ce qui sort de vos mains
Nous doit, convenez-en, le charme, l'existence;
Car si vous dédaignez notre douce influence,
Vous faites bâiller les humains.

Allons, faites-nous place! allons, faites silence!
— Inclinez devant nous vos fronts pleins d'arrogance!
— La poétique ardeur soudain va m'animer!...

La muse des beaux vers me conseille, m'inspire.
Pourquoi donc nos accords ne sauraient-ils séduire,
Comme nos yeux peuvent charmer?

LA FIANCÉE DU POËTE

Oh! non, ne chantons pas, n'écrivons pas ; aimons!
Sois à moi tout entier, et que je t'appartienne!
—Laisse ta plume,—moi je vais jeter la mienne ;
Touches, de mon clavier n'éveillez plus les sons!
Séchez-vous, mes pinceaux, dans ma boîte fermée :
J'aime, je suis aimée!

Qu'en proie au feu, mes vers tombent tous dans l'oubli!
Vingt fois, pour exprimer de mon cœur trop rempli
L'ineffable transport, l'indicible délire,

J'essayai des accents qui ne purent suffire.
Aux entraves du vers asservissant mon cœur,
Folle, je crus pouvoir traduire mon ardeur!
Ainsi je voulais rendre une terne peinture
Rivale du soleil, — peintre de la nature.

Nargue tout, hors l'amour! — l'amour seul a du prix!
Gloire, talent, beauté, charmes au doux empire,
C'est seulement pour être aimé qu'on vous désire!
Jette avec moi ta plume au loin avec mépris!
L'amour seul doit suffire à notre âme charmée,
J'aime, je suis aimée!

Oui, je veux les brûler, ces lourds et fades vers,
Qui semblent frissonner sous le vent des hivers.
Que peuvent les accents des paroles humaines
Pour dire mon extase, ou le feu de mes veines?
Quand le cœur bat d'amour, — il se tait; mais les yeux
Lui prêtent leur langage ardent, délicieux,
Idiome sacré, dont les âmes unies
Échangent au hasard les douces harmonies.

Pour toi je quitte tout : le bal, la salle en fleurs,
Les bravos que me donne une foule ravie;

Je veux t'aimer, — l'amour est tout dans cette vie !
Je t'attends, — viens répondre à mes vives ardeurs.
Adieu, lauriers ! adieu, ma couronne embaumée !
J'aime, je suis aimée !

Aimons ! — la poésie est là, — non dans ces mots
Que la rhythmique loi divise en rangs égaux,
Que l'étroite césure en deux membres sépare,
Et que vient terminer quelque rime bizarre.
— Méprisons de tels soins ; — le temps fuit sans retour ;
Ne volons pas un seul instant à notre amour.
Un doux baiser vaut mieux que la plus belle rime
Savoir aimer, — c'est être un poëte sublime !

Fuis, gloire ; laisse-moi mon amant, mon époux !
Dissipe les rayons dont ta main l'environne !
Tu le vois, à tes pieds j'ai jeté ma couronne ;
Prestiges de nos vers, évanouissez-vous !
Ne souris plus, génie, à notre âme enflammée ;
J'aime, je suis aimée !

SUR LE LAC DE GENÈVE

I

Dans l'écumeux sillon
De l'onde qui se plisse,
En me berçant, je glisse
Comme un vif alcyon.

Loin, bien loin de la grève,
Où le flot inconstant
Arrive palpitant,
Solitaire, je rêve.

II

Oh! dis-moi, souriante mer
A l'horizon de quelques lieues,
Pourquoi tes eaux sont aussi bleues
Que le front de l'immense éther?

Des sphères éternelles
Les vierges au front pur,
La nuit, y lavent-elles
Leur tunique d'azur?

Tout ruisseau qui t'arrive
Ridé par le zéphir,
A-t-il donc sur sa rive
Un sable de saphir?

Aux bords où de tes lames
S'effrange le tapis,
Ne croît-il, fleur des âmes,
Que le myosotis?

III

Et le lac est muet ; — mais d'une voix étrange
J'entends les sons mélodieux,
Mêlés au bruit rêveur que fait l'aile d'un ange,
Qui sur le front des eaux voltige radieux !

« Du lac, ô poëte,
« Qui voit et reflète
« Tout le bleu du ciel ;
« Que le doux mirage
« Soit pour toi l'image
« De l'âme sans fiel.
« Dieu met sur chaque onde
« La voûte profonde,
« Océan d'iris !
« Pourtant combien d'elles,
« Miroirs infidèles,
« Roulent des flots gris !

« Aux âmes de même
« La nature, emblème

« De l'amour divin,
« Voix pure qu'embaume
« Le plus pur arome,
« Souvent parle en vain.

« Oui, souvent la haine
« De la courte chaîne
« Qui lui grince au pied,
« Dans l'âme, saint vase,
« Agite la vase
« De l'inimitié !

« Et pour cette vie
« Où Dieu la convie,
« La livre au démon.
« Telle au torrent jaune
« La tempête donne
« Le fangeux limon.

« Plus heureuse celle
« Où chaque étincelle
« D'amour, qui reluit,
« Crée ou vivifie

« Un feu qui défie
« L'égoïste nuit.

« Souriante et belle,
« Cette âme rappelle
« Ce lac gracieux
« Où chacun s'arrête,
« Et, baissant la tête,
« Voit pourtant les cieux. »

LE FILS DE THÉMISTOCLE

Un jour, en désignant son fils,
Enfant gâté de la plus rare espèce,
Thémistocle disait avec un fin souris :
« Voilà pourtant l'arbitre de la Grèce ! »
On s'étonnait.
« Il l'est, dit-il, je le soutiens. »
— Et comment?
« — A ses vœux il enchaîne sa mère,
« Qui me fait l'esclave des siens,

« Et je régis, moi, les Athéniens,
« Qui régissent la Grèce entière ! »
Il disait vrai, l'illustre père !

Souvent les plus débiles mains
Sont les pilotes des empires.
Heureux encore les humains
S'il n'en était jamais de pires !

LA SOLITAIRE D'ALBY

A LADY S...

Teint de rose, œil ardent et regard velouté,
Démarche enchanteresse et taille souveraine,
Tout est charmant en elle : esprit, grâce et beauté.
De nos salons Betty devrait être la reine.

Le monde la réclame, et pourtant, à l'écart,
De la société secouant les entraves,
Elle a voulu se faire une existence à part,
Loin des vains préjugés dont nous sommes esclaves!

Dans ses égarements, vers l'abîme penché,
Son front garde toujours sa dignité première;
Et le cœur le plus pur, qui n'a jamais péché,
Doit hésiter encore à lui jeter la pierre.

Brillant du faux éclat d'un prestige menteur,
Le Mal a des attraits qui sollicitent l'âme!
Et le diable est resté l'éternel séducteur
Qui redevient serpent auprès de chaque femme.

Jeune et belle, elle aimait à respirer l'encens
Des hommages discrets et de la flatterie;
Quoi de plus naturel en un cœur de vingt ans?
Quelle femme à cet âge est sans coquetterie?

Esprit étincelant, sage en sa liberté,
Elle savait comprendre et l'art et ses merveilles;
De sa bouche tombant chaque mot écouté
Enchantait à la fois le cœur et les oreilles.

Mais le monde égoïste a ses vulgaires lois;
Il impose à chacun son caprice frivole.
Il parle, il dit : Je veux... Tout abdique ses droits,
Tout, même le génie à la pure auréole!

Betty, qui comprenait sa supériorité,
Brisant la lourde chaîne (elle avait tort sans doute)
Pour arriver plus vite à la célébrité,
A pris loin du vieux monde une plus large route.

On la blâme... qu'importe? A ses yeux enchantés
Apparaissent bonheur et succès artistique;
L'orgueil et le plaisir, ardentes voluptés,
Ont fait un lit de fleurs à sa vie excentrique.

Elle est spirituelle, on le lui dit souvent;
Aux paroles d'amour s'épanouit son âme;
Ce sont mots vides, creux, et qu'emporte le vent;
Pourtant elle les aime : elle est jeune, elle est femme!

Elle prête l'oreille à qui lui parle bas;
D'une aimable rougeur sa joue est animée;
Elle écoute en riant : car, même en n'aimant pas,
C'est si bon pour le cœur de se sentir aimée!

Hélas! le frêle esquif qu'entraîne le torrent
Suit vers le gouffre avare une pente rapide;
Un douloureux réveil suit le songe enivrant,
Au doux présent succède un avenir aride.

Betty n'a rencontré que fleurs en son chemin...
Que Dieu, dans sa bonté, la protége et la garde!
Qui peut au plus beau jour promettre un lendemain?
Le malheur est tout près, qui veille et qui regarde!

On ne peut sans danger jouer avec le feu;
L'amour est un besoin dont l'âme en vain se sèvre,
Ses droits sont éternels; quand on en fait un jeu,
La coupe vient souvent s'offrir à notre lèvre.

Parmi les courtisans qu'enivre sa beauté,
Dont la foule auprès d'elle à toute heure s'empresse,
Il en est un sur qui son regard arrêté
Semble laisser tomber une douce caresse.

Il a vingt ans au plus! c'est l'âge où le printemps
Donne aux yeux, comme aux fleurs, pour séduire des armes.
De la jeunesse il a les attraits tout-puissants:
L'aspect grave de l'homme et de l'enfant les charmes.

Des cheveux noirs, bouclés sur son front large et pur,
Sans les secours de l'art retombent avec grâce,
Et son œil, dont les feux rayonnent dans l'azur,
Garde de la candeur le sceau que rien n'efface.

Sa voix persuasive et son geste discret,
Unissant la douceur à la délicatesse,
Pour subjuguer le cœur ont un pouvoir secret,
Dont le charme inconnu commande la tendresse.

Betty le rencontrant, rêveur, en son chemin,
N'a pas fermé l'oreille à sa douce parole;
A cet amour sincère elle a tendu la main :
Ce n'était plus pour elle un hommage frivole!

Bien souvent, avec lui se promenant le soir,
Elle écouta la voix qui conseille et qui prie;
Elle avait du bonheur à l'entendre, à le voir;
Elle ne songeait plus à la coquetterie.

Il lui disait : « Betty, votre cœur généreux
« Fuit un monde rempli de préjugés vulgaires;
« Ah! prenez garde! il est des sentiers dangereux
« Où s'égarent souvent les âmes téméraires.

« Laissez-moi vous aimer; à mon affection
« Demandez du bonheur la véritable route :
« L'amour guide le cœur vers la rédemption,
« Et la foi qui le suit prend la place du doute. »

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

L'oreille de Betty n'a pas su se fermer
Aux accents que comprend une âme noble et bonne;
On croit toujours celui qui sait se faire aimer :
Lorsque son cœur est pris, une femme se donne.

Mais on égare en vain par de faux sentiments
Les cœurs que le Vrai seul charme depuis l'enfance,
Et le temps met un terme à ces entraînements,
D'une tête exaltée ardente effervescence.

Toute femme bien née est forte par le cœur;
Betty se rit du mal qui l'entraîne et l'assiége;
De la lutte elle doit sortir avec honneur,
Sous l'appât décevant elle a bien vu le piége.

La fierté, feu sacré, brille jusqu'au tombeau,
Guide toujours présent, sauvegarde des âmes,
Et le culte éternel du Vrai, du Bien, du Beau,
Est la foi qui soutient jeunes filles et femmes.

Le désenchantement éteint la passion
Qui domine Betty, subjuguée, étourdie;
L'idéal que créa son imagination
A, sous de faux semblants, caché la perfidie.

L'illusion du cœur seule a pu l'égarer,
Et son choix, au réveil, la désole et l'indigne;
L'amour doit être un guide et peut régénérer,
Mais il faudrait du moins que l'objet en fût digne.

Irrésolu, léger, esprit sans dignité,
Ardent pour le plaisir et les choses frivoles,
Il avait mis un masque à son front éhonté :
Ses actions toujours démentaient ses paroles.

Trompée, et désormais ne pouvant se fier
A ce vulgaire cœur, qui pour jouet l'a prise,
La désillusion va la purifier
Mieux que l'amour banal qui ne l'a pas comprise.

Réveillant dans son cœur l'orgueil et la fierté,
Sur ses vrais sentiments à la fin éclairée,
Elle veut demander au devoir respecté,
Au calme de rentrer en son âme éprouvée.

Alors, laissant briller dans toute leur splendeur
Sa beauté, son esprit et sa grâce fidèle,
Nous la verrons peut-être un jour avec bonheur
De son sexe jaloux la gloire et le modèle.

Mais Betty, cependant, n'ira pas pour cela
Chercher le tourbillon où le plaisir abonde ;
De son sein, sans raison, le monde l'exila ;
Elle est sourde à son tour aux avances du monde.

La retraite est l'asile où le calme et la paix
Règnent, Lares pieux, gardiens du seuil antique.
C'est là qu'est le repos ! et Betty désormais
Ira le demander au foyer domestique.

C'est la loi : toute faute est vouée au malheur ;
Que la punition s'accomplisse et s'achève !
Mais si l'isolement n'exclut pas le bonheur,
A Betty, loin du monde, il reste encore le rêve !

L'ENNEMIE COMMUNE

AUX HABITANTS DE LA VILLE DE ...

Séculaires forêts, orgueil de l'Amérique!
Arbres qu'a fécondés le soleil du tropique,
Sampagnes odorants, nopals et goyaviers!
Un poison inconnu se mêle à votre séve;
Malheur à l'imprudent qui s'endort et qui rêve
A l'ombre des mancenilliers!

Parterres embaumés, massifs, fraîches corbeilles
Que viennent le matin visiter les abeilles!
Rivalité fleurie, où parfums et couleurs
Enivrent à l'envi l'odorat et la vue,
Vous cachez quelquefois dans votre ombre touffue
Le serpent roulé sous les fleurs!

Hélas! c'est le destin. Rien n'est complet sur terre!
L'air le plus pur apporte un poison délétère;
Le précipice s'ouvre entre les gazons verts!
Le chêne nid aimé de l'oiseau qui l'habite,
Languit et meurt enfin sous le gui parasite :
Toute médaille a son revers!

A minuit, quand au bal s'animent les quadrilles,
Quand la valse bondit et que les jeunes filles
Jettent un œil d'envie aux couples tournoyants,
Quand sur un tapis vert le Pactole ruisselle,
Lorsque de mille feux le salon étincelle,
Que de regards gais et riants!

Doux instants! le plaisir dans les yeux se reflète,
Le cœur s'épanouit aux splendeurs de la fête,
La main joyeuse s'offre à la loyale main,

Sur chaque lèvre éclose apparaît le sourire;
On est heureux de vivre, et l'on se prend à dire :
Nous danserons encor demain!

Ah! ne vous fiez pas aux promesses du monde;
En mirages trompeurs l'Illusion féconde
Fait tout voir au travers de son prisme banal.
Comme l'arbre aux venins qui croît aux colonies,
Le monde garde aussi de longues agonies,
Et le serpent mord, même au bal!

Pendant que du plaisir la joyeuse cohorte
S'enivre et s'étourdit,... là-bas, près de la porte,
Un spectre triste et froid se dresse menaçant :
Fantôme grimaçant au milieu de la joie,
Tigre affamé qui va s'élancer sur sa proie :
La pâle calomnie attend!

La calomnie! étrange et puissante ennemie,
Qui fait arme de tout et note d'infamie
Le nom resté sans tache et de tous respecté,
Du bonheur sans mélange implacable rivale,
Qui voue au ridicule et qui livre au scandale
Beauté, jeunesse et pureté!

C'est le brigand funeste, hôte des forêts sombres,
Qui, la nuit, sous le ciel obscurci par les ombres,
Pille le voyageur et tue en liberté!
Effroi du malheureux que le hasard amène,
L'assassin le surprend, le terrasse, l'entraîne,
L'égorge en un coin écarté!

La calomnie! En vain le combat ou la fuite
Essaierait de lasser son ardente poursuite;
On succombe à ses coups sans avoir combattu!
Elle profane tout : une seule parole
Peut souiller et ternir la plus pure auréole,
La plus radieuse vertu!

Quand les rêves du cœur, l'illusion de l'âme,
Désirs inassouvis et fugitive flamme,
Se flétrissent au souffle impur parti d'en bas,
Le désenchantement nous laisse sans vengeance :
Contre la calomnie il n'est pas de défense,
Et le mépris ne l'atteint pas!

A quoi bon lui donner une excuse frivole?
Passagère, dit-on, elle frappe et s'envole;
Son stigmate jamais ne peut être effacé;

Des maux causés par elle il reste quelque chose :
Le ver laisse sa trace aux feuilles de la rose,
Et la calomnie au passé !

Poëtes, flétrissez cette lâche ennemie...
Pour la suivre, éveillez votre muse endormie ;
Il faut la fustiger à toute heure, en tout lieu :
Dans l'ombre le larron se tapit et se cache ;
Le bourreau seulement, qui laisse voir sa hache,
Frappe et punit au nom de Dieu !

Le monde, qui jamais ne lit au fond des âmes,
Vante notre destin, et dit que pour les femmes
La vie est un printemps aux éternelles fleurs :
Étrange assertion et sanglante ironie !...
Où donc est le bonheur, lorsque la calomnie
Fait si souvent couler nos pleurs ?

L'ANGE GARDIEN

L'ingrat ne m'aime plus! J'avais avec ivresse
Partagé les transports de sa vive tendresse.
Hélas! ce cœur léger, vers une autre emporté,
M'abandonne à jamais! En ce moment suprême,
Pour lui cacher du moins combien encor je l'aime,
Reviens, reviens, ô ma fierté!

Le bonheur a fait place à la douleur amère :
A quoi bon désormais poursuivre une chimère?
A quoi bon exhaler des regrets superflus?

A la voix qui le prie, à l'amour qui l'implore,
Je ne puis espérer de ramener encore
L'inconstant qui ne m'entend plus!

Fierté, dernier asile et refuge des âmes,
Soutien des cœurs brisés, providence des femmes,
Donne-moi pour le fuir ta force et ta vertu!
Lorsque j'invoque, hélas! le dédain, la colère,
Prête-moi contre lui ton appui tutélaire!...
Quoi! déjà m'abandonnes-tu?

Si tu ne réponds pas à mes plaintes stériles,
Si tu laisses couler mes larmes inutiles,
Tu me punis, hélas! et je l'ai mérité :
Car l'amour me possède encore tout entière,
Et quand je veux rester indifférente et fière,
Mon cœur trahit ma volonté.

Qu'il paraisse, l'ingrat! qu'un instant je le voie!
Ma douleur se dissipe et fait place à la joie.
D'un tremblement soudain mon cœur est agité;
Des mots entrecoupés se pressent sur ma bouche;
S'il m'effleure en passant, ou si sa main me touche,
Je frissonne de volupté!

Ah! du passé perdu si, retrouvant la route,
Je pouvais espérer qu'il revienne et m'écoute,
J'irais lui demander, à genoux, son amour;
Je lui dirais : Rends-moi, par pitié, ta tendresse!
Rends-moi de tes baisers la brûlante caresse!
Aime-moi!... ne fût-ce qu'un jour!

Mais, non, non... je m'abaisse... Oh! c'est assez de honte!
Le calme bienfaisant, qui jusqu'à mon front monte,
Va rendre mon visage à la sérénité :
D'un véritable amour mon amour était digne,
Mais, plutôt que rougir encor d'un choix indigne,
Reviens, ô ma chère fierté!

Gardienne, par le ciel préposée à ma garde,
Laisse mon œil sans feux quand son œil me regarde!
Fierté, ne laisse pas mon âme se troubler!
Chasse bien loin de moi la trompeuse espérance,
Et lorsque je tressaille, émue, en sa présence,
Défends à mon cœur de parler!

La paix (c'est grâce à toi), dans mon sein va renaitre.
Réveille mon orgueil! ma colère! — et peut-être
Ta voix et tes conseils le feront oublier!

Tes leçons autrefois ont guidé ma jeunesse...
Viens, je t'écoute encor; car je dois sans faiblesse
Souffrir, mais non m'humilier !

Eh quoi ! je prie en vain, tu restes impuissante?
Et tu n'as pas rendu mon âme obéissante?
Chassant les souvenirs de mon rêve effacé,
C'est en vain que je cherche en toi ma sauvegarde !
Ah! laisse-moi, du moins, au monde qui regarde,
Cacher mon amour insensé !

Que l'ingrat surtout croie à mon indifférence !
Qu'il ne soupçonne pas mon intime souffrance !
Et, quand je cherche encor les horizons perdus,
Mets la joie à ma joue, à ma lèvre un sourire;
Qu'il puisse, en me voyant passer heureuse et rire,
Penser que je ne l'aime plus.

Nos aïeux au précepte ont mêlé les exemples.
Les vertus des héros par eux ont eu des temples
Pour marquer son chemin à leur postérité.
Oh ! va, si maintenant tu fais que je l'oublie,
Mon cœur consacrera son ardeur et sa vie
A ton culte, sainte Fierté !

Est-il certain d'ailleurs que ce soit lui que j'aime?
Je l'ai cru... mais déjà je doute de moi-même.
N'ai-je pas, pour du miel, bu le poison amer?
Aveuglée et cédant au penchant qui l'entraîne,
La femme, sous les fleurs, touche ou serpent ou chaîne..
Qu'importe! elle a besoin d'aimer!

Et c'est pour cet ingrat que moi, jadis si fière,
J'ai flétri de mes pleurs ma joue et ma paupière!
Ah! vraiment, je suis folle!. . et la réalité
Vient enfin mettre un terme à mon douloureux rêve.
Le voile est déchiré, mon âme se relève!
Je te retrouve, ô ma Fierté!

L'AMOUR

Amour ! soleil tombé du paradis céleste !
Ah ! dis-moi s'il existe une plage funeste
Où mes regards, ouverts à la flamme du jour,
Puissent se dérober à tes rayons de flamme ?
Apprends-moi s'il existe un monde, un peuple, une âme
Qui n'ait de foi dans Dieu, ni d'hymne pour l'amour ?

Amour ! dis-moi s'il est seulement sur la terre
Un désert, un abîme, un rocher solitaire,
Où tu n'élèves point ton autel ou ton nid ?

Puis-je sous quelques cieux porter ma rêverie
Sans respirer ta fleur et vivre de ta vie,
Sans te trouver partout où le Seigneur bénit?

Où pleure la rosée, où le vent tourbillonne,
Où s'écoule le flot, où le soleil rayonne,
Oui, l'Amour est partout répandu sous le ciel !
Et là même où les flots et les vents s'affaiblissent,
Où se fanent les fleurs, où les astres pâlissent,
L'Amour est encor là, — comme un Ange immortel !

J'ai passé dans les bois où le feuillage tremble,
Et les grands arbres verts faisaient monter ensemble
Leurs baisers frissonnants vers le ciel radieux.
Sous les chênes géants ou sous les grands érables,
J'écoutai des oiseaux les concerts innombrables...
C'est l'Amour qui dictait leurs chants mélodieux !

Je parcourus la plage où l'écume blanchie
Du joug de l'Océan se déroule affranchie ;
Je retrouvai l'Amour dans le baiser des flots ;
Et les fleurs s'inclinaient sur l'océan immense,
Et l'algue se tordait sous la houle en démence,
En chuchotant d'amour aux pieds des matelots !

Je levai mon regard vers cette immense plaine,
Où l'infini commence, où l'homme perd haleine
En s'élevant vers Dieu. — D'une poussière d'or
Les cieux étaient semés... Les mondes, en silence,
L'un par l'autre attirés, se mouvaient en cadence...
C'était la loi d'amour qui réglait leur essor.

Alors je contemplai la terre vaporeuse.
Une femme était là, souriante et rêveuse;
Elle avait dans ses yeux tous les bleus firmaments.
D'amoureuses senteurs semblaient émaner d'elle;
Des soleils inconnus éclairaient sa prunelle...
Ils brûlèrent mes yeux de leurs rayons aimants.

Radieuse, et pourtant éblouie, aveuglée,
Je penchai doucement ma poitrine gonflée,
Et sentis qu'elle était débordante d'amour;
Et ces mille reflets que j'avais vus naguère
L'un l'autre dispersés, au ciel et sur la terre,
Mon cœur, miroir ardent, les dardait à son tour.

C'est pourquoi je voudrais bien savoir où mon âme
Pourrait tourner les yeux, Amour, sans voir ta flamme,
Et s'abreuver encor sans goûter à ton miel?

Car je te porte en moi comme un trésor suprême!
Le chant suit le poëte, et tu me suis de même
Dans la nuit de la tombe et dans l'azur du ciel!

LES ANGLAIS DANS L'INDE

I

De Golconde à Delhi, de Madras à Lahore,
Le ciel est toujours bleu, le soleil brûle et dore
Des fleuves éternels les rivages sacrés;
L'Indien silencieux, le front dans la poussière,
Se prosterne devant les images de pierre
De ses dieux révérés !

Pourtant la mort est là! Les champs, comme la ville,
Théâtre des horreurs de la guerre civile,
Ont des tombeaux ouverts qu'évite le passant;
Même au désert lointain, ignoré de la foule,
Le gazon vierge encor que le voyageur foule
Est humide de sang!

Posséder à la fois l'Océan et la terre,
Être reine du monde! orgueilleuse Angleterre,
Voilà le rêve aimé de ton ambition;
Rule Britannia! c'est ta vieille devise!
Mais ton joug est trop lourd, l'Inde secoue et brise
Ta longue oppression.

Sur le sort de tes fils massacrés là-bas, pleure!
Ils auraient pu défendre une cause meilleure!
Mais loin du sol natal, soldats et généraux
Ont du moins soutenu l'honneur de ta bannière,
Et tout en les pleurant, tu peux en être fière:
Ils sont morts en héros!

Lorsque de l'Aventin jusques au Janicule,
Les sénateurs romains, sur leur chaise curule,
Attendaient sans pâlir la mort et les Gaulois,

Ils n'étaient pas vraiment plus résignés, plus froids,
Que les six cents Anglais, qui, tombés dans un piége,
De l'insurrection ont soutenu le siége.
Ils se croyaient sauvés, loin des murs de Cawnpour,
Le cipaye avait fui la veille... mais au jour,
Cernés de tous côtés par la terrible émeute,
Aux sinistres clameurs de la hurlante meute,
Ils comprirent, hélas! qu'ils étaient bien perdus!
Et l'aspect de la mort ne les a pas émus!

L'hôpital qu'on achève est leur suprême asile ; .
Les femmes, les enfants, troupe faible, inutile,
S'entassent à l'abri de ce dernier rempart,
Où flottent les lambeaux d'un sanglant étendard;
Et, quoiqu'ils aient au seuil laissé toute espérance,
Les hommes cependant songent à la défense.
Réveillant leur courage, ils ne se rendent pas :
Ils veulent résister et mourir en soldats.
Rares sont les fusils, et plus rare est la poudre;
Mais ils visent longtemps : promptes comme la foudre,
Leurs balles, qui s'en vont trouant partout les rangs,
Arrachent un blasphème aux insurgés mourants.

Dans cet espace étroit, que de douleurs encore!

Le toit est en ruine, et le soleil dévore
Ces corps à demi nus sur la terre pressés!
Les visages pâlis et les regards glacés
Révèlent tristement la faim et ses tortures.
Et pourtant pas de cris, ni plaintes, ni murmures!
Mais, lorsque de prier vient l'instant solennel,
Ils font monter en chœur leurs voix vers l'Éternel.
La douleur un instant diminue et s'efface!
Que la balle qui siffle et le boulet qui passe
Arrêtent sur leur lèvre un hymne commencé;
Qu'ils tombent à genoux... le chant n'a pas cessé!
Le pasteur, essuyant son humide paupière,
Ajoute seulement : « Encore une prière
« Pour nos frères du ciel! Ils viennent d'y monter! »

Ils sont morts en héros, je dois le répéter;
Mais, en rendant hommage au suprême héroïsme,
En louant des Anglais le rare stoïcisme,
Le poëte s'arrête et craint de regretter
L'enthousiasme faux qui pourrait l'emporter.
A quoi bon leur promettre une éternelle gloire
Et les justes faveurs de l'avenir? L'histoire
Ne conserve et ne lègue à la postérité
Que les noms des soldats morts pour la liberté,

Mais elle n'ouvre pas ses sévères annales
Aux illustrations menteuses ou banales.
Jeanne d'Arc! Washington! Léonidas! Brutus!
Voilà ceux dont elle aime à chanter les vertus!
Quiconque peut servir une mauvaise cause,
Sur des lauriers bien vite effeuillés se repose.
Son seul but ici-bas, sa seule passion,
C'est l'orgueil personnel, la basse ambition,
S'il a, vainqueur illustre, en un lointain rivage,
Par les armes réduit un peuple en esclavage,
Il n'a qu'un jour de gloire à l'éclat emprunté,
Et si, par le trépas dans sa course arrêté,
Il tombe enfin frappé sur les champs de batailles,
Il tombe tout entier!... Des grandes funérailles
La vanité posthume en vain s'enorgueillit :
Tous les tyrans tombés s'endorment dans l'oubli!

Que l'Angleterre en deuil pour ses fils ait des larmes,
Qu'elle pleure sa honte et l'échec de ses armes,
Respectons sa douleur et ses sombres alarmes!
Mais espérons du moins qu'elle saura tirer
Du coup qui l'a frappée une leçon suprême :
L'avenir la menace, et c'est sur elle-même
Qu'elle devrait pleurer!

II

Le jour où le vaisseau qui sur la vague grise
Six mois a vogué, ballotté,
Entre au port, et, fendant les eaux de la Tamise,
Aborde aux quais de la cité;

Un hurrah le salue, et la foule empressée
Des curieux et des marchands
Calcule avidement la richesse entassée
Que recèlent ses larges flancs.

Peut-être apporte-t-il d'une lointaine plage
Une idée..., un rare trésor?
Qu'importe! pour l'Anglais ce n'est qu'un arrivage
Qui lui promet des monceaux d'or.

Admirable produit d'une féconde terre :
L'indigo, le riz ou le thé,
Sous le ciel gris et froid de l'avare Angleterre,
Des bords du Gange est apporté.

Les écharpes de l'Inde, aux fines broderies,
Et les grands châles vert d'émir
Qui voilent de leurs plis l'épaule des ladies
Sont arrivés de Cachemyr.

Aliments du commerce et messagers de joie,
Exilés des heureux climats,
Du ciel qui vers l'Europe à regret les envoie,
Quels parfums n'apportent-ils pas?

Si ces témoins muets pouvaient parler et dire
Quels doux pays ils ont quittés!
Que de rudes labeurs, et parfois quel martyre
Au peuple esclave ils ont coûtés!

Ils diraient au marchand que la richesse enivre,
Que, malgré son avidité,
Au travail qui le fait riche et puissant, pour vivre,
Il faut au moins la liberté!

Ce n'était pas assez que l'Angleterre avide
De l'Inde eût déjà la moitié,
Contre une nation asservie et timide,
Sa tyrannie est sans pitié;

Ce n'était pas assez, à l'autre bout du monde,
D'accaparer et fruits et fleurs ;
Elle attache l'esclave à la glèbe féconde,
Et s'enrichit de ses douleurs !

Ce n'était pas assez ; — il faut à sa couronne
Un dernier et sanglant fleuron.
Pour mieux s'emparer d'Oude, elle renverse un trône,
Et jette un monarque en prison.

III

Champs aimés de Brahma ! prés verts ! plaine fertile !
Que ne creusa jamais la charrue inutile,
Sol toujours couronné de fleurs et de moissons !
Quels fléaux contre vous ont déchaîné leur rage ?
Quel vent dévastateur, qui sème au loin l'orage,
Dessèche vos sillons ?

Gange majestueux ! fleuve pur et limpide,
Dans le sillage d'or de la cange rapide,
Tu reflétais hier les voûtes du ciel bleu !

Quel sang souille ta rive? et quel sombre mirage
Allume dans tes flots l'étincelante image
De vingt villes en feu?

Immuable Vichnou! quelles sinistres torches
De ton temple désert illuminent les porches?
A cette heure où la nuit est reine dans les cieux,
Quels cris de désespoir s'élancent des ténèbres?
Quelle main a jonché de guirlandes funèbres
Ton seuil silencieux?

C'est que l'ange de mort a couvert de ses ailes
Les enfants de Brahma restés encor fidèles!
Et comme il est écrit au livre de Véda,
C'est qu'enfin est venu le jour où les abîmes
S'ouvrent pour engloutir les sanglantes victimes
Que réclame Siva.

Ah! l'Indien calme et froid qu'on pille et qu'on dépouille
Des bords qui l'ont vu naître et que sa sueur mouille,
S'incline indifférent devant l'oppression.
Il a des résignés la patience austère :
Mais si le tyran touche aux choses qu'il révère,
L'agneau devient lion.

Esclaves à la fois, les hommes et la terre
Ne donnent point encore assez à l'Angleterre.
Prise d'enthousiasme et de zèle soudain,
Elle veut, jusqu'aux dieux, que tout plie et tout change,
Et, dans sa folle ardeur, elle demande au Gange
L'eau sainte du Jourdain ! !

Insensée !... Oubliant que l'Égypte conquise,
Après avoir gémi sous le joug de Cambyse,
Au fils du grand Cyrus réservait un tombeau,
De l'aveugle monarque elle suit les exemples,
Elle prend à l'Indien sa mosquée et ses temples
Pour un culte nouveau !

Appelez propagande ou bien prosélytisme
Vos froides cruautés et votre fanatisme ;
Mais la vengeance veille à Cawnpour, à Delhi !
D'un espoir odieux en vain l'Anglais se berce :
Le sang de l'innocent sur la main qui le verse
Toujours a rejailli !

Slleeman et Whuler, noms voués à l'anathème,
Vous vouliez sur les fronts verser l'eau du baptême.
La mort a déjoué vos insignes desseins ;

Votre œuvre par le ciel n'a pas été bénie;
Le monde entier vous juge, et c'est par ironie
Qu'on vous appelait saints!

C'est de Mirah que part la première étincelle,
Et, comme le salpêtre en tas qu'on amoncelle
S'allume au moindre choc et fait explosion,
D'une révolte nait la révolution.
Triste jour à noter parmi les jours néfastes!
Pour pouvoir à son gré niveler rangs et castes,
L'Angleterre a choisi la profanation!

Le regard de Brahma féconde la nature;
Il a donné la vie à toute créature,
Et ceux des animaux qui lui sont consacrés,
Respectés de la foule, à l'Indien sont sacrés.
Le brahmine pieux aux tranquilles génisses
De la blonde moisson présente les prémices,
Et, prosterné devant leur calme majesté,
Y trouve le reflet de la Divinité!
L'Anglais seul, outrageant un culte séculaire,
Ne laisse point oisif son glaive sanguinaire;
De la sanglante chair faisant un aliment,
Il impose à l'esclave un dernier châtiment.

La graisse, objet d'horreur que nulle main ne touche,
D'un appât sacrilége enduit chaque cartouche.
Il faut, pour accomplir des ordres imprudents,
Que le soldat la porte à sa lèvre, à ses dents!

Étrange aveuglement... Le cipaye, en silence,
A ne point obéir borne sa résistance.
L'officier indigène, immobile, éperdu,
Pense naïvement avoir mal entendu!
Mais l'ordre se répète... on résiste... Le maître
Veut punir sur-le-champ le rebelle et le traître.
Du refus général sans chercher la raison,
Il ordonne que tous soient jetés en prison.
L'Indien, qu'abâtardit la longue servitude,
Se laisse désarmer! Il n'a pas l'habitude
De résister longtemps; mais, plutôt qu'être impur,
Il accepte les fers et le cachot obscur.

Quand la nuit est venue et de ses sombres voiles
A jeté les plis noirs sur un ciel sans étoiles,
On entend tout à coup une grande rumeur,
Et Mirah retentit d'une sombre clameur!
C'est le cri de l'émeute et la voix de la foule,
Dont la colère, enfin, victorieuse, foule

Les obstacles en vain sous ses pas entassés.
La prison est ouverte et les fers sont brisés!
Un instant réunis sur la déserte place,
Le vainqueur tend les bras au captif qu'il embrasse;
Mais avant le réveil de l'Anglais redouté,
Il faut aller au loin chercher la liberté.
Les chevaux sont tout prêts. Brûlant d'impatience,
En selle sans retard le prisonnier s'élance,
Et, quand à l'horizon le soleil a relui,
Il éclaire de tous la fuite vers Delhi.
De toutes parts bientôt la lutte s'organise:
A Cawnpour, à Luknow, par force ou par surprise,
La révolte grandit : c'est l'heure des combats!
A Bénarès, ô honte! on promet aux soldats
De couvrir d'un pardon la désobéissance
De ceux qui n'auront pas tenté la résistance,
Et, quand ils ont jeté, honteux et frémissants,
Leurs armes sous les pieds des chevaux hennissants,
Un régiment anglais les cerne et les fusille!...
Ce sont là les exploits où l'Angleterre brille!!
Le centre et le foyer de l'insurrection,
C'est Delhi. La colère et l'indignation
Que dans ses murs sacrés chaque cipaye apporte,
Des rebelles bientôt a grossi la cohorte.

On chasse l'étranger, et l'antique rempart
Voit tomber d'*Albion* le sanglant étendard.
Le *Grand Mogol*, vieillard qu'un tel honneur étonne,
N'offre qu'en hésitant son front à la couronne.
Le sceptre semble lourd à ce bras affaibli
Que la captivité plus que l'âge a vieilli.
Mais quand on fait appel à son patriotisme,
Sa résignation se change en héroïsme.
A sa voix, les Indiens, trop longtemps outragés,
Jurent de se défendre et de mourir vengés.
Redoutant à la fois et l'attaque et le piége,
La ville se prépare à soutenir un siége :
Pour vivre elle a du riz et l'eau de la Jumma ;
Pour combattre elle a foi dans l'appui de Brahma.

IV

Mais tout n'est pas fini. La première panique
Un instant émoussa le glaive britannique ;
L'oppresseur se réveille, et la rébellion
Fait en vain un appel à la compassion.
C'est la rage et l'orgueil qui font couler ses larmes ;

Il veut une revanche, il la demande aux armes :
Delhi sera repris, Bénarès et Cawnpour
Redeviendront bientôt esclaves à leur tour !
Et du pauvre vieux roi l'éphémère couronne
Sera l'auréole où le martyre fleuronne !
Pour laver son affront, le vainqueur tout-puissant
Autour de lui fera couler des flots de sang.
Coupables, innocents, enfants, vieillards et femmes,
Égorgés sans pitié, périront dans les flammes.
L'Anglais fera, rêvant de supplices sans noms,
Attacher le cipaye aux gueules des canons !

Ah ! prenez garde, Anglais ! Sur les champs de batailles
Ne poussez pas trop loin l'ardeur des représailles !
Ne donnez pas carrière à votre cruauté :
Vous n'aurez pas toujours droit à l'impunité.
Si l'Inde quelque jour ne peut plus se défendre,
Craignez encor les feux endormis sous la cendre.
La justice de Dieu frappe d'aveuglement
Le puissant qui s'endort dans son enivrement.
Sur un trône sanglant la raison abandonne
L'oppresseur qui punit et jamais ne pardonne ;
Et le tyran qui tombe obscur et sans combat,
Porte envie en mourant à la mort du soldat.

Qui peut dire aujourd'hui ce que l'avenir garde
A l'Inde que toujours un doux soleil regarde,
Quand, secouant le joug de tyranniques lois,
Les peuples comprendront leurs devoirs et leurs droits?

La liberté, qui doit faire le tour du monde,
Un jour s'arrêtera sur la terre féconde
Que la vieille Angleterre a volée aux Indiens...
Alors le voyageur venu des bords chrétiens
Verra, rempli d'effroi, sur les rives du Gange,
Jusqu'où va le courroux d'un peuple qui se venge.

LES DONNEURS DE CONSEILS

IMPROMPTU

A MADAME V. A.

« Aimez qu'on vous conseille et craignez qu'on vous loue... »
Le vers n'est pas de moi, — Dieu merci ! — car j'avoue
Que si l'éloge sait flatter ma vanité
Les avis, maintes fois, m'ont déchiré l'oreille;
Je ne veux pas qu'on me conseille
Même lorsqu'on me parle avec sincérité.
Sœur de certains oiseaux qu'offusque la lumière,
Je n'ai pas moins peur d'un conseil

Qu'ils redoutent, eux, le soleil.
Du reste, je n'ai pas dit cela la première,
Une charmante femme écrivait avant moi :
« Conseilleurs ! engeance funeste !
« Du monde, dussiez-vous gouverner tout le reste,
« Je ne courberai pas le front sous votre loi ! »
Tout comme elle je me récrie
Sur ce méchant travers de la société,
Et vous, qui me lisez, dites-moi je vous prie :
D'un conseil indiscret avez-vous profité ?
Lorsque vous marchez droit, on vous montre la route,
De votre esprit, chacun veut écarter le doute,
L'un vous crie : avancez, cet autre : halte-là ;
Jean dit : faites ceci ; Pierre : faites cela !
Détestable manie !
Qui fait, comme à plaisir, défiler sous mes yeux
Les tableaux odieux
De tous les cauchemars qu'enfante l'insomnie !
Madame A. me disait, un soir du carnaval :
« Votre fils est charmant, mais vous l'élevez mal !
« La semaine passée
« Vous l'avez fait, deux fois, sortir de son lycée,
« Et voilà qu'aujourd'hui,
« Lorsque la pendule est prête à sonner minuit,

« Comme un homme, il écoute ou fait de la musique !
« Est-ce là, franchement, l'enseignement classique
« Qui convient à l'enfance? et ne vaut-il pas mieux,
« A moins qu'il doive, un jour, devenir un artiste,
« Développer chez lui les instincts sérieux?...
« Cela vous plaît, — très-bien, — mais moi ! cela m'attriste. »
Madame B. me garde un autre compliment :
« Vous êtes, je le sais, ma belle, un peu coquette,
« Mais je m'explique mal, comment votre toilette
« A l'allure excentrique et fait événement !
« Le bizarre y domine
« Et vous faites, à tort, fi de la crinoline !
« S'en passer est peut-être un effet théâtral
« Qui sied à mainte actrice au profil sculptural !
« Mais le monde n'a pas admis cette méthode
« Et pour plaire, avant tout, il faut être à la mode !
« Pourquoi tant de bijoux ? — leur éclat emprunté
« N'ajoutera jamais rien à votre beauté !... »
Voici le vieux baron, — un puritain morose :
« Eh quoi ! vous recevez chez vous madame *Chose*
« Quand tout le monde sait qu'un tel est son amant !
« C'est fort inconvenant !
« Sa présence, ce soir, ma chère ! fait scandale ! »
Si je voulais user de réciprocité

Je répondrais à l'un : Ce conseil est dicté
Par votre femme, dont vous *blâmez* la rivale ;
A-t-elle le droit de crier?
Elle dont chacun parle !
Et qui prend ses amants dans le calendrier,
Alphonse après Arthur et Maxime après Charle !
A l'autre, je dirais : Critiquez mes bijoux !
Je le veux bien ; mais, entre nous,
On peut les préférer aux bouchons de carafe
Que vous avez, hier, fait monter en agrafe.
Quant à mon fils ! libre à vous de blâmer
L'éducation qu'on lui donne,
Je tiens à ma méthode et je crois qu'elle est bonne !
Avant d'être un savant mon enfant doit m'aimer,
Et cela ne s'apprend qu'au foyer de famille.
Votre petite fille
N'a pas plus de huit ans,
Est-il bon qu'à cet âge
De poussière de riz on couvre son visage,
Qu'on la coiffe et qu'elle ait une robe à volants?...
Mais j'aime mieux me taire et je passe outre,
Sachant que ces gens-là,
Qui mettent leur plaisir à me dire cela,
Aperçoivent la paille et n'ont pas vu la poutre !

ENVOI

Je relisais hier un acte étincelant
Auquel Mars autrefois prêta tout son talent,
Et je pensais que bien souvent ma mère
M'a parlé des bravos
Qui, d'une grande salle éveillant les échos,
L'avaient de vos succès rendue heureuse et fière.
Vous avez vu depuis beaucoup de soirs pareils,
Et l'éloge, aujourd'hui, peut vous paraître fade ;
Je veux vous dédier pourtant cette boutade,
Tant je hais, comme vous, les donneurs de conseils !

LÉGENDES SAVOISIENNES

I

LA MAISON DU DIABLE

Quand le pressoir déborde et quand le grenier ploie
Sous la riche vendange et la blonde moisson,
Construisez cave et grange, enfants de la Savoie,
Mais n'employez jamais le diable pour maçon !

Des travers qu'on reproche à la faiblesse humaine
Le plus dangereux est, je crois, l'ambition.
Elle éblouit les yeux, et l'âme qu'elle enchaîne
Obéit en aveugle à son impulsion.

L'ouvrier vit en paix dans son humble demeure :
Serait-il plus joyeux dans un noble château ?
Le pêcheur sera-t-il plus heureux tout à l'heure,
S'il possède un moulin sonore au bord de l'eau ?

Et pourtant c'est la loi ! — L'homme toujours désire
(Attrait de l'inconnu) tous les biens qu'il n'a pas.
L'ambition se mêle à l'air que l'on respire ;
Des aiguillons cachés précipitent nos pas !

Parmi les lieux choisis qu'aux élus le ciel garde,
Terrestre paradis des fragiles humains,
Il n'en est pas vraiment que le soleil regarde
Et dore d'un rayon plus ami qu'Aix-les-Bains !

Les champs sont abrités par la haute montagne :
L'été n'a point de feux, l'hiver est sans rigueurs.
Tout est vivace, riche, et la verte campagne
Étale avec orgueil ses moissons et ses fleurs !

Suivez le frais sentier et côtoyez la rive
Du ruisseau serpentant sous les grands châtaigniers ;
En passant, écoutez la chanson fugitive
Du pinson, hôte aimé des bosquets printaniers.

Saluez aux pommiers la vigne suspendue,
Le pampre verdoyant, la grappe au doux reflet;
De l'horizon lointain mesurez l'étendue;
Mais arrêtez vos pas sur le pont du Tillet!

Un spectacle imposant frappe les yeux et l'âme;
Le lac est à vos pieds, le lac limpide et pur!
Et du soleil ardent la rayonnante flamme
Embrase l'atmosphère et s'éteint dans l'azur.

Là-bas, sur le coteau, la tour de Hautecombe,
Les pics dont l'aigle seul a trouvé le chemin....
Jetez les yeux plus loin, et votre regard tombe
Sur l'escarpement noir des rocs de Saint-Germain.

Contraste merveilleux! émotion suprême!
De la prairie en fleur on passe au roc terni;
Et le cœur, plein encor des doux transports qu'il aime,
Se gonfle au poétique aspect de l'infini!

Sous ce ciel radieux qu'il serait bon de vivre,
Si, loin des bruits du monde, en ce coin écarté,
Sans lutte à soutenir et sans but à poursuivre,
On cherchait le bonheur dans la simplicité!

Sous un modeste toit, dans la calme vallée,
Autrefois il vécut (s'il faut ajouter foi
Aux contes que, le soir, on fait à la veillée)
Un homme appelé Jean, plus heureux que le roi.

Tout semblait lui sourire. Une simple chaumière
Était son patrimoine, et les jours de moisson,
Quand il rentrait courbé sous la gerbe dernière,
Il saluait le seuil d'une vieille chanson.

Fruits dorés au verger, lourde grappe à la treille,
Maître d'un troupeau gras, bondissant en tout lieu,
Le bonheur fleurissait sur sa lèvre vermeille ;
Il s'endormait, le soir, sous le regard de Dieu.

Un jour, Jean tout à coup devint soucieux, sombre,
Oubliant qu'il était laboureur et berger ;
Des fruits et des agneaux il ne sut plus le nombre,
En friche il laissa tout, les champs et le verger.

L'ambition mauvaise avait gâté sa vie ;
Il n'était plus heureux de son simple bonheur,
Et ce cœur gangrené, qu'avait mordu l'envie,
Rêvait le luxe faux d'une fausse grandeur !

A Jean, hier encor, content de sa chaumière,
Il faut une maison, un palais au sommet
Du coteau qui, là-bas, dresse sa crête altière !
Comment réaliser ce qu'un rêve promet?

Il veut en vain chasser la pensée importune.
Ne pouvant assouvir son désir qu'à prix d'or,
Il erre tristement, aux clartés de la lune,
Cherchant s'il ne pourra trouver quelque trésor.

Dans l'ombre de la nuit, un étranger l'arrête :
« Jean, dit-il d'une voix qui n'avait rien d'humain,
« Je vais calmer d'un mot et ton cœur et ta tête :
« Tu rêves un château, tu l'auras dès demain ! »

Puis il lui parla bas. — Ainsi le dit l'histoire.
Jean avait reconnu sur-le-champ le Malin ;
Néanmoins il traça sa croix sur le grimoire,
Et de cette entrevue on ne sut pas la fin.

Cette nuit-là l'écho redit des sons étranges ;
On entendit au loin la scie et le marteau,
Les cris des ouvriers, turbulentes phalanges...
Au jour.... une maison couronnait le coteau.

Jean n'eut pas pour cela la mine plus joyeuse ;
Larron honteux, malgré son opulent butin,
Les soucis faisaient tort à son humeur rieuse ;
Une larme souvent mouillait son œil éteint.

Pourtant il s'était dit, achetant la richesse :
« Les gens de ce pays ont tous un esprit fin...
« Si le diable est rusé, nous lutterons d'adresse ;
« Il ne tient pas mon âme, et nous verrons la fin ! »

Insensé, qui croyait à son heure dernière
De son marché fatal pouvoir se repentir !
Le bon Dieu n'entend pas la tardive prière ;
Et qui peut ici-bas compter sur l'avenir ?

Sur le seuil, un beau soir, la Mort s'en est allée...
Plaignons le pauvre Jean que le diable emporta.
La maison est là-haut, toujours ensorcelée ;
Satan l'avait construite, et son nom lui resta !

Quand le pressoir déborde, et quand le grenier ploie,
Après riche vendange, après blonde moisson,
Construisez cave et grange, enfants de la Savoie,
Mais ne prenez jamais le diable pour maçon !

II

L'HOTE DE LA MAISON DU DIABLE

AU PRINCE M. DE L.

I

Il n'est pas en Savoie, et même dans le monde,
De beauté comparable à Morgana la Blonde !
De ses jeunes attraits convoitant le trésor,
Sa grâce enchanteresse et ses longs cheveux d'or,
Que d'amoureux déjà s'empressent autour d'elle !
Mais la jeune comtesse à l'amour est rebelle !
Le noble Ulrich, son père, habite le château

Que vous voyez là-bas, au sommet du coteau.
De l'antique manoir nul ne sait l'origine;
Ses créneaux orgueilleux couronnent la colline,
Et projettent leur ombre aux bornes du vallon.
Le laboureur, de loin, courbé sur le sillon,
N'ose tourner les yeux vers cette masse noire
Dont l'aspect effrayant cache une sombre histoire.
Pourtant c'est sous ce toit, terreur des paysans,
Que s'est épanouie au souffle du printemps
La belle Morgana, l'orgueil de sa famille!
Qui peut dire pourquoi l'indifférente fille
Méprise tout hommage, et n'a que du dédain
Pour qui veut obtenir et son cœur et sa main?
On l'a toujours connue insoucieuse et fière
Dans les villages; même on dit qu'elle est sorcière...
Mensonge et calomnie... Une fille à seize ans
Pour charmes n'eut jamais que son joyeux printemps,
L'éclat de ses doux yeux et sa grâce rêveuse.
Morgana cependant ne semble point heureuse,
Elle cache un secret sous le calme affecté
Qui voile son regard et pâlit sa beauté!
Peut-être le chagrin, hôte des solitudes,
Gonfle-t-il sourdement son cœur d'inquiétudes!
Peut-être un souvenir d'Hermann, son fiancé,

Lui montre-t-il l'amant ou captif ou blessé !
Non : quand le chevalier est parti pour la guerre,
La jeune Morgana, calme, au bras de son père,
Sur le seuil sans pleurer a reçu son adieu !
Non : des cœurs de seize ans (livres que seul lit Dieu)
Elle éprouve aujourd'hui la maladie étrange.
Les instincts de la femme et la candeur de l'ange
S'opposent au premier éveil des passions.
Ses sens sont agités par mille émotions ;
Des rêves singuliers, la nuit, peuplent sa couche ;
Le souffle des désirs brûle en touchant sa bouche.
Et lorsqu'en son miroir, honteuse, le matin,
Elle voit son teint pâle et son regard éteint,
Elle met sur son front un froid masque de glace,
Et le varlet joyeux, le voyageur qui passe,
Le seigneur que jamais le danger n'étonna,
Frémissent à l'étrange aspect de Morgana !

II

De la verte forêt les échos retentissent,
Les piqueurs crient : Taïaut ! et les chevaux hennissent !

La chasse sera belle ! Hurrah ! daims, sangliers
Traversent en fuyant les plus sombres halliers !
Les chasseurs animés, le comte Ulrich en tête,
Se disputent l'honneur d'avoir forcé la bête !
Mais les chiens, tout à coup, arrêtés tristement,
Jettent par intervalle un sombre hurlement :
Le comte Ulrich arrive, et voit sur l'herbe verte
Un jeune-homme étendu, dont la poitrine ouverte
Laisse couler le sang ! Il est pâle, et ses yeux
Semblent clos pour jamais à la clarté des cieux.
Autour de lui groupés, les chasseurs en silence
Contemplent ce beau front crispé par la souffrance.
Le vieux comte descend de cheval, et soudain
Sur le cœur du jeune homme il a posé la main.
Incertain un instant, son regard s'illumine,
Il a senti la vie encor sous la poitrine :
« Plus de chasse, dit-il, retournons au manoir ;
« Secourir ce jeune homme est pour nous un devoir.
« Nous avons pour guérir, des secrets de famille,
« Et mieux qu'un médecin pour le soigner, ma fille ! »
Il dit et l'on s'empresse. Aussitôt à l'écart
Les piqueurs diligents construisent un brancard ;
On place le blessé sur un lit de feuillage,
Et bientôt chiens et gens, traversant le village,

Reprennent lentement le chemin du château :
Funèbre fin d'un jour qui s'annonçait si beau !
Sur le seuil Morgana tremblante est accourue.
Ce prompt retour l'étonne, elle se sent émue :
Que peut signifier ce lugubre appareil ?
Chasse finie avant le coucher du soleil !
Elle frémit en proie à d'étranges alarmes ;
Ses yeux, hier encor si fiers, sont pleins de larmes ;
Son cœur bat et se gonfle... Est-ce un pressentiment?

III

L'étranger a repris la santé lentement ;
Mais les soins assidus donnés à sa faiblesse
Ne peuvent conjurer la constante tristesse
Que laisse sur son front un sombre souvenir !
Jeune, il n'a plus déjà de foi dans l'avenir.
Son père, punissant des erreurs de jeunesse,
A chassé loin de lui l'appui de sa vieillesse.
Aujourd'hui sans foyer, fugitif, orphelin,
Il ne sait de ses maux quelle sera la fin !
Naguères, espérant un bonheur sans mélange,

Il aimait ardemment une enfant blonde, un ange!
Mais un père cruel a loin d'elle écarté
L'amant sans patrimoine et le déshérité.
Plus d'espoir!... Et pourtant quand vient la jeune fille,
Quand Morgana paraît, son cœur bat, son œil brille,
Et sur elle toujours son regard arrêté
S'allume tout à coup d'une vive clarté!
La fille du vieux comte est aussi transformée,
Sa paupière est humide, et sa joue animée;
Auprès de l'étranger, rougissant à son tour,
Elle comprend enfin ce que c'est que l'amour.

Où donc est ton orgueil, fille insensible et fière?
Morgana, c'est à tort qu'on te disait sorcière!
Toi qui ne peux trouver quelque philtre vainqueur
Pour résister aux feux qui dévorent ton cœur!

Les jours se sont passés... Dans les longues allées
Il est doux d'admirer le lac et les vallées!
Le regard indécis se perd à l'horizon,
Et l'âme, s'échappant de l'humaine prison,
Libre de s'élancer dans les champs de l'espace,
A l'aspect de ce lac uni comme une glace,
A l'aspect des prés verts au pied du roc terni,

S'élève à l'imposant tableau de l'infini.
Au coucher du soleil, au lever de l'aurore,
Dans ces lieux retirés et que le bonheur dore,
Morgana se promène avec son jeune amant.
Vers elle le blessé penché languissamment
L'interroge des yeux et lui parle à voix basse :
Son regard veut en vain se perdre dans l'espace,
Elle tremble, rougit, et l'agitation
De ses mains, de son sein, dit son émotion !
De sa jeune pudeur c'est la lutte dernière !
Émue enfin aux mots d'une ardente prière,
Elle s'arrête, et dit frémissante : « A ce soir ! »

IV

Honte du lendemain ! regrets et désespoir !
Du bonheur, ici-bas, étrange destinée !
Quand une femme, enfin, à l'amant s'est donnée,
Elle croit à jamais assurer son bonheur !
Mais on ne peut en vain sacrifier l'honneur !
Le réveil est cruel ; de la vierge timide
La faute se lira dans le regard humide !

Morgana vainement chasse le souvenir
Qui jette dans son cœur un tardif repentir :
Par un entraînement passager enivrée,
Elle a perfidement trahi la foi jurée !
Que dire au fiancé quand bientôt, au retour,
Il viendra réclamer sa main et son amour?
Elle ne pourra plus marcher la tête haute!
Ah ! du moins elle veut profiter de sa faute,
Elle ira dans les bras de l'amant adoré
Chercher encor le rêve et l'oubli désiré!
Les transports de l'amour qu'un cœur aimé partage
Chassent du lendemain la menaçante image,
Et dans les bras ouverts du bien-aimé joyeux
On étouffe bientôt un remords odieux!
Elle quitte sa couche, hier encor virginale!...

Mais quel étrange accueil! quelle froideur banale!
D'une mauvaise joie à sa vue animé,
L'arrêtant sur le seuil, son ami bien-aimé
Lui dit : « Quoi! vous ici! ce matin! ma princesse,
« Vous avez, je le vois, pris goût à ma tendresse :
« Pourtant il faut user de modération !
« Et je ne veux pas, moi, de votre passion
« Subir à tout instant les lois et l'exigence;

« Je veux ma liberté ! Ce trésor-là, je pense,
« Les heureux, Morgana, dont je fus précédé
« Sans doute vous l'auront, comme moi, demandé !
« Je préfère d'ailleurs le dire avec franchise :
« Je ne vous aime pas ! Votre main est promise
« Au chevalier Hermann ; attendez son retour ;
« Oubliez, comme moi, notre union d'un jour ! »
Accompagnant ces mots d'un rire sarcastique,
L'étranger se rassied au foyer domestique
Calme, le front serein et sans émotion,
Et sans même accorder la moindre attention
Aux yeux mouillés de pleurs, à la douleur profonde
Qui soudain s'empara de Morgana la Blonde !
Chancelante, et voilant ses larmes de sa main,
Morgana de sa chambre a repris le chemin...
Elle veut pleurer seule ; et si son âme est fière
Et ne peut s'abaisser jusques à la prière,
Elle ne pense pas non plus à se venger ;
Elle aime encor celui qui vient de l'outrager !

V

Pourquoi continuer ce récit lamentable?
L'étranger n'était autre, en un mot, que le diable,
Qui, de la jeune fille égarant la raison,
S'établit en vainqueur dans la vieille maison!!

Morgana voit mourir de chagrin son vieux père;
Elle-même elle meurt quand elle devient mère;
A son chevet paraît Hermann, son fiancé!
Le séducteur doit rendre un compte du passé!
Mais du vengeur, hélas! la vaillance est trompée;
Le diable dans le cœur lui plonge son épée!
Satan garde toujours le rôle le plus beau...

Depuis ce temps, le diable habite le château!..

VI

C'est depuis ce temps-là, dit-on dans les villages,
(Miracle de vertu!) que les filles sont sages.

L'ombre de Morgana, qui revient chaque nuit,
Gémit avec la brise à l'heure où le jour fuit.
Des garçons du pays et des filles joyeuses
Autrefois, chaque soir, les bandes amoureuses
Vers les bosquets obscurs aimaient à s'élancer.
On n'ose plus, la nuit, échanger un baiser :
La lèvre, en recherchant la lèvre sympathique,
Éveillerait l'écho d'un rire diabolique !...
La présence du diable en la vieille maison
A du moins, vous voyez, laissé cela de bon.

III

LE SIRE DE MONTMAYEUR

A M. LE COMMANDEUR L...

Le seigneur suzerain de l'antique manoir
Chevauche bruyamment sur son destrier noir.

Au milieu de la nuit l'horizon étincelle !
De Chevron à Conflans, de Cessens à Grésy,
Et de Monterminod jusques à Chambéry,
L'ange des sombres feux a déployé son aile !

A voir briller, de loin, ces nocturnes signaux,
Le voyageur, qu'émeut la crainte des fantômes,

Pâlit en se signant, comme si djinns ou gnomes
Avaient pris leurs ébats derrière les créneaux !

Mais dans le clair-obscur, sous la voûte étoilée,
On voit glisser, là-bas, l'ombre d'un cavalier ;
Et vers les tours en feu se dirige un coursier
Dont le sabot sonore éveille la vallée !

Le baron redouté, qui retourne au manoir,
Presse les flancs poudreux de son destrier noir !

Des tours de Montmayeur la silhouette immense
Couvre le vert vallon d'un reflet lumineux,
Et leur masse se dresse, à l'horizon neigeux,
Comme un mauvais génie au milieu du silence.

L'humanité là-haut cherche en vain un écho ;
Sur cet alpestre pic l'ours trouve une tanière ;
Sur ces créneaux le vent agite la bannière
Où se lit la devise : *Unguibus et rostro !*

D'un tyran féodal c'est le sanglant repaire.
Le baron est connu dans toute la comté
Pour son audace extrême et sa férocité :
Le sinistre vautour de l'aigle occupe l'aire !

Tout tremble devant lui, chaumières et châteaux !
Les supplices cruels qu'à plaisir il invente
Pénètrent de terreur et glacent d'épouvante
Les seigneurs ses voisins et les serfs ses vassaux.

Dégradés par le joug, usés par la misère,
Les hâves laboureurs vers le sol inclinés
Frémissent, s'il paraît dans les champs fortunés
Qui bordent la Savoie et qu'arrose l'Isère !

L'implacable seigneur, qui retourne au manoir,
Brise tout sous les pieds de son destrier noir.

Le baron de Procuste a retrouvé la couche.
Mainte victime offerte à sa brutalité
Charme sans l'assouvir sa froide cruauté ;
Son front reste toujours inquiet et farouche.

C'est qu'il n'est pas au ciel d'astre dont la clarté
Sous le nuage, un soir, ne s'éclipse ou pâlisse ;
C'est qu'en ses démêlés avec dame Justice,
Le glaive féodal perd son impunité !

C'est qu'éloignant en vain la pensée importune

Qui de son cœur altier a pu trouver l'accès,
Le sire d'Apremont toujours pense au procès
Qui menace à la fois son titre et sa fortune !

Le terrible seigneur, qui retourne au manoir,
Chevauche, soucieux, sur son destrier noir !

Lui ! qui commande en maître et devant qui tout plie ;
Lui ! de mille vassaux l'absolu suzerain !
Va-t-il se résigner au rôle d'un vilain ?
Devant un juge, enfin, faut-il qu'il s'humilie ?

Nécessité fait loi ! l'orgueil et la fierté
Doivent subir parfois un joug qui les offense !
Derrière un appareil de force et de puissance
Le baron veut du moins cacher l'humilité !

Bannière déployée, et suivi d'hommes d'armes,
Il marche brandissant sa lance de combat,
Son armure au soleil brille d'un fauve éclat...
Mais son cœur est en proie aux plus sombres alarmes

Le belliqueux seigneur sur son destrier noir
Avec ses écuyers s'éloigne du manoir !

On a tort de penser qu'il part pour la croisade !
Non, — son voyage aura pour terme Chambéry :
Il va solliciter monsieur de Fessigny ;
Pour gagner son procès, il part en ambassade.

Monsieur de Fessigny, président du Sénat,
Incorruptible juge, homme de vieille roche,
Est, ainsi que Bayard, sans peur et sans reproche !
Sa réputation est faite dans l'État.

Cette fois avait-il étudié la cause ?
On ne sait... Cependant il promit le succès
Au baron inquiet du sort de son procès,
Et même il se lia par une étrange clause !

Sans croire qu'il courût des risques à ce jeu,
Pour prouver au baron combien son adversaire
En ses prétentions se montrait téméraire,
Il offrit d'engager sa tête pour enjeu !

Rassuré, le baron remercia le juge,
Et vers le vieux castel s'en revint plein d'espoir ;
Mais l'ingrat ne fit pas sa prière le soir
Pour remercier Dieu, qui seul décide et juge !

Le seigneur suzerain du féodal manoir
Chevauche allégrement sur son destrier noir !

Malheur à ceux qu'endort l'aveugle confiance !
Les songes mensongers qui peuplent le sommeil
Avec l'illusion s'envolent au réveil,
Et la réalité fait pâlir l'espérance !

Le sire d'Apremont vit arriver un jour
Un messager porteur de funeste nouvelle :
Du président malgré la promesse formelle,
Il était sans appel condamné par la Cour.

On essaîrait en vain de raconter la rage,
Le dépit, la fureur et l'indignation
Du sire qu'atterrait l'humiliation...
Rien ne parut pourtant sur son hautain visage !

Calme et serein le jour, — aussitôt que la nuit
Drapait à l'horizon son manteau lourd et somore,
Il laissait s'exhaler sa colère dans l'ombre ;
Des murs de Montmayeur il s'échappait sans bruit.

A travers la campagne, au milieu du silence,

Il errait, et souvent auprès du vieux moulin,
Où se montre, dit-on, à minuit le Malin,
Il faisait des serments de haine et de vengeance.

Le seigneur, quand tout dort dans l'antique manoir,
Galope à travers champs sur son destrier noir !

Deux ou trois mois après cette déconvenue,
Le baron de nouveau s'en fut à Chambéry,
Et se présenta chez monsieur de Fessigny,
Qu'effraya tout d'abord sa visite imprévue.

Le souris sur la lèvre et portant haut le front,
Paraissant insensible au coup de la fortune,
Il venait, pour prouver qu'il était sans rancune,
L'inviter à venir au château d'Apremont !

Le malheur, disait-il, l'avait trouvé stoïque,
Mais il voulait au moins, pour faire ses adieux
A l'antique château bâti par ses aïeux,
Y donner une fête, un banquet magnifique.

C'était de la noblesse une réunion :
Barons et chevaliers, dames et damoiselles,

Les plus vaillants seigneurs, les femmes les plus belles,
Tout avait accepté son invitation.

Le président trouva la chose un peu suspecte,
Il voulut refuser... mais dans sa loyauté,
Il réfléchit bientôt que l'hospitalité
Est une sainte loi que partout on respecte !

D'ailleurs, quand une fête est dans tout son éclat,
Quand le lustre au salon prête ses mille flammes,
Au son des instruments et sous les yeux des dames,
Quelle main s'armerait pour un assassinat ?

Enfin le président accepta... Côte à côte
Le lendemain matin ils partirent tous deux.
Monsieur de Fessigny paraissait soucieux,
Le sire d'Apremont souriait à son hôte.

Ensemble et d'un pas lent vers le sombre manoir
On vit se diriger mule et destrier noir !

Jusques à Montmayeur, tout le long de la route,
Le baron fut charmant, et sa joyeuse humeur

Força le président, inquiet et rêveur,
A chasser loin de lui le soupçon et le doute.

Entre eux il ne fut pas un instant question
D'espérance déçue et de fausse promesse ;
La fête et ses splendeurs, des festins la liesse
Remplirent tour à tour leur conversation.

Le vautour avait-il rentré ses rouges serres?
Le nocturne chacal s'était-il fait agneau?
Tout est-il donc changé dans le sombre château,
Théâtre tant de fois de funèbres mystères?

Le sire d'Apremont, qui retourne au manoir,
Fait sentir l'éperon à son destrier noir!

Mais ils sont arrivés, le cor s'éveille et sonne;
La herse devant eux se lève avec fracas,
Les chevaux hennissants font trembler sous leur pas
L'antique pont-levis, qui fléchit et résonne.

Au château tout a pris un air joyeux de fête;
Dans la cour les varlets sur les bancs accoudés,

Agitant à grand bruit les hanaps et les dés,
Échangent des clameurs qu'au loin l'écho répète.

Sur le seuil du castel où flotte un étendard,
L'essaim des invités vers le baron s'avance;
Les dames seulement brillent par leur absence;
Le président alors se repent… mais trop tard!

Il reprit cependant un peu de confiance,
Quand, parcourant des yeux la salle du festin,
Il vit s'amoncelant sur la nappe de lin
Du somptueux banquet la splendide ordonnance.

Dix lustres radieux et cinquante flambeaux
Versent autour de lui des torrents de lumières;
Ce ne sont qu'écussons, guirlandes et bannières,
Et le mur disparaît sous les soyeux rideaux.

La table cède au poids des viandes fumantes;
Sur les grands plats d'argent se dressent tout entiers
Lièvres, perdrix, faisans, moutons et sangliers,
Paons à demi cachés sous leurs plumes brillantes;

Les fruits les plus exquis, les gâteaux délicats
Montrent avec orgueil leurs jaunes pyramides,

Et l'amphore promet à l'or des coupes vides
Le vin de Montmélian et le doux hypocras.

D'un semblable repas l'aspect est homérique!
Qui peut rester alors soupçonneux et prudent?
Aussi, quand il s'assit, le noble président
Se moqua bien tout bas de sa peur chimérique.

Le baron paraissait en veine de gaîté,
Les convives bientôt partagèrent sa joie;
On but à la santé des princes de Savoie!
Au pays! à sa gloire! à sa prospérité!

Sans doute les seigneurs buvant jusqu'à l'aurore
Se seraient enivrés et de vin et de bruit,
S'ils n'avaient entendu tout à coup dans la nuit
Retentir le beffroi solennel et sonore!

Le marteau sur l'airain retombe douze fois!
C'est minuit! au tumulte on a fait soudain trêve!
Le sire d'Apremont de son siége se lève,
Remplit sa coupe et dit: « C'est aux mort sque je bois! »

A ces lugubres mots les lumières pâlissent;
Lustres étincelants et flambeaux, tout s'éteint!

Et comme poussés par une invisible main,
Les rideaux blasonnés sur la muraille glissent!

Les varlets, les soldats, les vassaux du manoir
Apparaissent groupés dans une salle immense,
Et, la dague à la main, se pressent en silence
Autour d'un échafaud couvert d'un voile noir.

Sous ce sombre appareil un mystère se cache,
Qui trouble et fait pâlir chevaliers et seigneurs.
Une torche blafarde aux tremblantes lueurs
Éclaire le billot et la sanglante hache!

Le pauvre président, défaillant, éperdu,
Implora du regard ses compagnons de fête,
Mais tous avec terreur avaient tourné la tête;
Il comprit qu'il était, sans ressource, perdu!

Le baron dit alors d'une voix forte et dure :
« Mes aïeux m'ont fait noble et le roi chevalier,
« Je suis de Montmayeur souverain justicier;
« Je punis, c'est mon droit, le crime et le parjure!

« Un homme m'a leurré de perfides serments!
« De sa foi, messeigneurs, le gage était sa tête!

« J'ai perdu mon procès ! — soit — ma vengeance est prête !
« Cet homme est parmi vous ; sa tête, je la prends ! »

Il dit, et le bourreau traversant l'assemblée
Traîna vers le billot le pâle président !.....
. . . .
Le baron prit la tête, et d'un regard ardent
La contempla longtemps de sang toute souillée !

Et bientôt, s'élançant sur son destrier noir,
Le baron au galop s'éloigna du manoir !

Là-bas, dans son palais, le Sénat délibère.
L'auditoire est nombreux. — Les gens de Chambéry
Se demandent pourquoi monsieur de Fessigny
Est absent aujourd'hui de son siége ordinaire.

Tout à coup sur le seuil paraît un chevalier
Armé de toute pièce et visière baissée !.....
La Cour à son aspect semble d'effroi glacée,
Mais lui s'avance grave et parle le premier :

« Nobles seigneurs, dit-il, le Sénat s'inquiète

« De ce qu'est devenu monsieur de Fessigny,
« De votre président ne prenez plus souci,
« Il est mort cette nuit, et j'apporte sa tête ! »

Il dit, et sur le sol il jette bruyamment
Son trophée effrayant, qui jusqu'auprès d'eux roule ;
Puis, mettant à profit la stupeur de la foule,
Il s'éloigne et remonte à cheval, librement.

Le châtiment suivit cette audace exécrable ?
Dans l'intérêt de tous, le Sénat et le Roi
Invoquèrent bientôt les rigueurs de la loi
Pour punir sans pitié ce crime épouvantable.

A son tour, le baron fut à mort condamné ;
Mais on eut beau chercher dans toute la Savoie,
Avant la loi le diable avait saisi sa proie :
Il l'avait avec lui dans l'enfer entraîné !

Le château fut rasé ; mais dominant l'abîme
On a laissé debout la tour de Montmayeur,
Dont l'aspect gigantesque inspire la frayeur,
Comme une expiation éternelle du crime.

Quand parfois l'étranger, touriste ou voyageur,
Qui voit à l'horizon cette masse, demande
S'il n'est point sur ces lieux quelque sombre légende,
On lui dit que ce fut autrefois Montmayeur.

Mais qu'il n'espère pas visiter la ruine ;
Nul ne le guidera vers les murs chancelants.
Ces lieux servent encor d'asile aux revenants,
Et la tour quelquefois à minuit s'illumine.

L'ombre du vieux baron, sur son destrier noir,
Vient, dit-on, chaque nuit visiter le manoir.

IV

L'ÉGLISE DE HAUTECOMBE

Vanité des grandeurs et des biens de la terre !
A l'heure où vient la mort, les rois, le prolétaire,
Fatalement poussés vers la nuit sans réveil,
Ne s'endorment-ils pas de l'éternel sommeil ?

Et la tombe pour tous n'est-elle pas la même ?
Rois ! pendant soixante ans portez le diadème,
Épuisez du pouvoir toutes les voluptés !
Restez sourds quand la voix du peuple à vos côtés,
Esclave et pâlissant devant votre arrogance,

Fait monter jusqu'à vous le cri de la souffrance !
L'artisan épuisé, le laboureur sans pain,
Souffrent peut-être, en bas, l'angoisse de la faim !
Qu'importe ! des festins la coupe est toujours pleine !
Au travail courageux, à la sueur humaine
Demandez vos plaisirs, et, sous un joug pesant
Courbez à votre gré le faible et l'innocent !
Un jour viendra pourtant où la misère et l'âge
De l'homme auront usé la force et le courage ;
Sur le seuil en ruine apparaîtra la mort.
Matelot fatigué qui voit de loin le port,
Le pauvre, agonisant sur sa couche mortelle,
Tournera ses regards vers la vie éternelle,
Heureux de demander, vers la tombe emporté,
A la mort le repos, à Dieu la liberté.

Et vous, rois aveuglés, même au sein de vos fêtes,
Vous verrez, ce jour-là, flamboyer sur vos têtes
Le glaive étincelant de l'Ange du trépas,
Et du suprême appel quand sonnera le glas,
Vainement votre lèvre essaîra la prière !
A quoi bon ? Quand pour tous a lui l'heure dernière,
La grande éternité, nuit froide où tout s'endort,
Jette ensemble au linceul les rois au sceptre d'or,

Le riche et l'artisan, le luxe et l'indigence :
Sur le bord du tombeau l'égalité commence !
C'est un rêve insensé, c'est une illusion,
De l'esprit orgueilleux posthume ambition,
Que vouloir, par-dessus la tombe inexorable,
Laisser sur cette terre une trace durable !
Le marbre et le granit ont-ils à l'avenir
Légué des héros morts le nom, le souvenir ?
Le temps qui détruit tout, souvent même la gloire,
N'a pour la vanité ni respect ni mémoire !
Il n'a point de pitié pour l'audace et l'orgueil
Qui veulent le braver au delà du cercueil.
Le sable du désert a sur les pyramides
Effacé bien des noms ! Sur ces plages humides
Couvertes aujourd'hui par le Grand-Océan,
(Défi présomptueux qu'ils jetaient au néant !)
Peut-être nos aïeux avaient-ils une tombe !
Antique mausolée et tour de Hautecombe,
Des siècles écoulés monument respecté,
Que vit grandir jadis la féodalité,
Lorsque des souverains léguaient à votre enceinte
Leur dernière dépouille, et sous votre ombre sainte
Comme sous une égide avaient mis leurs tombeaux,
Qui vous eût dit qu'un jour vos murs et vos créneaux,

Inutiles devant la fureur populaire,
Laisseraient profaner ce royal ossuaire,
Et qu'on prendrait enfin (sacrilége impuni !)
Aux rois morts leur cercueil, aux vieux aigles leur nid ?
Pourtant on aurait cru ce roc inaccessible !
Le monde et ses rumeurs jusques au seuil paisible
N'arrivaient par hasard que comme un bruit perdu :
Entre le ciel et l'onde on l'eût cru suspendu.
Mais jusqu'où ne va pas le torrent populaire ?. .
Le peuple quelquefois regrette sa colère,
Plaignons-le seulement lorsqu'il est égaré ;
Et d'ailleurs aujourd'hui le crime est réparé.
Un homme, un souverain à la sage parole,
Au vieux roc a rendu l'antique nécropole.
C'était un saint devoir, et, cédant à l'appel
De ses aïeux sans tombe, il releva l'autel !
Les moines, bons vieillards aux sombres scapulaires,
Des cendres des rois morts pieux dépositaires,
D'une main vacillante ont repris les flambeaux
Dont les pâles lueurs éclairent les tombeaux.
Leurs voix sous les arceaux chantent de saints cantiques
Et l'écho, redisant leurs prières mystiques,
Répète au voyageur, au pâtre, au batelier :
« Mortel, la mort est là ! Mortel, il faut prier ! »

Majestueux spectacle ! une tour gigantesque
Semblable à ces grands burgs dont le vieux Rhin tudesque
Vit couronner jadis ses abruptes coteaux,
Sur le bord escarpé dresse ses noirs créneaux !
Plus bas, d'un large mur la ceinture blanchâtre
Indique la limite où la chèvre et le pâtre,
Après avoir gravi lentement le rocher,
S'arrêtent épuisés à l'ombre du clocher !
Le couvent est caché derrière cette enceinte,
Des moines et de Dieu c'est la demeure sainte ;
Le lac est au-dessous, le lac limpide et pur
Où le soleil, le soir, se couche dans l'azur.
Tout se tait, tout repose autour du monastère :
Point de vaines rumeurs, point de bruit de la terre ;
Tout est recueillement dans ce calme profond,
Et quand la voix du prêtre à la cloche répond,
Une émotion douce, instinctive et puissante,
S'empare tout à coup de l'âme frémissante ;
L'infini se révèle à l'homme, dans ce lieu
Où tout est poésie, où tout est plein de Dieu.

Lorsque sonne minuit (minuit ! heure fatale !),
Sous les sombres arceaux, la lampe sépulcrale
Pâlit, nous a-t-on dit, puis s'éteint, et soudain

Des antiques tombeaux une invisible main
Soulève lentement les immobiles dalles :

Chaque cercueil se vide, et vingt fantômes pâles,
Drapant comme un manteau leurs linceuls blasonnés,
Promènent autour d'eux des regards étonnés;...
Le lac se ride au loin, et des barques rapides,
Sur la rive échouant leurs carènes humides,
Jettent au pied du roc d'étranges passagers.

Ces spectres, quels sont-ils? où vont ces étrangers?
Les princes aujourd'hui qui gouvernent le monde
Reviennent-ils, cherchant une source féconde,
Demander le conseil et l'exemple au passé?

Mais non, avec la nuit le rêve est effacé.
Non, des prêtres sacrés retentit la prière.
L'aurore monte au ciel... tout rentre au cimetière.
Illusion trompeuse!... au fond de leur cercueil
L'éternité retient les rois et leur orgueil!
Sous les sombres arceaux le cloître est solitaire!

. . . .

Vanité des grandeurs et des biens de la terre!

RAPHAËL

A A. DE LAMARTINE

I

L'automne est la saison où les champs de Savoie
EmPruntent aux moissons un air grave de joie.
La gelée, au matin, qui frappe les halliers
Fait pleurer à midi vignes et châtaigniers;
Le brouillard qui s'étend au-dessus des vallées
Jette son voile épais sur les cimes mouillées
Du chêne frémissant et du jaune coteau :
Mais lorsque du soleil le radieux flambeau

Laisse tomber ses feux sur le sol qu'il éclaire,
Un chaud rayon de vie a réveillé la terre.
Et le vent souffle tiède et ride les ruisseaux,
La fleur s'épanouit sous le chant des oiseaux
Qui rend, comme au printemps, aux rives embellies,
La vivante nature et ses mélancolies.
Heureux qui sait goûter le charme de cette heure!
La lèvre qui sourit, le cœur brisé qui pleure
Lui doivent, tour à tour, la joie et le soupir...
C'est alors qu'il est doux d'aimer et de mourir!

Un de ces beaux jours-là Raphaël vit Julie.
Cet instant solennel décida de sa vie.

Le lac était serein, et le léger bateau
Voguait vers Hautecombe au caprice de l'eau,
Quand du bout du vallon la brise furieuse
S'élance tout à coup, et la vague écumeuse,
Qui ballotte l'esquif sur sa cime glissant,
Entr'ouvre devant lui l'abîme menaçant!
Les sombres grondements qu'au loin l'écho répète
Aux matelots troublés annoncent la tempête!
Au retour impossible on ne peut plus songer :
Il faut lutter avec les flots et le danger!

Raphaël, qui de loin a vu cette détresse,
A fait virer de bord le batelier qu'il presse.
Il se jette en plein lac pour sauver le bateau,
Qui parfois disparaît sous l'écume de l'eau;
Enfin les deux esquifs que la lame rassemble
Sur la grève, sauvés, vont échouer ensemble.

Quel tableau déchirant et quel spectacle affreux
Frappent de Raphaël et le cœur et les yeux!
Dans le fond du bateau, couverte d'eau glacée,
Mourante, évanouie, une femme affaissée
Gît la tête appuyée au rustique coffret
Où le batelier serre à l'abri son filet!

Dans ce désordre même, oh! qu'elle est encor belle!
Ses cheveux bruns épars et flottants autour d'elle
Semblent l'aile luisante et noire d'un oiseau
Par la vague à demi-couvert, au bord de l'eau.
Sa joue, où les couleurs ne sont point effacées,
Ne trahit pas l'effroi d'émotions passées,
Et son front d'un blanc mat, au pâle lis pareil,
Fait croire au calme pur du tranquille sommeil!
Sur la plage déserte, au pied de Hautecombe,
Dans un coin écarté que le rocher surplombe,

D'un champêtre réduit les murs hospitaliers
Donnent parfois la nuit asile aux bateliers.
C'est là qu'on a porté la belle évanouie,
Sans qu'elle ait pu donner même un signe de vie.

A genoux et tenant sa tête dans sa main,
Raphaël veille seul jusques au lendemain.
Des soupirs douloureux s'échappent de sa bouche,
Il pleure et prie au pied de la funèbre couche.
Julie enfin reprend vers le matin ses sens,
Elle fixe sur lui ses yeux reconnaissants,
Et dit : « Soyez béni, Seigneur en qui j'espère !
« Je pourrai donc aimer ! j'ai désormais un frère ! »

Ainsi, dès que ses yeux se sont rouverts au jour,
Sa première parole est un cri de l'amour !

II

Hymne saint de l'amour ! cantique des cantiques,
Pour vous traduire, il faut les fibres sympathiques,

L'élan passionné du poëte orateur ;
Lui seul a dans la voix une gamme choisie,
Et pour faire un tableau d'ardente poésie,
Son pinceau c'est son cœur !

D'ailleurs, pourquoi vouloir analyser ce livre?
Où retrouver l'écho de l'âme qui se livre
Tour à tour avec joie aux plaisirs, aux douleurs?
Le cœur n'a-t-il pas vu se dresser cette image,
Quand le regard se voile en lisant une page
Qu'il mouille de ses pleurs !

Ah ! j'aurais aimé voir cette double tendresse
S'unir et se confondre en une même ivresse !
Quoi ! la santé, dit-on, passe avant le bonheur ?
Dieu relève et soutient l'amour qui s'abandonne,
Et, dût-on en mourir, quand on aime, on se donne,
On se donne et l'on meurt !

Mais qu'ai-je dit? Grand Dieu ! je le sens, je blasphème.
L'amour c'est le respect de la femme qu'on aime !
Pardon pour le reproche et pour l'étrange mot !
Ne sacrifions pas à l'éphémère ivresse !

Car la mort qui prend tout, beauté comme jeunesse,
La mort vient assez tôt !

III

Et la mort en effet ne s'est pas fait attendre :
Un an s'est écoulé. (L'homme ne peut prétendre
A la réalité de l'éternel amour.)
Raphaël cependant, lorsque revint le jour
Qui pour lui ramenait un saint anniversaire,
Voulut revoir la plage et le roc solitaire,
Où, le cœur palpitant, pour la première fois
De son aimable amie il entendit la voix.

Hélas ! tout est changé ! Le brouillard de l'automne
Ceint toujours le rocher d'une froide couronne ;
La petite cabane et la meule de foin
Dans l'ombre de la tour s'aperçoivent de loin :
Mais la demeure est vide et la rive est déserte ;
Le seuil a disparu déjà sous l'herbe verte ;
L'hirondelle elle-même a fui loin de son nid,
Qu'habite désormais un sombre oiseau de nuit.

A ces pressentiments l'âme en vain se refuse,
Il lui faut renoncer à l'espoir qui l'abuse.
Celle que Raphaël attend ne viendra pas ;
L'amour n'arrache point une proie au trépas ;
Elle est morte là-bas, morte à la fleur de l'âge,
Morte sans avoir pu revoir le doux visage
De l'ami regretté qui l'attend vainement.
Quoi ! pas un souvenir, un mot pour son amant !
Hélas ! il est venu ce mot, mais qu'il est triste ;
A de telles douleurs se peut-il qu'on résiste ?
Ce mot, c'est celui-ci : « Je meurs, je meurs sans vous
« Mais il est dans le ciel un dernier rendez-vous,
« Où les cœurs séparés se retrouvent encore.
« Si Dieu daigne éclairer d'une nouvelle aurore
« Les âmes que la mort seule a pu désunir,
« Vivez ! moi je vivrai dans votre souvenir ;
« Vivez ! ne hâtez pas l'heure qui vient si vite ;
« Ne laissez pas le temps emporter dans sa fuite
« Tout espoir de revivre en un monde meilleur ;
« Vivez et méritez à force de douleur
« De revoir votre amie après tant de souffrance ;
« C'est du fond du malheur que surgit l'espérance. »
Raphaël obéit. L'amour avait vaincu :
Mais, las ! si vous saviez comment il a vécu ! . .

IV

Avez-vous vu, lecteur, à Florence ou dans Rome
Un merveilleux portrait? C'est celui d'un jeune homme,
Debout, mais appuyé sur le coude, et fixant
Vers le vague horizon un œil vif et puissant.
Sa bouche est triste et douce, et sa joue est pâlie.
Son teint déjà plombé par le ciel d'Italie
Dore, sans le charger de tons blafards et lourds,
De nuance de nacre une peau de velours.
Son nez mince, aquilin, a des reflets d'albâtre;
Sous un sourcil arqué, la paupière bleuâtre,
Recouvrant à demi son œil doux, quoique fier,
Semble sous un nuage envelopper l'éclair.
L'azur d'un ciel foncé brille dans ses prunelles;
Son regard, aspirant aux voûtes éternelles,
Comme pour déchiffrer un sens mystérieux,
Sonde le firmament, interroge les cieux.
Sur le front mat et pur se lit l'intelligence;
On y voit se trahir l'âme qui vit et pense.

La tête, un peu penchée, a sur le cou nerveux
En flocons ondoyants répandu les cheveux!
Ce portrait où la grâce est jointe à l'harmonie,
Cet œil, déjà rêveur, qu'enflamme le génie,
Ce front vaste et serein (fruit d'un pinceau savant);
Pour tous, c'est le portrait de Raphaël enfant;
Mais, pour l'observateur qui cherche et qui devine,
Ce n'est plus Raphaël, c'est déjà Lamartine.

V

Au milieu d'un bouquet de sombres noisetiers,
Où fleurissent parfois les libres églantiers,
Se dresse sur le mont qui domine la plaine
La tour que Raphaël garde pour tout domaine;
Séjour triste, isolé, débris du vieux château
Qui jadis couronnait la cime du coteau;
C'est là que, seul en proie au mal qui le dévore,
Il succombe à demi, pour résister encore :
Vains efforts! vain espoir! il souffre et la langueur
De sa jeunesse étreint la suprême vigueur!

C'est là qu'enseveli dans une nuit profonde
Il vit seul, éloigné de tous les bruits du monde.
Absorbé tout entier par les pensées du ciel,
Il ne laboure plus l'humble champ paternel,
Il remplit les devoirs d'un vénérable prêtre.
Des enfants du village il s'est fait l'humble maître,
Les nourrit de son pain, les chauffe de son feu,
Leur montre la nature et leur parle de Dieu.
C'est là que l'étranger, sur la foi d'un vieux guide,
Pour revoir Raphaël monte d'un pas timide.
Il pénètre bientôt dans le triste manoir.
Il traverse à la hâte un long corridor noir,
Où loin de tout soleil l'humidité ruisselle,
Franchit le seuil brisé qui sous son pied chancelle,
Et cherche sous les plis d'un front chauve et blêmi
Les traits décomposés d'un malheureux ami.

Les murs sont élevés, la chambre est vaste et sombre,
Les angles sont obscurs; mais, pour dissiper l'ombre,
Une haute fenêtre aux losanges de plomb
Partage du soleil le lumineux sillon;
Deux grands fauteuils, débris d'une opulence antique,
Meublaient modestement cette salle gothique.
Puis une table offrait sur des ais vermoulus

Du pain, quelques papiers, des livres souvent lus.
Les briques du pavé, la haute cheminée,
Avec sa crémaillère en lance terminée,
Et le repas du soir qui murmure et qui bout
Sur un mince fagot qui brûle par le bout ;
Du plafond dégradé les poutres enfumées,
De vieux coffres ouverts, des armoires fermées ;
Ces restes d'un passé, dont s'est éteint l'orgueil,
Respiraient la tristesse, et la mort, et le deuil.
Grâce au jour qui filtrait par la fenêtre ouverte,
Dans un angle on voyait, garni de serge verte,
Un grand lit à colonne en vieux hêtre sculpté,
Sur lequel au hasard un drap était jeté.

Un jeune homme était là, vieilli par la misère,
Hélas ! en contemplant à cette heure dernière
Ces traits si fiers jadis, cet œil jadis si beau,
Où des saintes ardeurs rayonnait le flambeau,
Ce poétique front, jadis plein d'un doux charme,
L'étranger attendri sent couler une larme ;
C'est bien lui ! car son cœur, jusqu'au dernier moment,
Ainsi qu'il a vécu veut mourir en aimant !
Et près du triste lit, passereaux, hirondelles,
A l'ami qui s'en va sont demeurés fidèles,

Pour eux le moribond émiette avec amour
Une douce caresse avec le pain du jour.
« C'est vous, dit-il, amis ? Ma suprême journée
« A de bons souvenirs peut donc être donnée !
« Grâce à vous, mon trépas doit être exempt d'effroi.
« Vous dirai-je le sort s'acharnant contre moi,
« Ma vie à tous les vents dissipée et perdue,
« Mes biens anéantis et ma maison vendue ?
« Mes parents morts ? Julie ! ange par Dieu donné,
« Puis repris ? et moi-même à souffrir condamné
« Jusqu'au jour bienheureux (seul espoir qui me reste)
« Où je m'envolerai vers le séjour céleste ?
« Cependant, croyez-moi, quand la brume du soir
« Comme un voile de deuil entoure ce manoir,
« Quand approche l'hiver, quand le vent monotone
« Murmure tristement dans les feuilles d'automne,
« Je me dis : Qui de moi se souviendra jamais ?
« Dois-je mourir, hélas ! comme ceux que j'aimais,
« Sans qu'un ami pieux visite au moins ma tombe,
« Sans qu'un soupir s'élève ou qu'une larme tombe ?
« Sur mon marbre oublié qui plira les genoux ?
« Et vous, petits oiseaux, qui prendra soin de vous ?
« Je ne serai plus là quand viendra la froidure :
« Où donc chercherez-vous votre pauvre pâture ?...

« Je blasphème ! J'ai tort, car après mon trépas,
« Dieu qui m'appelle à lui ne vous oublîra pas !
« Pour vous, ami, voici ma suprême pensée,
« Cette histoire au hasard sur le papier tracée,
« C'est la mienne ! Un doux nom la remplit jusqu'au bout.
« Tenez : emportez-la ; quand vous aurez lu tout,
« Vous pleurerez peut-être, et vous direz : Cet homme,
« Trainant de tristes jours de la Savoie à Rome,
« Fut bon, mais inactif, aimant, mais malheureux,
« Et mes amours passés, si vous pleurez sur eux,
« Vous feront bénir Dieu dont la main me délivre. »
Il dit, puis expira. Vous connaissez ce livre
D'où l'éternel amour comme un parfum sortait?. .
Raphaël a dicté, Lamartine chantait !

VI

Chantez, poëte, amant de la grande nature !
Chantez le doux printemps, les champs et la verdure,
L'hirondelle, l'hiver, qui fuit rasant le sol ;
La neige sur les monts, la fleur dans les vallées,

La nuit qui monte sombre aux voûtes étoilées...
Chantez comme le rossignol.

Chantez le lac limpide aux ondes transparentes,
Et les vagues d'azur sur la grève expirantes,
Apportant à la rive un baiser du flot bleu;
Et l'algue du rivage, et la grotte discrète
Où le silence même émeut l'âme muette
Qui s'élève, en priant, vers Dieu.

Chantez les cheveux noirs et le front pur d'Elvire;
La lèvre frémissante où fleurit le sourire,
Ou le regard humide et serein tour à tour;
Dites de Jocelyn la touchante épopée;
Chantez du cœur humain la tendre mélopée,
Et l'hymne éternel de l'amour.

Mais si, foulant aux pieds les palmes poétiques,
Vous allez demander aux luttes politiques
La gloire que promet la popularité,
Vous serez entraîné vers un abîme sombre;
Et, bientôt terrassé, vous grossirez le nombre
Des martyrs de la Liberté.

La Muse aime le calme et l'ombre solitaire :
Elle craint les fureurs de l'hydre populaire,
Et, comme le cheval piqué par l'éperon,
Qui hennit contenu par un frein qui l'indigne,
Elle n'a plus de voix que pour le chant du cygne,
Lorsque s'éveille le clairon.

Le peuple enthousiaste a de folles ivresses;
Il promet ses faveurs, ses bravos, ses caresses
Au défenseur ardent et providentiel
Qui, pour le faire heureux, vers le progrès le guide;
Mais dans la coupe d'or où boit la lèvre avide,
Au nectar succède le fiel.

Athènes, le berceau des dévoûments civiques,
Gardait pour récompense à ses fils héroïques
L'ostracisme et l'exil, la mort ou la prison.
Victime dévouée au nouveau Minotaure,
Miltiade, est-ce assez?... Non : il lui faut encore
Socrate, Aristide et Cimon!

Imitateur bâtard de l'injustice antique,
Ce peuple a des élans d'ardeur patriotique,
Et sous un masque en vain cache son front pâli;

La France d'un long joug a gardé l'habitude ;
La force manque même à son ingratitude ;
Son ostracisme c'est l'oubli.

. . . .

Lui, dès qu'il fut rendu, nouveau Cincinnatus,
Au culte du foyer et des humbles vertus,
Il ne regretta pas l'éphémère puissance.
De Milly, de Monceaux il est la providence ;
Quand l'année est mauvaise et le pressoir sans vin,
Le vigneron n'a plus à redouter la faim ;
L'étranger, le proscrit, jour et nuit, à toute heure,
Trouvent un bon accueil au seuil de sa demeure ;
Ils savent qu'en ces murs la sainte charité
S'exerce sous le nom de l'hospitalité ;
Et le pauvre honteux, venu baissant la tête,
S'en retourne emportant une aumône discrète.
C'est encor, n'est-ce pas ? un rôle noble et pur
Et qui n'est pas moins grand pour être plus obscur ;
Mais, hélas ! au milieu des luttes de tribune,
Lamartine a souvent oublié sa fortune,
Et, les pauvres aidant, il ne lui reste rien.
Hélas il ne peut plus même faire le bien.

Athène aurait jadis, pour mieux lui rendre hommage
Au poëte indigent ouvert l'aréopage;
A Rome, avec orgueil, le peuple et le sénat
Eussent mis à ses pieds les trésors de l'État...
En France, qu'a-t-on fait? Sous la forme banale
D'une souscription dite nationale,
Chacun jette à celui qu'il s'en va décriant
L'aumône qu'il aurait jetée au mendiant.
Honte sur ce pays inconstant et vulgaire
Qui marchande aujourd'hui l'obole à Bélisaire.
Ce n'est pas tout encor! Le vieil esprit gaulois
N'a pas même épargné le malheur cette fois :
Il exerce à tout prix sa verve satirique;
Lamartine a pleuré son foyer domestique,
Eh bien, le ridicule atteindra ses regrets!
On raille sans pudeur les antiques chenets
Auprès desquels ses chiens, le soir couchés dans l'ombre,
Suivent d'un œil ami son regard triste et sombre.
Ah! ceux qu'a divertis cette lâche gaîté
En rendront compte un jour à la postérité!

VII

Oui, la postérité plus tard doit tenir compte
A ceux-ci de la gloire, à ceux-là de la honte!
L'avenir, qui promet des autels au passé,
Fera dans sa clarté rayonner la justice;
Aux martyrs il paîra le prix du sacrifice
Et du sillon qu'ils ont tracé!

A ceux dont le présent a défloré la gloire
Les siècles garderont un vengeur : c'est l'histoire!
Lamartine a des droits à l'immortalité!
Les noms que l'univers doit redire à la ronde,
Ce sont les noms de ceux qui donnèrent au monde
Les drapeaux de la Liberté!

Du lointain avenir la justice immuable
Aura son monument, plus que l'airain durable [1],

[1] Ære perennius.

Où des peuples, un jour, religieusement
Viendra s'agenouiller la pieuse cohorte;
Mais aujourd'hui déjà l'humble poëte apporte
Son grain de sable au monument.

LES CONFIDENCES

UN SOIR D'HIVER

Suzette et Lisette travaillent au coin du feu ; Frisette feuillette un livre.

FRISETTE, fermant son livre.

Je me lasse à la fin de lire des romans ;
Toujours des chevaliers vertueux et fidèles,
C'est ennuyeux !... Si vous voulez, mesdemoiselles,
Nous causerons un peu, ce soir, de nos amants.

LISETTE.

Vous avez la parole un peu leste, ma chère;
Vous pourriez bien ici ne parler que pour vous.
Qui donc a des amants de nous trois? Entre nous,
Ce n'est certes pas moi, ni Suzette, j'espère.

FRISETTE.

La!... la!... ne prenez pas ce ton majestueux;
J'ai dit: Nos amants; vrai?— Mais c'était par mégarde.
Je parlais de celui que nous aimons le mieux,
Et tout autant que moi l'affaire vous regarde.
Vous avez bien, je crois, quelque discret ami?...

SUZETTE.

Sans doute!

FRISETTE.

Voyez-vous! elle au moins, la petite,
Elle est franche, et malgré son maintien endormi,
Elle sait qu'à seize ans l'amour au cœur vient vite.

LISETTE.

Ah! si vous me parlez d'un noble sentiment
Qu'à soi-même tout bas une femme s'avoue,
Qui ne fait pas monter la rougeur à la joue,
Je puis aimer quelqu'un, mais je n'ai pas d'amant.

FRISETTE.

Bah ! c'est la même chose, à peu près, je vous jure,
Ainsi ne jouons pas plus longtemps sur les mots.
Celui que vous aimez !...

LISETTE.

Il est beau ; sa figure
Qu'encadrent des cheveux qui retombent à flots
Est rêveuse, à la fois fière et mélancolique.
Il a de blanches dents, le regard poétique,
La voix persuasive et le front inspiré.

SUZETTE.

Mon promis a l'œil noir et le teint coloré ;
Il est grand, bien bâti ; sur sa robuste épaule
Sans peine et sans effort il porte un sac de blé.

FRISETTE, riant.

Laissez-moi rire un peu ; car c'est vraiment trop drôle
Qu'il ait ainsi charmé son cœur émerveillé.

SUZETTE, piquée.

Riez de mon amant, moi, je rirai du vôtre.

FRISETTE.

Il ne ressemble pas à certain bon apôtre
Qui d'un manteau d'emprunt se couvre impudemment;
Il est franc et loyal ; le voir, c'est le connaître ;

Il respire la joie et le contentement ;
Il sait pour le plaisir que le ciel l'a fait naitre.
Toujours en mouvement, toujours leste et joyeux,
Les larmes n'ont jamais, je crois, mouillé ses yeux,
Et sa vie est enfin un long éclat de rire.
Sans faire son portrait, je me borne à vous dire
Qu'il n'est ni brun ni blond, plutôt petit que grand,
C'est un gentil garçon, un cavalier... passable ;
Son mérite à mes yeux, c'est qu'il est fort aimable.

LISETTE.

Tu ne sais pas, Frisette, à quel charme enivrant
Cède le cœur humain, lorsque la poésie
Lui fait boire à longs traits sa divine ambroisie !
Mon Arthur est poëte, il me lit ses doux vers ;
Près de lui, l'œil fixé sur l'éternelle voûte,
Je crois voir s'entr'ouvrir le ciel quand je l'écoute :
Nous oublions ainsi le ciel et l'univers.

FRISETTE, bas à Suzette.

Je comprends à présent ou plutôt je devine
Pourquoi Lisette ici prend des airs de Corinne.

SUZETTE.

Nicolas, je l'avoue, est moins sentimental,
Mais le dimanche soir, quand il arrive au bal,

Chez nous plus d'une fille admire sa tournure,
Et la danse finie, on est, je vous le jure,
Fière de s'en aller suspendue à son bras :
Les autres en chantant éveillent la vallée,
Nous, marchant doucement derrière la saulée,
Nous nous donnons la main et nous parlons tout bas.

FRISETTE.

On peut s'aimer ainsi sans doute à la campagne,
Mais à Paris, ma chère, on est moins innocent.
Mon bien aimé Léon est vif et turbulent ;
Il aime le plaisir, le bruit et le champagne :
La bruyante gaîté, voilà son élément.
C'est quand le vin murmure et pétille en son verre
Qu'on peut apprécier son charmant caractère;
Il sait, gai boute-en-train, mêler adroitement
Le refrain égrillard à la chaste romance ;
Et le repas fini, lorsque parfois on danse,
On fait cercle à l'entour, et bientôt chacun dit
En le voyant polker : Bravo ! c'est *Brididi !*

LISETTE.

Un soir je revenais seule et triste d'Asnière ;
Je marchais à grands pas le long de la rivière
Pour avant la nuit close arriver à Paris,

Quand je l'ai rencontré ; sa démarche incertaine,
Son regard doux et fier m'ont révélé sans peine
Ce que souffrait tout bas le poëte incompris.
On est bien vite ami quand la douleur rassemble !
Nous avons, en causant, fait le chemin ensemble ;
Puis, lorsqu'il a fallu nous quitter, son adieu
M'a laissé deviner un amoureux aveu.
Or, depuis ce jour-là, quand sur le ciel sans voiles
Côte à côte je vois scintiller deux étoiles,
Je suis par nos pensers, unis au firmament,
A mon poëte aimé, qui n'est pas mon amant.

SUZETTE.

Mon histoire est plus simple encore. Après vendanges,
Quand chez nous on commence à veiller dans les granges,
Nicolas certain soir s'est assis près de moi ;
A voix basse il m'a dit : « Des filles du village
« Pour épouse je veux, Suzette, la plus sage ;
« Et celle-là, vois-tu, je crois bien que c'est toi.
« Dis un mot, chère enfant, et tu seras ma femme. »
Je l'écoutais parler ravie au fond de l'âme ;
Mon cœur battait bien fort ; je lui dis : « Nicolas,
« Il faudrait une dot, et moi je n'en ai pas. »
Mais lui me répondit avec une voix tendre :
« Gagne-la, cette dot, je te promets d'attendre. »

Je l'ai laissé me prendre un baiser en partant ;
Puis, quittant le hameau pour venir à la ville,
J'ai mis mon espérance au bout de mon aiguille.
Je travaille, et je sais que Nicolas m'attend.

FRISETTE.

Moi j'ai connu Léon une nuit de folie ;
C'était, s'il m'en souvient, au bosquet d'Idalie,
Ou bien à l'Opéra… non, c'était au Prado.
Le frénétique archet de monsieur Pilodo
Avait communiqué son ardeur aux quadrilles :
Masques, étudiants et folles jeunes filles
Dansaient à grands renforts de cris et de bravos ;
Le carnaval, enfin, agitait ses grelots.
En ce lieu je ne sais comment j'étais venue ;
J'eus peur, je voulus fuir, Léon m'a retenue ;
Sans cesser de danser il me prit dans ses bras
Et me dit : « Je vous aime » entre deux entrechats.

LISETTE.

Vous fûtes donc toujours une franche étourdie ?

FRISETTE.

Bon ! je n'ai jamais, moi, joué la comédie.

LISETTE.

Que je voudrais vous voir auprès de mon Arthur

Savourer le bonheur d'un amour chaste et pur !
Ses mots harmonieux, sa parole de flamme
Aux instincts généreux réveilleraient votre âme,
Et les bons sentiments, devenus familiers,
Vous feraient remonter à la source céleste
Pour y puiser l'horreur de ces plaisirs grossiers.

FRISETTE.

Assez prêché, Lisette ; épargnez-moi le reste.

SUZETTE.

Celui qui doit un jour être notre mari
Peut seul nous inspirer un sentiment honnête.
Quoique de Nicolas notre Frisette ait ri,
Quoiqu'il ait encouru le dédain de Lisette,
Je déclare et prétends qu'à lui seul il vaut mieux,
Comme homme et comme amant, que vos deux amoureux.

FRISETTE.

Pour le coup, c'est trop fort ; vous m'échauffez la bile.
Je voudrais que Léon pût venir quelque jour
Vous conter en riant ses gais propos d'amour ;
Lisette au cœur ardent, Suzette la tranquille
Changeraient promptement d'avis en l'écoutant,
Et, malgré vos grands airs et vos belles paroles,
Peut-être comme moi vous en deviendriez folles,
Et vous sauriez alors ce que vaut mon amant.

LISETTE.

Çà, cessons ce débat. Voici qu'il est dix heures;
Il nous faut sans retard regagner nos demeures
Suzette, venez-vous!...

SUZETTE.

Partons, je le veux bien...
Mais vos amis — j'y tiens — ne valent pas le mien.

FRISETTE.

Bah! Lisette a raison : discuter davantage
A quoi bon? mettons fin à notre différend ;
Embrassons-nous; et puis n'oublions pas l'adage :
« L'homme le plus parfait, c'est toujours notre amant.»

LES VIVANDIÈRES

CATHERINE.
BEPPA.

BEPPA.

Respirons un instant.

CATHERINE.

Le canon gronde encore.

BEPPA.

Ce n'est pas le canon ; c'est l'orage sonore
Dont la voix et l'éclair embrasent le vallon.

CATHERINE

Marchons ! il ne faut pas quitter le bataillon !

BEPPA

Les ennemis ont fui, la bataille est gagnée ;
Nous avons, nous aussi, fini notre journée,
Reposons-nous un peu.

CATHERINE.

Soit : du pied du coteau
Je vois encor là-bas flotter notre drapeau.

BEPPA.

Nous pouvons l'avouer à l'instant où nous sommes,
Nous avons affronté le feu comme des hommes ;
Seize heures de combat, pour des femmes c'est beau !

CATHERINE.

Le champ de bataille est un illustre tombeau ;
Mais notre rôle, à nous, et notre unique gloire,
C'est de suivre l'armée et de verser à boire.

BEPPA.

Nous n'en étions pas moins offertes au trépas !
Vivandière ou soldat, la mort ne choisit pas ;
D'un obscur dévoûment on peut être victime
En parcourant les rangs que la balle décime

Toi-même, Catherine, encore ce matin
Ne t'ai-je donc pas vue, une gourde à la main,
A travers un brouillard de poudre et de fumée
T'élancer, d'une ardeur généreuse animée,
Pour offrir un dernier petit verre au mourant?
L'ennemi maintes fois t'a vue au premier rang.
Dans ce milieu mortel de bruit et de poussière
Tu marchais sans jeter un regard en arrière,
Tandis qu'à chaque instant, dans leur course arrêtés,
Nos soldats mutilés tombaient à tes côtés.

CATHERINE.

Beau mérite, vraiment! au terme de la route
Tu sais quel plaisir fait une dernière goutte?
La mort doit nous trouver, d'ailleurs, sur son chemin
Le baril sur le dos et le verre à la main...
Le devoir accompli n'est pas chose héroïque!

BEPPA.

Cependant aujourd'hui...

CATHERINE.

Quant à toi, je m'explique
Ton légitime orgueil et ton enivrement :
Mêlée à nos soldats, n'as-tu pas crânement
Pris depuis ce matin vingt fois part à la lutte?
Quand notre lieutenant entraînait dans sa chute

De notre bataillon le glorieux drapeau,
C'est toi qui, relevant le précieux lambeau,
A plus d'un Autrichien fis mordre la poussière.

BEPPA.

J'ai fait le coup de feu, dois-je en être plus fière?
L'honneur des deux pays allait être outragé :
Un Français expirait... eh bien! je l'ai vengé.

CATHERINE.

Ah! l'Europe au Piémont peut envier ta gloire;
Il conquiert aujourd'hui sa place dans l'histoire,
Si ses braves soldats, ses filles, comme toi,
Servent, mousquet en main, la patrie et leur roi.

BEPPA.

Chaque fois qu'il s'agit d'honneur et de vaillance,
Nous devons le céder, Catherine, à la France;
Ce pays des grands cœurs, des sublimes élans,
A juste titre est fier de ses nobles enfants.
Parmi les nations la France est la première;
C'est d'elle désormais que jaillit la lumière;
Dès qu'il fut question de droit, de liberté,
Son drapeau près du nôtre a bien vite flotté,
Et nos soldats enfin lui doivent la victoire.

CATHERINE.

Du triomphe qu'importe à qui revient la gloire;

Nos ennemis ont dû franchement s'effrayer
Lorsque marchaient contre eux zouave et bersaglier!
Nous sommes vainqueurs, soit, mais l'obscure victime
Qui fit preuve en tombant d'un dévoûment sublime
Et mouilla le gazon de son généreux sang
Veut qu'au moins le pays lui soit reconnaissant...

BEPPA.

Ah! comme toi, je rends hommage, Catherine,
A ces humbles héros qui tendaient leur poitrine
Au glaive du Croate, et faisaient un rempart
De leurs corps mutilés à leur vieil étendard.
Officiers ou soldats, il faut, sans égoïsme,
Saluer leur courage et leur patriotisme.

CATHERINE.

Nous n'avons pas le droit de pleurer sur leur sort :
Mourir en combattant c'est une belle mort.

BEPPA.

Comme ils marchaient gaîment, tandis que la musique
Les entraînait aux sons d'un air patriotique!
Et comme ils étaient fiers de répéter en chœurs
Ce chant national qui pénètre les cœurs :

Le tambour bat, le clairon sonne
L'honneur le veut, le roi l'ordonne,
Amis, il faut partir.

La liberté qui nous éclaire
A dit : marchez sous ma bannière ;
Sachez vaincre ou mourir !
Quand il s'agit de l'Italie.
La mère prie,
Le soldat crie :
Viva l'Italia bella !
Sempre viva !

Qui pourrait de ce chant dire l'effet magique?
Il donne à tous les cœurs une ardeur sympathique.

CATHERINE.

C'est là ton sentiment!... et tu penses, vraiment,
Que c'est grâce à cet air que notre régiment
S'est avec tant d'éclat montré dans la mêlée?

BEPPA.

Le chant que redisait l'écho de la vallée,
Ce chant qu'ont ce matin dit en chœur mille voix,
(Le sais-tu Catherine?) est celui qu'autrefois
Répétaient nos soldats sous les murs de Novare!

CATHERINE.

Sans doute : mais ce n'est qu'une belle fanfare,
Qu'un air italien! ah! ce n'est pas ainsi
Que chantaient les Français à Jemmape, à Valmy !
Les héros qu'enfantait la jeune République
Avaient, prêts à mourir, un chant plus héroïque,

Et notre peuple encore, avant l'âge vieilli,
Chaque fois qu'il l'entend s'émeut et tressaillit :

Amour sacré de la patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs!
Liberté, liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs!
Sous nos drapeaux que la victoire
Accoure à tes mâles accents :
Que tes ennemis expirants
Voient ton triomphe et notre gloire!
Aux armes, etc., etc.

BEPPA.

Tu parles comme doit parler une Française.
Pourtant, revendiquer ici la *Marseillaise*,
C'est un tort, car ce chant est de tous les pays.
Quand la liberté brille aux regards éblouis
D'un peuple qui gémit sous une lourde chaîne,
Des élans généreux elle rouvre la veine,
Et le chant éternel au rhythme consacré,
C'est elle qui le dicte au poëte inspiré.
Elle seule répand la lumière féconde
Qui doit de ses rayons illuminer le monde!

CATHERINE.

Peut-être as-tu raison... Mais cessons ce propos :
La nuit descend des monts, c'est l'heure du repos.

Nous qui représentons le Piémont et la France
Sachons sans discuter garder notre alliance;
Regagnons le bivouac, et la main dans la main,
Côte à côte, dormons, Beppa, jusqu'à demain.
Près d'un feu pétillant, bientôt les vivandières
Trouvèrent le sommeil sur un lit de bruyères.
Pleines de confiance et de sérénité,
Rêvant de leur pays et de la liberté,
L'une disait : *Amour sacré de la patrie!*
L'autre, fidèle encore à sa chanson chérie
Répondait, endormie, au lointain *qui va là?*
Par ce refrain : *Viva l'Italia bella!*

UN SOUHAIT AU VOL

A MADEMOISELLE A......

L'ardeur des soleils éclatants
N'a pas mûri la fleur aux couleurs virginales ;
Les chastes baisers du printemps
Effleurent seuls ses frais pétales ;
L'aube dépose en paix des perles matinales
Dans son calice pur que respectent les vents ..
Ah ! puisses-tu, cachée en ton nid de verdure,

Échapper au sombre aquilon;
Des insectes crains la piqûre,
Crains les larcins du papillon!
Que jamais une main profane
Ne s'approche, écartant le feuillage discret,
De ta corolle diaphane,
Qu'un souffle, une ombre ternirait!

LA PRINCESSE ZOBÉIDE

CONTE ARABE

La princesse Zobéide
Monte son coursier rapide,
Qui dévore le chemin.
Fier de porter sa maîtresse,
Le coursier qu'elle caresse
Frémit sous sa blanche main.

Sur un cheval qui se cabre
Vient l'eunuque armé d'un sabre,
Puis viennent les négrillons,
Puis le reste de l'escorte
Que la cavalcade emporte
Dans de poudreux tourbillons.

Elle a suspendu sa course
Et descend près d'une source
Où s'abreuvent les troupeaux.
L'herbe qui croît sur la rive
Et la fraîcheur de l'eau vive
Y conseillent le repos.

Un homme est vers la citerne.
Qui s'approche et se prosterne,
Les mains jointes sur son front :
« Quel es-tu, toi qu'on rencontre,
Chaque fois que je me montre,
Embusqué comme un larron ?

— Je suis celui qui vous aime.
Tous les jours je fais de même,

Je viens sur votre chemin;
Je me cache en un coin sombre
D'où je vois passer votre ombre,
Et reviens le lendemain.

— Pour m'aimer et l'oser dire
Es-tu chef de quelque empire?
Es-tu calife ou sultan?
— Non! le sort me fut avare.
Je n'ai rien que ma guitare
Avec quoi je vais chantant.

— Sais-tu que les plus grands princes
M'offrent aussi leurs provinces.
— J'offre un luth, mon seul trésor.
— Le fils du roi de Golconde
Meurt pour moi d'amour profonde.
— Je me meurs bien plus encor.

— Ma vie est toute joyeuse,
Je suis vive et radieuse,
J'aime à déchirer un cœur.
Quand il me plaît de sourire

Le plus sage amant délire,
Tant mon sourire est vainqueur.

— Je suis timide et morose
Et ne sais pas autre chose
Que me lamenter toujours.
Mais personne ne m'écoute :
C'est aux arbres de la route
Que je conte mes amours.

— Et comment oses-tu croire
O pauvre chanteur sans gloire,
Que j'écoute un baladin?
Pour tenter cette merveille,
Cherche une lampe pareille
A la lampe d'Aladin.

— Je n'ai ni lampe, ni charmes,
Mais un cœur rempli de larmes...
Et vois bien que j'étais fou.
— Il suffit, je te pardonne :
Çà! gardes, qu'on ne lui donne
Que vingt-cinq coups de bambou. »

LA SENSITIVE

A SAINTE-BEUVE

De mai les brises embaumées
Soufflent après un long hiver,
Et leurs haleines parfumées
Font éclore mes fleurs aimées
Dans mon jardin devenu vert.

La violette la première
Du printemps chante le réveil,
Et la nature tout entière
S'abandonne amoureuse et fière,
Aux tièdes baisers du soleil.

Hier pourtant, triste et souffrante,
Luttant contre le souvenir,
Moi, j'assistais indifférente
A cette promesse enivrante
Du doux été qui va venir.

Et quand sous la jeune feuillée
Les oiseaux déjà revenus
Chantaient, moi seule, désolée
Je suivais mon âme envolée
Vers des rivages inconnus.

Que ma rêverie était douce !
Mes yeux erraient, inattentifs,
Du vieux toit verdi par la mousse
A la ravenelle qui pousse
Au bord des odorants massifs.

Mais voici que belle et pimpante
Comme une étoile dans l'azur,
M'apparut une fleur grimpante
Dont la tige croît et serpente
Dans les crevasses du vieux mur !

Elle dressait son pur calice
Sur un fût droit comme un roseau ;
Et sa corolle large et lisse,
Sans que rien la gêne ou la plisse,
S'arrondissait comme un arceau.

La fleur hier épanouie
Resplendissait dans sa blancheur,
La vue en était éblouie,
Et l'âme y trouvait, réjouie,
Un peu de calme et de fraîcheur.

Une larme de la rosée,
Traçant son humide sillon,
Sur le pistil s'était posée,
Et s'agitait là, caressée
Par un fécond et chaud rayon.

Pour cueillir cette fleur si belle
Ma main indiscrète avança,
Lorsque m'effleurant de son aile,
Enfant de la saison nouvelle,
Un papillon me devança.

Qu'il était brillant! Sur sa tête
Hardie et libre en son essor
Se balançait la double aigrette;
Sa robe nacrée et coquette
Avait le fauve éclat de l'or.

Ses larges ailes déployées,
Brunes avec un reflet vert
Et de jaunes taches striées
Avaient les flammes variées
De l'étincelle qui fend l'air.

Ivre de vie et de lumière,
Que cet insecte était heureux!
Il voltigeait, la mine fière,
Se dandinant à la manière
D'un poëte ou d'un amoureux.

Il effleura ma main brûlante,
Et, glissant à travers mes doigts
Comme une perle étincelante,
Se posa sur la fleur tremblante
En maître jaloux de ses droits.

Sur la corolle ainsi froissée
Un frisson me sembla courir ;
Sous ce léger poids affaissée
On eût dit une âme blessée
Qui comprend qu'elle va souffrir.

Mais le papillon, tête folle !
Ne vit pas ce frémissement ;
Comme un frelon dans l'alvéole
Sur la virginale corolle
Il s'étala nonchalamment.

Il prit à la fleur offensée
Pollen et parfum précieux,
But à la goutte de rosée,
Et puis, son aile reposée,
Il repartit insoucieux.

La fleur repliant son calice
Tout à l'heure frais et charmant,
Sur sa tige vivace et lisse
Se pencha comme un froid cilice
Et se fana soudainement.

— Hélas! me dis-je alors pensive,
C'est toujours le même sillon
Qu'il faut que l'on creuse ou qu'on suive.
Tout meurt comme la sensitive
Sous les baisers du papillon!

L'amour, cette éphémère flamme,
Dévore et parfum et bonheur;
Puisqu'en passant il brûle l'âme,
Faut-il que le cœur de la femme
Meure de même que la fleur?

Pourtant des brises embaumées
Soufflent après un long hiver,
Et leur haleines parfumées
Font éclore mes fleurs aimées...
Mon beau jardin est déjà vert!

MARIE ET MARION

MARION DELORME
MARIE, NOVICE
UNE VIEILLE RELIGIEUSE

Le parloir d'un couvent

MARION.

Sous ces habits de bure et sous ce voile austère,
Dans cette ombre pieuse, asile tutélaire
Qui s'étonne peut-être aux accents de ma voix,
Est-ce toi, mon enfant, ma compagne chérie,
Ma sœur des jours heureux, ma joyeuse Marie,
Que pâle et résignée aujourd'hui je revois ?

MARIE.

Est-ce toi, Marion?... C'est le Seigneur, sans doute,
De ce cloître béni qui t'a montré la route!
Tu ne me réponds pas!... Parle, dis! est-ce toi?
Est-ce la grâce qui, touchant ton âme tendre,
Au pied des saints autels où j'ai voulu t'attendre
T'a ramenée enfin pour prier avec moi?

MARION.

As-tu donc pu, Marie, oublier qu'à ton âge,
A ton regard d'azur, à ton charmant visage
L'avenir souriait magique et triomphant?
Tandis que la splendeur du monde te réclame,
Consacrer ton printemps au salut de ton âme
Dis n'est-ce pas commettre un sacrilége!

MARIE.

Je me trompais, enfant? hélas! l'illusion s'envole!
Ah! cesse, Marion, ce langage frivole!
Nous ne partageons plus les mêmes sentiments.
De tendresse pieuse et d'espoir enivrée,
Je ne te voyais pas mondainement parée
De soie et de velours, d'or et de diamants!

MARION.

Que veux-tu, mon enfant! je comprends ta surprise.
Mais je rêvais le monde, et le monde m'a prise.

J'ai des perles au front, des fleurs ; il le faut bien !
Je suis femme, et partant désireuse de plaire.
Pour mon luxe d'habits ne sois pas trop sévère ;
Si c'est un esclavage, il vaut mieux que le tien !

MARIE.

Aux prestiges menteurs de ce monde arrachée,
C'est l'amour du Seigneur, vois-tu, qui m'a touchée ;
Un céleste rayon à mes regards a lui !
Peut-être, comme toi, de roses couronnée
J'eusse au plaisir livré ma vie abandonnée...
Mais Dieu, dans sa bonté, m'a rappelée à lui !

MARION.

Bien souvent, au milieu de nos fêtes splendides,
Ta pensée a mouillé mes paupières humides,
Songeant à ta beauté, je me disais : Pourquoi,
Quand la foule s'empresse à m'offrir son hommage,
Quand maint regard d'amour me salue au passage,
Pourquoi Marie est-elle aujourd'hui loin de moi ?

MARIE.

Aux pieds de ma patronne humblement prosternée
(Cette distraction, Dieu l'a-t-il pardonnée ?),
Que de fois j'ai pensé qu'un heureux repentir
Pourrait à mes côtés te ramener, ma chère !

Mais le bon Dieu n'a pas exaucé ma prière,
Puisque rien en ces murs ne peut te retenir !

MARION.

Ne parlons pas de moi !... C'est un hasard propice
Qui dirige mes pas, pour que ton sacrifice
Ne s'accomplisse point. La divine bonté
A créé pour les champs des blés la moisson blonde,
Pour les jardins les fleurs ; mais elle laisse au monde
La jeunesse et l'amour, la grâce et la beauté !

MARIE.

Tout s'éteint ! la jeunesse et l'éclat du visage !
Tu le sauras un jour ! La vie est un passage
Où le rapide hiver suit le rapide été !
Et les regrets tardifs qu'apportent les années
Voient grandir le cyprès près des roses fanées !
Ma pauvre Marion, songe à l'éternité !

MARION.

Ah ! Marie, autrefois, quand ta mère orgueilleuse,
Te berçant au refrain d'une chanson joyeuse,
Te regardait dormir, enfant, sur ses genoux,
Elle ne croyait pas que son espoir, sa fille,
Irait vivre et s'éteindre à l'ombre d'une grille,
Dans un cloître glacé, derrière des verrous !

MARIE.

Ta mère, l'œil fixé sur ton joyeux visage,
Espérait voir fleurir pour un meilleur usage
La grâce, la candeur, l'esprit et la bonté !
Mais du rêve entrevu la brillante auréole,
Le rayon décevant… une existence folle
Dans le gouffre du monde a tout précipité !

MARION.

Ne laisse pas ainsi se flétrir ta jeunesse,
Pour toi la vie encore est pleine de promesse.
A la prière au lieu de consacrer tes jours,
Viens chercher du plaisir la douce poésie.
Les femmes, vois-tu bien, mourront de jalousie,
Quand viendront sur tes pas se presser les amours !

MARIE.

Repens-toi, Marion, il en est temps encore.
Les plaisirs inconnus qu'en secret l'âme adore,
Le bonheur pur et vrai, Dieu seul peut le donner !
C'est sa bonté divine et sa grâce infinie
Qui nous font vers le ciel une route aplanie ;
Heureux qui peut à temps se faire pardonner !

MARION.

Tu rêves, mon enfant, et ta raison s'égare !
Pourquoi cette prison, ce costume bizarre

Et ce voile de deuil qui cache ta beauté?
Ce n'est point pour cela que Dieu donne à la femme
La beauté qui séduit et les trésors de l'âme,
Ces attributs humains de la divinité!

MARIE.

C'est le mauvais esprit qui t'aveugle et t'abuse!
Il parle par ta voix, je reconnais sa ruse
Et son orgueil maudit qui ne veut pas plier!
Retourne donc au monde où le plaisir t'appelle;
Moi qui ne pense plus qu'à la vie éternelle,
Dans ce cloître béni pour toi je veux prier!
Pars! Peut-être qu'au seuil de cette sainte porte
T'attend de tes amis la brillante cohorte!
Brissac, Saint-Évremond, Cinq-Mars et Villarceaux!
Mais un jour, si, pliant sous ta terrestre chaîne,
Tu peux te repentir comme fit Madeleine,
Reviens!... Je t'attendrai sous ces pieux arceaux!
Le ciel garde au pécheur des trésors de clémence,
Et lorsque du pardon on garde l'espérance,
Il n'est jamais trop tard pour revenir à Dieu!
Nous pourrons nous revoir si la grâce te touche,
Mais un pénible mot doit tomber de ma bouche,
Et ce mot, Marion, c'est : A jamais adieu!

Marie sort.

MARION.

Marie! encore un mot! ne t'en va pas! écoute!...

Hélas! elle a déjà disparu sous la voûte!
Rien ne peut l'arracher à son dessein fatal...
Mais je la sauverai malgré sa résistance,
Et j'irai, s'il le faut, invoquer la puissance
De notre roi Louis Treize et du grand cardinal...

LA RELIGIEUSE, l'interrompant.

Ne dites pas cela, vous avez tort, madame :
Pour entraîner Marie et prendre au ciel une âme
Vous supplieriez en vain le ministre et le roi!
Notre maître est plus fort que les grands de la terre;
Ce n'est qu'à ses élus qu'il donne la prière,
La résignation, l'espérance et la foi.

LETTRE EN VERS A UN AMI

EN LUI ENVOYANT UNE CANNE

FAITE DE LA PEAU D'UN SERPENT

Dans la campagne, hier, je m'en allais songeuse ;
En vain, autour de moi, la nature joyeuse
Au printemps de retour empruntait sa splendeur ;
En vain tout rayonnait de vie et de lumière,
J'avais devant les yeux la perfide Vipère
　　Qui voulut me percer le cœur.

Elle, que j'accueillis, d'envie à demi morte,
Malgré mes amis qui... la mirent à la porte;
Elle, qui fut mon hôte et qui mangea mon pain;
(Hélas! bêtes et gens ont souvent l'âme vile)
J'ai reconnu trop tard quel dangereux reptile
J'avais réchauffé dans mon sein.

L'odieux souvenir de tant de perfidie
A mis un voile noir sur mon âme engourdie.
Mon cœur n'écoute plus la voix de la raison,
Je me vois de méchants sans cesse environnée;
Je retrouve partout la trace empoisonnée
De son indigne trahison!

Je me disais cela, quand tout à coup dans l'herbe
Où l'humble pâquerette et les bluets en gerbe
Marient leur verte tige et leurs fraîches couleurs,
Sous mes pas j'aperçus une couleuvre bleue,
Déroulant lentement les anneaux de sa queue:
Un serpent courait sous les fleurs!

Elle rampait tranquille, insoucieuse et fière;
Du soleil printanier l'éclatante lumière
Prêtait à sa cuirasse un reflet miroitant.

Son passage au gazon ne laissait pas de trace
Et mon pied effleuré par elle avec audace
S'arrêta soudain frémissant.

Chose étrange, à l'effroi moi qui suis désignée,
Moi qui tremble et pâlis devant une araignée,
Je ne me laissai pas, cette fois, effrayer.
Ce qui me trouble, c'est l'image détestée
De ce monstre odieux dont l'haleine empestée
Vicia l'air de mon foyer.

Je n'eus pas peur. Voyant la couleuvre si belle,
Involontairement je me penchai vers elle,
Je saisis doucement sa tête entre mes doigts;
Puis, découvrant mon bras et relevant ma manche,
Sous les rebelles plis de la dentelle blanche
Je l'enroulai cinq ou six fois.

Oh! le beau bracelet! Les perles de Golconde,
Les merveilleux rubis, chers aux femmes du monde,
N'ont point ces feux rosés, cet éclat sans pareil!
Du plus pur diamant la flamme étincelante
Eût semblé pâle auprès de l'écaille brillante
Où se mirait le gai soleil.

À ce jeu la couleuvre avait semblé se plaire.
Nonchalante et docile, elle se laissait faire;
On eût dit qu'elle allait s'endormir sur mon bras,
Clignotant sa paupière humide et demi-close.
Comme le papillon qui sur un lis se pose,
    A mordre elle ne songeait pas.

Allons, pensai-je alors, la prudente nature
N'a pas toujours au mal voué la créature
Dont la beauté séduit et captive les yeux.
C'est au milieu de nous, sous nos toits, dans le monde,
Qu'elle exerce, en rampant, sa malice profonde...
    La couleuvre vaut encor mieux.

Je revins au Chalet emportant ma capture;
Chacun s'extasia sur l'étrange parure
Que faisait à mon bras ce vivant bracelet.
On vantait son éclat, sa souplesse et sa grâce;
Mais c'était mon courage ou plutôt mon audace
    Dont surtout on s'émerveillait.

On apporta du lait. La bête apprivoisée,
Vers la coupe remplie, auprès d'elle placée,
Déroulant ses anneaux, se dirigea rampant...

Mais la dernière goutte était à peine bue,
Qu'ivre de son régal, la couleuvre repue
S'était transformée en serpent.

Elle se redressa terrible et menaçante,
Et soudain, oubliant, dans sa rage impuissante,
Que ses morsures n'ont ni danger ni venin,
Une seconde fois à mon bras enlacée,
Elle me mordit, moi qui l'avais caressée !
Ses dents déchirèrent ma main.

A cette agression sauvage, inattendue,
De colère et d'effroi frémissante, éperdue,
Cédant à la surprise autant qu'à la douleur,
Je m'assis un instant sur le siége où naguère
Venait se reposer chaque soir la Vipère
Qui tenta de me mordre au cœur.

Quel singulier hasard ! c'est à la même place
Que toutes deux, luttant de bassesse et d'audace,
Voulurent accomplir leur lâche trahison ;
Sur ce même fauteuil, le serpent domestique
Et la fille des champs, la couleuvre rustique,
Ont sur moi versé leur poison.

Après tout, c'est la loi ; demandez à la rose
Des parfums enivrants, à la fleur fraîche éclose
Un printanier sourire, à l'oiseau des chansons,
Mais défendez-vous bien d'illusion vulgaire :
Il ne faut espérer, hélas ! de la vipère
Qu'ingratitude et trahisons.

J'aurais béni le ciel s'il m'eût donné la joie
De frapper le serpent sous sa robe de soie,
D'écraser sous mes pieds le reptile hideux.
Ma rancune eût voulu punir le double crime.
Mais, hélas ! je n'ai pu frapper qu'une victime :
Ah ! celle-là paya pour deux !

J'appelai mes valets... Sans pitié, sans faiblesse
Je la fis écorcher. Ma fureur vengeresse
Ordonna que son corps fût mis en vingt lambeaux.
La peau lisse couvrait une chair dégoûtante,
Qui fut abandonnée, encore palpitante,
Au bec vorace des corbeaux.

Enfin sous cette peau, tiède encore et sensible,
Je fis glisser un jonc nerveux, souple et flexible,
De la sévérité l'emblème et l'instrument ;

Cette vengeance-là m'était due et permise,
Et j'ai souffert assez pour qu'ainsi j'éternise
La mémoire du sentiment.

Je t'offre cette canne, ô François! Puisse-t-elle
Te rappeler toujours qu'une femme cruelle
Fut plus perverse encor qu'un méchant animal.
Pour moi, je souffre peu d'une simple morsure,
Mais mon cœur maudira longtemps la créature
Qui sut nous faire tant de mal.

POST-SCRIPTUM.

Pomereu lit ces vers par-dessus mon épaule :
A la canne il veut, lui, substituer la gaule,
Et demande qu'ici j'ajoute un vers final.
« Que puisse donc un jour se briser, il l'espère,
« Le dernier souvenir d'une femme vipère
« Sur le dos de l'original ! »

VARIATIONS

SUR LE THÈME D'UN POÈTE

Toi qui donnas ton âme et ta fraîche jeunesse
A ce cœur enivré qui ne bat que pour toi,
Peux-tu sans blasphémer, te défiant de moi,
Douter de ma tendresse?
Chasse, oh! chasse bien loin le doute injurieux;
Aux serments que j'ai faits je resterai fidèle;
Et s'il t'en faut encore une preuve nouvelle,
Interroge mes yeux.

———

Cherchant un nid aimé, la blanche tourterelle
Que caresse et chérit la vierge encor enfant,
Se pose et se tapit dans son sein palpitant ;
Lucile, fais comme elle.
Le calice des fleurs, pendant l'ardeur du jour
Est un asile sûr offert à la rosée ;
Ne regrette donc pas de t'être reposée
Sur mon cœur plein d'amour !

Si d'une trahison payant la confiance
De ce cœur innocent qu'un soupçon a blessé,
Sous un masque menteur, moi ! j'avais abusé
Ta candide innocence,
Dans le joyeux jardin où l'oiseau gazouilleur
Célèbre le retour du printemps et voltige ;
Si ma main arrachait à la flexible tige
Le bouton et la fleur,

Je veux être entraîné sur la pente fatale
Qui du vieil Ixion vit l'éternel tourment,
Et j'appelle sur moi l'horrible châtiment
Du malheureux Tantale !
Il avait mérité le Tartare et l'enfer
Celui qui poursuivait d'une adultère flamme

Junon, reine des dieux, et la sœur et la femme
Du puissant Jupiter !

Mais, moi, plus criminel et plus coupable encore,
Je voudrais que le ciel fît plus pour me punir :
Si j'étais assez lâche, assez fou, pour trahir
L'amante que j'adore,
Je consens, et cela sans maudire mon sort,
A supporter les maux d'une longue torture,
Sans que mon cœur faiblisse ou que ma voix murmure,
Et demande la mort !

Je veux être couché dans la verte campagne,
Pieds et mains attachés, à l'ombre, sur le dos,
Et goûtant, malgré tout, le calme et le repos
Qu'un doux rêve accompagne.
Un arbre s'étendra sur mon front en arceau,
Et moi, je resterai, sans bouger, sur ma couche,
Tandis qu'approchera sans cesse de ma bouche
Un merveilleux rameau.

Tourmenté par la soif et plein de convoitises,
Sans plus penser aux torts que je dois expier,
Je verrai tout à coup sous le poids des cerises

Le vert rameau plier !
O miracle ! ces fruits sont des lèvres de femme
Qu'entr'ouvre en s'envolant un sourire vermeil,
Et qu'effleure gaîment un rayon de soleil,
Brillant d'or et de flamme !

Quand le rameau promis est prêt à s'abaisser,
Mon sang reflue au cœur, je frémis, j'ai la fièvre :
Il se penche... Va-t-il apporter à ma lèvre
Un frais et doux baiser ?
Hélas ! il se balance et tout à coup s'arrête ;
Il s'agite, se courbe et vers moi penche encor,
Puis se redresse enfin et reprend son essor
Au-dessus de ma tête.

Je le suis du regard, palpitant, éperdu,
M'effleurant maintenant, me fuyant tout à l'heure...
Et pendant que tout bas je gémis et je pleure
Mon paradis perdu,
Dans l'ombre j'aperçois un malfaisant génie
Qui, voyant ma douleur, savoure avidement
Mes larmes, ma colère, et sourit méchamment
A ma longue agonie.

« C'est bien, me dira-t-il, à ton tour de souffrir !
« Les doux fruits de l'amour s'éloignent de la bouche,
« Quand la profane main qui les cueille ou les touche
« Ne sait que les flétrir !
« Ainsi l'a décrété l'éternelle justice,
« Tu vivras ! mais avec des désirs impuissants,
« Toujours inassouvis et toujours renaissants :
« Ce sera ton supplice ! »

. . . .

Mais pourquoi, chère enfant, attrister nos amours
De ce rêve infernal, de cette horrible image ?
Ton cœur, comme ton front peut être sans nuage ;
Je t'aimerai toujours !
Oui, — je serai fidèle ! — et quand je te le jure,
Tu dois ajouter foi, Lucile, à mon serment.
Ne t'ai-je pas montré quel affreux châtiment
Dieu réserve au parjure ?

RÉPONSE A UNE QUESTION

DE P......

POURQUOI JE N'AIME PAS LES CHIENS?

Vous demandez, — ami, — pourquoi j'accueille mal
Les caresses du chien? — un si bon animal?
Vous demandez encor pourquoi, moi, qu'on dit bonne,
Je ne puis oublier, même quand je pardonne?
A ces deux questions une autre, assurément,
Avec de longs discours répondrait longuement;
Moi, — j'aime mieux vous dire, en quelques mots, l'histoire

D'un souvenir lointain resté dans ma mémoire.
Ma réponse aura donc la forme d'un récit,
Écoutez ou lisez ! — L'histoire, la voici !

C'était à l'époque où j'étais petite fille,
Au temps où nous dansions en rond sous la charmille.
Béranger quittait son humble réduit souvent,
M'apportant des bonbons au parloir du couvent.
Moi, turbulente enfant, remuante et joueuse,
Dès que je le voyais, devenant sérieuse,
J'allais timidement m'asseoir sur ses genoux.
J'aimais sa douce voix et son regard si doux,
Que j'ai vu maintes fois humide quand la cloche
M'appelait à la classe. Or, un jour, dans sa poche
J'aperçus en entrant, quoiqu'il le cachât bien,
Le museau rose et frais d'un joli petit chien.
Je tendis les deux mains vers la charmante bête :
Qui d'un air amical vers moi tournait la tête ;
C'est pour moi, n'est-ce pas? dis-je en poussant un cri.
Sans me répondre rien, le poëte sourit
Et mit entre mes bras une boule de soie.
Je ne vous peindrai pas mon bonheur et ma joie ;
J'embrassai Béranger vingt fois bien tendrement,
Puis avec son cadeau je partis fièrement.

C'était un petit chien de race merveilleuse,
A l'œil intelligent, à la robe soyeuse,
Un vrai king-charles blanc, tout tacheté de feu.
Aussi que je l'aimai ! que je l'aimai, mon Dieu !
De ce cher animal je devins si jalouse
Qu'il ne me quitta plus : sur la verte pelouse
Lorsque l'heure arrivait des récréations,
Seuls, tous deux, à l'écart ensemble nous jouions ;
Puis, quand il me fallait retourner à la classe,
Il avait sur le banc auprès de moi sa place,
Et je le recouvrais avec mon tablier.
La maîtresse sévère avait beau m'épier,
Je l'emportais le soir, et sous ma couverture
Il se pelotonnait chaudement : je vous jure
Que je n'aurais pas pu fermer les yeux sans lui.
Il aurait eu si froid dans sa niche la nuit !
Que de punitions et que de pénitences
Me valurent alors mes désobéissances !
Eh bien ! ce compagnon fidèle et caressant
Un jour (le croirez-vous ?) me mordit jusqu'au sang !
C'est ainsi qu'il paya mes soins et ma tendresse.
Ah ! je fus indignée, — et sans plus de faiblesse,
Je le fis remporter sur l'heure à la maison.
L'irrévocable exil punit sa trahison !

Je grandis, — et longtemps je gardai la mémoire
De mon chien et de son ingratitude noire.
Six ans après, rentrée au foyer maternel,
Près du feu je revis, un soir, le criminel.
Il était devenu gras, poussif et maussade,
Affaissé, somnolent, frileux comme un malade!
J'accordai mon pardon au chien laid et perclus,
Et je compris alors que je ne l'aimais plus!
Or, voici maintenant ce que je veux vous dire :
Si, plus tard, dans un jour de fièvre ou de délire,
Vous songiez méchamment à me faire du mal,
N'enviez pas le sort du petit animal,
Et ne vous fiez pas à ce que je suis bonne...
C'est quand je n'aime plus, — ami, — que je pardonne.

FIN

TABLE

LÉGENDES SAVOISIENNES

FIN DE LA TABLE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DE LA

LIBRAIRIE DE E. DENTU

Palais-Royal, 17 et 19, galerie d'Orléans

Aimée, par Paul Féval. 2e édition. 1 vol. gr. in-18 jésus. . . . 3 fr

Les Amis de la marquise de Sablé. Recueil de lettres des principaux habitués de son salon, annotées et précédées d'une introduction historique sur la société précieuse au dix-septième siècle, par Édouard de Barthélemy. 1 volume in-8. . . . . 6 fr.

L'Anglais à Paris, histoire humoristique de son introduction dans notre langue et dans nos mœurs, par M. de Kervigan. 1 vol. gr. in-18 jésus. . . . . 3 fr.

Anne-Paule-Dominique de Noailles, marquise de Montagu. 2e édit. 1 vol. grand in-18 jésus. . . . . 3 fr.

Les Armes et le Duel, par A. Grisier, chevalier de la Légion d'honneur, etc., professeur d'armes de la Maison de S. M. l'Empereur, des Cent-Gardes, etc. Ouvrage agréé par S. M. l'Empereur de Russie. Préface anecdotique par Al. Dumas; notice sur l'auteur par Roger de Beauvoir; épître en vers de Méry. Dessins de E. de Beaumont; portrait par E. Lassalle. 3e édit., revue et augmentée. 1 magnifique vol. gr. in-8. . 10 fr.

L'Art au XVIIIe siècle, études par MM. Edmond et Jules de Goncourt, accompagnées de belles gravures à l'eau-forte. En vente : *les Saint-Aubin, Watteau, Prudhon, Boucher, Greuze, Chardin, Fragonard.* En préparation : Latour, Clodion, etc. Chaque étude forme une livraison in-4 imprimée à Lyon, chez Perrin, et tirée sur papier vergé à 200 exemplaires seulement.— La livraison avec gravures. . . . . 5 fr

L'Art théâtral, par M. Samson, de la Comédie-Française. Deux magnifiques volumes grand in-8, imprimés avec luxe et accompagnés de portraits photographiés par Franck d'après les originaux.
Chaque volume. . . . . 10 fr

Autour de la Table, par George Sand. 1 vol. gr. in-18 jésus. 3 fr.

1.

La Baronne trépassée, par Ponson du Terrail. 1 vol. gr. in-18 jésus. . . . . 2 fr.

Bouche de fer, par Paul Féval, 1 vol. gr. in-18 jésus.. . . . 3 fr.

Bibliothèque héraldique de la France, par M. Joannis Guigard, de la Bibliothèque impériale, comprenant la bibliographie systématique et raisonnée de tous les ouvrages qui ont paru sur le *Blason*, les *Ordres de chevalerie*, la *Noblesse*, la *Féodalité*, les *Fiefs* et les *Généalogies* concernant la France, avec notes critiques et bibliographiques. 1 beau volume in-8 à 2 colonnes. . . . . 16 fr.

Caritas, poésies par mademoiselle Ernestine Drouet. Ouvrage qui a remporté le prix Montyon de première classe. 1 vol. gr. in-18 jésus.. 3 fr.

De la Capacité politique des classes ouvrières, par P. J. Proudhon. 1 vol. grand in-18 jésus.. . . . . 3 fr. 50

Le Capitaine fantôme, par Paul Féval. 2e édit. 2 vol. gr. in-18 jésus. . . . . 6 fr.

Catalogue des Certificats de noblesse délivrés par Chérin pour le service militaire, de 1781 à 1789, publié par MM. Louis de la Roque et Édouard de Barthélemy. 1 vol. gr. in-8.. . . . . 2 fr.

Catalogue des Gentilshommes qui ont pris part aux assemblées de la Noblesse en 1789, d'après les procès-verbaux officiels, publié par MM. Louis de la Roque et Édouard de Barthélemy. Chaque province forme une livraison gr. in-8 séparée. Prix. . . . . 2 fr.

En vente : *Dauphiné;* — *Lyonnais*, *Forez* et *Beaujolais;* — *Provence* et *Principauté d'Orange;* — *Haut-Languedoc;* — *Armagnac* et *Quercy;* — *Bourgogne*, *Bresse*, *Bugey*, *Valromey* et *Principauté de Dombes;* — *Franche-Comté;* — *Lorraine* et *duché de Bar* (2 liv.); — *Champagne;* — *Auvergne* et *Rouergue;* — *Picardie;* — *Roussillon*, *Foix*, *Comminges*, *Couseran* et *Nébouzan;* — *Marche* et *Limousin;* — *Touraine* et *Berry;* — *Périgord*, *Aunis*, *Saintonge* et *Angoumois;* — *Normandie* (2 livr.); — *Anjou* et *Saumurois;* — *Maine*, *Perche* et *Thimerais;* — *Poitou;* — *Orléanais*, *Blaisois*, *Beauce* et *Vendômois;* — *Guyenne*, *Agénois* et *Bazadois;* — *Bas-Languedoc;* — *Bourbonnais* et *Nivernais;* — *Artois*, *Flandre* et *Hainaut*.

Catherine d'Overmeire, étude, par Ernest Feydeau. 4e édit. 2 vol gr. in-18 jésus. . . . . 6 fr.

Le Chambrion, histoire mystérieuse, par Ponson du Terrail. 1 vol. grand in-18 jésus. . . . . 3 fr.

La Charité à Paris, par Jules Lecomte. Nouvelle édition. 1 volume grand in-18 jésus. . . . . 3 fr.

Mes Chasses au Lion, par J. Chassaing. Préface du commandant P. Garnier. Dessins de Martinus. 1 vol. gr. in-18 jésus. . . . . . 3 fr.

Le Christ, par Émile Barrault. 1 vol. in-8. . . . . 6 fr.

Chroniques et Légendes des rues de Paris, par Édouard Fournier. 1 charmant vol. in-18. . . . . 3 fr.

Comment on aime, par Étienne Énault. 2e édit. 1 vol. grand in-18 jésus. . . . . 3 fr.

Les Confessions de l'abbesse de Chelles, fille du Régent, par M. de Lescure. 1 beau vol. in-18 orné d'un portrait inédit. . . . 3 fr.

Conversations de M. de Chateaubriand.—Ses agresseurs, par Julien Danielo, son ancien secrétaire. 1 vol. in-8. . . . . . . 6 fr.

Correspondance inédite de Marie-Antoinette, publiée sur les documents originaux par le comte Paul Vogt d'Hunolstein, ancien député de la Moselle. 4e édit. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr

Les Cours galantes, par Gustave Desnoiresterres.

Tome I : L'Hôtel de Bouillon, la Folie-Rambouillet, le château d'Anet, le Temple. Tome II : Roissy, l'Hôtel de Mazarin, Chantilly, le palais Mancini, la cour de Zell. Tome III : Le château de Clagny, l'hôtel la Touanne, l'hôtel Boisboudrand, la maison de Sonning, la Butte Saint-Roch. Tome IV et dernier : le château de Saint-Maur, la cour de Sceaux, Châtenay, l'hôtel de madame de Lambert, la maison de Clichy.

4 jolis vol. in-18. . . . . 12 fr.

Les Crimes de jeunesse, par Ponson du Terrail. 1 vol. grand in-18 jésus. . . . . 3 fr.

Curiosités de la Cité de Paris, histoire étymologique de ses rues nouvelles, anciennes ou supprimées. Recherches archéologiques sur ses antiquités, monuments et maisons remarquables, par Ferdinand Heuzey. Illustrations de A. Racinet. 1 vol. grand in-18 jésus. . . . . . 3 fr. 50

Les Cythères parisiennes, histoire anecdotique des bals de Paris, par Alfred Delvau. Frontispice et 24 eaux-fortes par Félicien Rops et Émile Thérond. 1 charmant vol. grand in-18 jésus. . . . . . 3 fr. 50

Les Deux femmes du roi, par Paul Féval. 1 vol. grand in-18 jésus. . . . . 3 fr.

Le Diable, histoire de sa grandeur et de sa décadence, par J. M. Cayla. 1 fort vol. grand in-18 jésus. . . . . 3 fr. 50

Dictionnaire des Fiefs, Seigneuries, Châtellenies, etc., de l'ancienne France, contenant les noms de leurs possesseurs consécutifs et la date de leur érection en terre noble, par H. Gourdon de Genouillac. 1 beau vol. in-8. . . . . 10 fr.

Dictionnaire historique des Ordres de chevalerie créés chez les différents peuples, depuis les premiers siècles jusqu'à nos jours, par H. Gourdon de Genouillac. 2e édition, revue, augmentée et ornée d'un grand nombre de figures. 1 très-joli volume grand in-18 jésus. . . . . 3 fr.
Avec figures très-soigneusement coloriées. . . . . 12 fr.

Le Drame de la jeunesse, par Paul Féval. 1 vol. grand in-18 jésus. . . . . 3 fr.

Drames politiques, par Alfred Michiels. 1 vol. gr. in-18 jésus. 3 fr.

L'Enfer démoli, par J. M. Cayla. 1 vol. grand in-18 jésus. . 3 fr. 50

Énigmes des rues de Paris, par Édouard Fournier. 1 charmant vol. in-18. . . . . 3 fr.

Les Épaves, par Auguste Lacaussade. 1 vol. gr. in-18 jésus. . 3 fr. 50

L'Épicurien, de Thomas Moore, traduit par Henri Butat, les vers par Théophile Gautier, préface d'Edouard Thierry, dessins de Gustave Doré. 1 beau vol. in-8. . . . . 6 fr.

Les Extravagances du hasard, par Charles d'Héricault. 1 vol. gr. in-18 jésus. . . . . 2 fr.

L'Esprit dans l'Histoire, recherches et curiosités sur les mots historiques, par Édouard Fournier. 3e édition, revue et très-augmentée. 1 beau vol. in-18. . . . . 3 fr.

L'Esprit des autres, recueilli et raconté par Édouard Fournier. 4e édition, revue et très-augmentée. 1 vol. in-8°. . . . . 3 fr.

L'Esprit des bêtes, zoologie passionnelle, mammifères de France, par A. Toussenel. 4e édition, revue et corrigée. 1 vol. in-8°. . . . . 6 fr.

Essai sur l'histoire du gouvernement et de la constitution britanniques, depuis le règne de Henri VII jusqu'à l'époque actuelle, par le comte John Russell. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

Études financières et d'économie sociale, par M. Pierre Clément, membre de l'Institut, auteur de *Jacques Cœur et Charles VII*, de l'*Histoire de Colbert*, du *Gouvernement de Louis XIV*, des *Portraits historiques*, etc., etc. 1 fort vol. in-8°. . . . . 7 fr.

Études religieuses et littéraires, par E. Rosseeuw Saint-Hilaire, professeur à la Faculté des lettres. 1 vol. grand in-18 jésus. . . . 3 fr.

Excentricités du langage, par Lorédan-Larchey. 4e édit. 1 vol. grand in-18 jésus. . . . . 3 fr. 50

Les Errants de nuit, par Paul Féval. 1 vol. gr. in-18 jésus. 3 fr.

La Fabrique de mariages, par Paul Féval. 2e édition. 1 vol. gr. in-18 jésus. . . . . 3 fr.

La Fille du grand chef, roman américain, par Ann S. Stephens. 1 vol. orné de gravures. . . . . 2 fr.

Fior d'Aliza, Nouvelles Confidences par M. Alphonse de Lamartine. 2e édition. 1 beau vol. gr. in-8°. . . . . 6 fr.

Fleurette la bouquetière, par Eugène Scribe, de l'Académie française. 1 vol. grand in-18 jésus.. . . . . 3 fr.

Le Gaillard d'avant, chansons maritimes, par G. de la Landelle, ancien officier de marine. 1 joli vol. gr. in-18 jésus, avec la musique. 1 fr.

Les Gandins, mystères du demi-monde, par Ponson du Terrail. 2 vol. grand in-18 jésus, ornés d'une vignette.
I. Les hommes de cheval.
II. L'Agence matrimoniale.
Chaque volume . . . . 3 fr.

La Garde noire, par Paul Féval. 1 vol. gr. in-18 jésus. . . . 3 fr.

La Gerbée, contes à lire en famille, par Michel Masson. 1 joli volume illustré. . . . . 3 fr. 50

Grammaire héraldique, contenant la définition exacte de la science des armoiries, suivie d'un vocabulaire explicatif, par H. Gourdon de Genouillac. 3e édition, revue et augmentée de l'*Art de composer les livrées selon les règles héraldiques*. 1 charmant vol. grand in-18 jésus, orné de 200 blasons gravés intercalés dans le texte. . . . . 3 fr.

La Grève de Samarez, poëme philosophique, par Pierre Leroux. 4 vol. gr. in-8°, paraissant en 8 livraisons séparées, comprenant : 1° la Préface; — 2° les 52 Sectes de l'Ile; — 3° le Rocher des Proscrits; — 4° les Fantômes; — 5° Satan; — 6° le Livre de Job; — 7° la Dispute avec les Savants; — 8° la Post-Face.
Prix de chaque livraison. . . . . 4 fr

La Guerre des gueux, par Adrien Robert. 1 vol gr. in-18 jés. 3 fr.

Un Hermaphrodite, par Louis Jourdan. 2e édition. 1 vol. gr. in-18 jésus. . . . . 3 fr.

L'Héritage du Comédien, par Ponson du Terrail. 1 vol. gr. in-18 jésus. . . . . 3 fr.

Histoire de la Caricature antique, par Champfleury, 1 vol. illust. de plus de 60 grav. . . . . 4 fr.

Histoire anecdotique des Cafés et Cabarets de Paris, par Alfred Delvau, avec eaux-fortes et dessins de Gust. Courbet, Félicien Rops et Léopold Flameng. 1 vol. grand in-18 jésus. . . . . . 3 fr. 50

Histoire anecdotique de l'ancien théâtre en France, Théâtre français; — Opéra; — Opéra-Comique; — Théâtre Italien; — Théâtre forain; par A. Du Case. 2 vol. in-8. . . . . 10 fr.

Histoire de la Censure théâtrale en France, par VICTOR HALLAYS-DABOT. 1 beau vol. grand in-18 jésus. . . . . 3 fr.

Histoire d'une conscience, par ÉTIENNE ÉNAULT. 1 vol. gr. in-18 jésus. . . . . 3 fr.

Histoire des Girondins et des Massacres de Septembre, d'après les documents originaux et inédits, par M. A. GRANIER DE CASSAGNAC, député au Corps législatif. 2 v. in-8°, accompagnés de *fac-simile*. 12 fr.

Histoire des Idées littéraires au XIXe siècle, par ALFRED MICHIELS. 4e édit., revue et continuée jusqu'en 1861. 2 v. in-8°. . . 12 fr.

Histoire du Livre en France, par EDMOND WERDET, ancien libraire-éditeur.

Ire partie. *Origine du livre manuscrit*. 1 vol. gr. in-18 jésus.. . 5 fr.

IIe partie. *Transformation du livre*, 1470 à 1789. 1 volume grand in-18 jésus. . . . . 5 fr.

IIIe partie. *Études historiques et bibliographiques sur les imprimeurs et les libraires les plus célèbres de* 1470 *à* 1789. 2 vol.. . . . . . 10 fr.

IVe partie. *Essais sur la propagation, marche et progrès de l'imprimerie et de la librairie dans les diverses provinces de la France*. 1 v. 5 fr.

Histoire de la Poésie, par THALÈS BERNARD. 1 fort vol. grand in-18 jésus . . . . 10 fr.

Histoire de la Société française pendant le Directoire, par MM. EDMOND et JULES DE GONCOURT. 2e édition. 1 vol. gr. in-8°. . . . . 5 fr

Histoire des Livres populaires ou de la littérature du Colportage, depuis l'origine de l'imprimerie jusqu'à l'établissement de la Commission d'examen des livres du colportage (30 novembre 1852), par CHARLES NISARD. 2e édition, revue, corrigée avec soin et considérablement augmentée. 2 v. gr. in-18 jésus ornés d'un grand nombre de fig. 10 fr.

Histoire de la Musique en France, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, suivie de la liste chronologique des ouvrages qui forment le répertoire de l'Opéra et de l'Opéra-Comique, par CHARLES POISOT. 1 beau vol. in-18.. . . . . 4 fr.

Histoire du Pont-Neuf, par ÉDOUARD FOURNIER. 2 vol. in-18 ornés d'une belle photographie.. 6 fr.

Hommes et Choses de divers temps, par CHARLES ROMEY. 1 vol. gr. in-18 jésus. 3 fr. 50

Les Hommes d'épée, profils militaires, par ERNEST BILLAUDEL. 1 vol. grand in-18 jésus. 2 fr.

Iambes et Poëmes, par AUGUSTE BARBIER. 15e édition, revue et corrigée. 1 vol. grand in-18 jésus. . . . . 3 fr. 50

L'Italie des Italiens, par madame LOUISE COLET. 4 beaux vol. gr. in-18 jésus. . . . . 14 fr.

Tome Ier : *L'Italie du Nord.* Gênes, Turin, Milan, Padoue, Venise. — Tome II : *L'Italie du Centre.* Plaisance, Parme, Modène, Florence, Pérouse, Ravenne, Bologne, Ferrare. — Tome III : *L'Italie du Midi.* LE LIBÉRATEUR ; Palerme, Naples. — Tome IV : *Rome.*

Jean-Diable, par PAUL FÉVAL. 2e édit. 2 vol. gr. in-18 jésus. . . 6 fr.

Jessie, par M. MOCQUARD, chef du cabinet de S. M. l'Empereur. 5e édition. 2 vol. gr. in-18 jésus. . . . . 6 fr.

La Jeunesse du roi Henri, par PONSON DU TERRAIL. 2 jolis vol. gr. in-18 jésus. . . . . 6 fr.

Jules César, tragédie de SHAKSPEARE, traduite en vers français par AUGUSTE BARBIER. 2e édit., ornée de deux portraits gravés. 1 vol. gr. in-18 jésus. . . . . 3 fr. 50

Le Langage des marins. Recherches historiques et critiques sur le vocabulaire maritime. Expressions figurées en usage parmi les marins. Recueil de locutions techniques ou pittoresques, suivi d'un index méthodique, par G. DE LA LANDELLE, ancien officier de marine. 1 vol. in 8°. . . . . 5 fr.

Lettres de Silvio Pellico, recueillis et mises en ordre par GUILLAUME, STEFANI, traduites et précédées d'une introduction (les dernières années de Silvio Pellico), par ANTOINE DE LATOUR. 2e édit. 1 beau vol. gr. in-18 jésus, portrait et autographe . . . . 4 fr.

Le Livre de la Nation polonaise et des Pèlerins polonais d'ADAM MICKIEWICZ, traduction nouvelle par ARMAND LÉVY, avec introduction et commentaire par LADISLAS MICKIEWICZ. 1 charmant v. in-18 impr. avec luxe ; encadrements en couleur. . . . . 7 fr. 50

Mademoiselle Million, par madame URBAIN RATTAZZI (MARIE DE SOLMS). 2e édit. 1 joli vol. grand in-18 jésus, orné d'une belle photographie 3 fr.

Les Maitresses du Régent. Études d'histoire et de mœurs sur le commencement du XVIIIe siècle, par M. DE LESCURE. 2e édit., revue et corrigée. 1 fort vol. in-18. 4 fr.

Les Majorats littéraires, examen d'un projet de loi ayant pour but de créer, au profit des auteurs, inventeurs et artistes, un monopole perpétuele par P. J. PROUDHON. 2e édit. 1 vol. grand in-18 jésus . . . . . . 3 fr.

Le Mangeur d'hommes (récits de chasse), par JULES GÉRARD, le Tueur de lions. 2e édition. 1 vol. gr. in-18 jésus, illustrations de J. A. BEAUCÉ et ANDRIEUX . . . . 3 fr. 50

Manuel du Chasseur au chien d'arrêt, par M. LÉONCE DE CUREL, suivi de la loi sur la chasse. 4e édition. 1 vol. gr. in-18 jésus avec gravure . . . . 3 fr.

Les Mariages d'aujourd'hui, par PHILIBERT AUDEBRAND. 1 vol grand in-18 jésus. . . . . 3 fr.

Les Martyrs de l'Amour, par LOUIS JOURDAN. 2e édit. 1 joli vol. gr. in-18 jésus, orné d'une photographie. . . . . 3 fr.

Méditations sur la mort et l'éternité, publiées avec la permission spéciale de Sa Majesté la reine VICTORIA, et traduites de l'anglais par CH. BERNARD DEROSNE. 5e édit. 1 vol. in-8°. . . . . 6 fr.

Méditations sur la vie et ses devoirs, publiées avec la permission spéciale de Sa Majesté la reine VICTORIA, et traduites de l'anglais par CH. BERNARD DEROSNE. 1 vol. in-8°. . . . . 6 fr.

Mémoires d'un Bibliophile. Lettres sur la bibliographie, par M. TENANT DE LATOUR, ancien bibliothécaire du roi au palais de Compiègne. 1 fort vol. grand in-18 jésus . . . . 3 fr. 50

Mémoires de madame la marquise de la Rochejaquelein, précédés de son Éloge funèbre prononcé par Mgr l'évêque de Poitiers. Nouvelle édition, ornée d'un portrait, d'un *fac-simile* et de cartes. 2 vol. grand in-18 jésus, illustrés de jolies vignettes dessinées par ANDRIEUX. 5 fr.

Mémoires de Madame Élisabeth de France, sœur de Louis XVI, annotés et mis en ordre par F. DE BARGHON-FORT-RION. 1 vol. in 8° orné d'un beau portrait . . . . 4 fr.

Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la cour de Russie, sous le règne de Pierre le Grand et de Catherine Ire, rédigés et publiés pour la première fois d'après les manuscrits originaux du sieur VILLEBOIS, chef d'escadre et aide de camp de Pierre Ier, par THÉOPHILE HALLEZ. 1 vol. in-8°. . . . . 6 fr.

Mémoires du président Hénault, de l'Académie française, écrits par lui-même, recueillis et mis en ordre par son arrière-neveu M. le baron DE VIGAN. 1 vol. in-8° . . . . 6 fr.

Mémoires d'une veuve, par PONSON DU TERRAIL. 1 vol. grand in-18 jésus. . . . . 3 fr.

Mémoires du Géant, par NADAR. Préface par M. BABINET de l'Institut. 2e édit. 1 fort vol. grand in-18 jésus . . . . 3 fr. 50

Le Monde des Coquins, physiologie du monde des coquins, par L. MOREAU CHRISTOPHE, ancien inspecteur général des prisons. 2e édition. 1 volume grand in-18 jésus . . . . 3 fr.

Le Monde des Oiseaux, ornithologie passionnelle, par A. TOUSSENEL. 2e édit., revue et corrigée. 3 vol. in-8°, avec le portrait de l'auteur. 18 fr.

Le Monde russe et la Révolution. Mémoires de A. Hertzen, traduits par H. Delaveau, illustrations de A. Schenk.

I. — La Famille — L'Université — La Prison.

II. — L'Exil — La jeune Russie.

III. — Après l'exil — Moscou. — Le Départ.

3 beaux vol. gr. in-18 jésus. Chaque vol. . . . . 5 fr.

Les Mystères du sérail et des harems turcs, par madame Olympe Audouard. Illust. de C. Rudhardt. 1 vol. gr. in-18 jésus. 3 fr. 50

Noélie, par E. Scribe, de l'Académie française. 1 vol. in-12 . . . . 3 fr.

Notices biographiques sur L. Van Beethoven, par le docteur E. G. Wegeler et Ferdinand Ries, suivies d'un supplément, traduites de l'allemand par A.-F. Legentil. 1 volume grand in-18 jésus . . . 3 fr.

Les Plumes d'or, contes et nouvelles, par vingt romanciers, préface par Paul Féval. 1 beau vol. in-18 jésus. . . . . 3 fr. 50

Nouvelles Scènes de la vie russe. — Éléna. — Un premier amour, par Ivan Tourguenef. Trad. de H. Delaveau. Dessins de A. Schenk. 1 vol. grand in-18 jésus . . . . 3 fr. 50

Les Nuits de Rome, par Jules de Saint-Félix. Illustrations de Godefroy Durand. 1 beau vol. grand in-18 jésus . . . . 3 fr. 50

Les Nuits de la Maison dorée, par Ponson du Terrail. 1 vol. gr. in-18 jésus. . . . . 3 fr.

Œuvres du père Enfantin.

I. — Correspondance philosophique et religieuse (1843-1845). 1 vol. in-4° . . . . 4 fr.

II. — Correspondance politique (1835-1840). 1 vol. gr. in-8° . . 1 fr.

III. — Science de l'homme, physiologie religieuse. 1 très-fort volume in-4° . . . . 9 fr.

IV. — La Vie éternelle, passée, présente, future. 1 vol. in-4° . . 4 fr

Œuvres de George-Alfred Lawrence, traduites de l'anglais par Charles Bernard Derosne.

L'Épée et la Robe. 1 vol. . . . . 3 fr.

Frontière et Prison. 1 vol. . . . . 3 fr.

Honneur stérile. 2 vol. . . . . 6 fr.

Guy Livingstone ou A outrance. 1 vol. . . . . 3 fr.

Maurice Dering. 1 vol. . . . . 3 fr.

La Pêche d'un mari, par Hippolyte Lucas. 1 vol. gr. in-18 jés. 3 fr.

Poëmes et Chants marins, par G. de la Landelle, ancien officier de marine. Avec la musique des principaux airs intercalée dans le texte. 1 beau vol grand in-18 jésus. . . . . 4 fr.

Poëmes et Paysages, par Auguste Lacaussade. 2e édit. 1 vol. grand in-18 jésus. . . . . 3 fr. 50

Poésies populaires serbes, traduites sur les originaux, avec une introduction et des notes, par Auguste Dozon, chancelier du consulat général de France à Belgrade. 1 vol. gr. in-18 jésus. . . . . 3 fr.

Portraits intimes du dix-huitième siècle, études nouvelles d'après les lettres autographes et les documents inédits, par MM. Edmond et Jules de Goncourt. 2 jolis volumes in-18. . . . . 6 fr.
Il en a été tiré 100 exemplaires sur papier vergé. . . . . 12 fr.

Du Principe fédératif et de la nécessité de reconstituer le parti de la Révolution, par P. J. Proudhon. 1 vol. grand in-18 jésus. . . . . 3 fr. 50

Une princesse russe, par Emmanuel Gonzalès. 1 v. in-18 jés. 3 fr.

Quatre Lettres inédites de madame de Maintenon, précédées et accompagnées d'un précis historique, par Victor Fouque. 1 vol. in-8°. . . . . 3 fr.

Recueil d'Armoiries des Maisons nobles de France (Ire série) contenant la description de plus de 13,000 blasons, par H. Gourdon de Genouillac, auteur de la *Grammaire héraldique*. 1 très-beau vol. in-8°. 8 fr.

La 2e série est *sous presse*.

Les Quatre coins de Paris, par Léo Lespès. 1 v. in-18 jés. 3 fr.

Les Résidences royales de la Loire, par Jules Loiseleur, bibliothécaire de la ville d'Orléans. 1 beau vol. grand in-18 jésus orné de gravures sur bois dessinées par A. Racinet. . . . . 3 fr. 50

Révélations sur ma vie surnaturelle, par Daniel Dunglas Home. 3e édition, augmentée du récit détaillé de ses démêlés avec la cour de Rome. 1 vol. grand in-18 jésus . . . . 3 fr. 50

Le Roman de Molière, suivi de fragments sur sa vie privée d'après des documents nouveaux, par Édouard Fournier. 1 charmant volume elzévir in-18. . . . . 3 fr.

Satires, par Auguste Barbier. 1 vol. gr. in-8 jésus. . . . . . 3 fr. 50

Scènes populaires, par Henry Monnier. Nouvelle édition, illustrée de 80 vignettes dessinées par l'auteur. 1 très-joli vol. petit in-8°. . . 8 fr.

La Science de la main, ou l'art de reconnaître les tendances de l'intelligence d'après les formes de la main, par le capitaine S. d'Arpentigny. 3e édit. 1 vol. grand in-18 jésus avec gravures. . . . . 3 fr.

Silves, poésies diverses d'Auguste Barbier, auteur des *Iambes*. 1 beau vol. grand in-18 jésus. . . . . 3 fr. 50

Mémoires et Correspondance du roi Jérôme et de la reine Catherine. 7 vol. in-8° avec portrait et cartes.
Chaque volume . . . . 6 fr.
Les six premiers volumes sont en vente.

Les Soirs d'Octobre, poésies par Paul Juillerat. 1 vol. grand in-18 jésus, imprimé avec luxe chez Perrin, de Lyon, et tiré sur papier vergé à un petit nombre d'exemplaires numérotés. . . . . 5 fr.

Souvenirs du comte de Mérode-Westerloo, ancien envoyé extraordinaire de S. M. le roi des Belges, pair du royaume de Belgique, etc. 2 vol. grand in-8°. . . . . 15 fr.

Souvenirs d'histoire contemporaine, épisodes militaires et politiques, par le baron Paul de Bourgoing, sénateur, ancien ambassadeur en Espagne, ancien ministre de France en Allemagne et en Russie, etc. 1 beau vol. in-8°. 7 fr. 50

Souvenirs d'un Diplomate. — *La Pologne* (1811-1813), par le baron Bignon, avec une notice historique sur l'auteur, par M. Mignet, de l'Académie française. 1 fort volume grand in-18 jésus. . . . . . 3 fr. 50

Souvenirs et impressions littéraires, par George Sand. 1 vol. grand in-18 jésus. . . . . 3 fr.

Souvenirs du marquis de Valfons, vicomte de Sebourg, comte de Blandèques, baron d'Hellesme, lieutenant général des armées du roi Louis XV, etc., publiés par son arrière-petit-neveu, le marquis de Valfons. 1 vol grand in-18 jésus. . . . . 3 fr. 50

Les Stations de l'amour, par Jules Prével. 1 vol. gr. in-18 jés. 3 fr.

Sylvie, étude par E. Feydeau. 6e édit. 1 vol. gr. in-18 jésus. . . . 3 fr.

Tableau du vieux Paris. — Les Spectacles populaires et les artistes des rues, par Victor Fournel. 1 fort volume grand in-18 jésus. . . . . 3 fr. 50

La Toile d'araignée, par Aylic Langlé. 1 vol. gr. in-18 jésus. 3 fr.

Les Travailleurs de Septembre 1792, documents sur la Terreur publiés par M. le comte Horace de Viel-Castel. 1 vol. petit in-8° couronne, imprimé avec luxe en deux couleurs et tiré à un petit nombre d'exemplaires numérotés. . . . . 3 fr.

Tristia, *Histoire des misères et des fléaux de la chasse de France*, par A. Toussenel. 1 beau vol. gr. in-18 jésus. . . . . 5 fr.

Trois mois de la Vie de J.-J. Rousseau, journal anecdotique de Gaspard Bovier, publié par A. Ducoin. 1 vol. in-8°. . . . . 2 fr

Variétés de Coquins. Deuxième série du *Monde des Coquins*, par L. Moreau Christophe, ancien inspecteur général des prisons. 1 vol. gr. in-18 jésus. . . . . 3 fr.

Les Voix du silence, poésies nouvelles de M. Victor de Laprade, de l'Académie française. 1 vol. gr. in-18 jésus. . . . . 3 fr.

Voltaire et madame du Châtelet. Révélations d'un serviteur attaché à leurs personnes, et pièces inédites, publiées avec commentaires et notes historiques, par D'Albanès Havard. 1 vol. grand in-18 jésus. . . . 3 fr.

Voyage au pays des Mormons. — Relation. — Géographie. — Histoire naturelle. — Théologie. — Mœurs et coutumes, par Jules Remy. 2 vol. grand in-8°, ornés de 10 gravures sur acier et d'une carte. . 20 fr.

Voyage en Perse, dans l'Afghanistan, le Béloutchistan et le Turkestan, par J. P. Ferrier, ancien adjudant général dans l'armée persane, chevalier de la Légion d'honneur, etc. 2 vol. in-8°, avec portrait et carte . . . . 12 fr.



PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

DU MÊME AUTEUR

MADEMOISELLE MILLION

DEUXIÈME ÉDITION

Un vol. orné d'une belle Photographie. — Prix : 3 fr.

LA RÉPUTATION D'UNE FEMME

Un vol. orné d'un Portrait. — Prix : 3 fr.

L'ART THÉATRAL, par M. Samson, de la Comédie-Française. Deux magnifiques volumes grand in-8, imprimés avec luxe et accompagnés de portraits photographiés par Franck d'après les originaux. . . . . 20 fr.

CONVERSATIONS DE M. DE CHATEAUBRIAND. — SES AGRESSEURS, par Julien Danielo, son ancien secrétaire. 1 vol. in-8. . . . . 6 fr.

L'ÉPICURIEN, de Thomas Moore, traduit par Henri Butat, les vers par Théophile Gautier, préface d'Édouard Thierry; dessins de Gustave Doré. 1 beau vol. in-8 imprimé avec luxe. . . . . 6 fr.

HISTOIRE DE LA CARICATURE ANTIQUE, par Champfleury. 1 joli vol. illustré de plus de 60 gravures. . . . . 4 fr.

HISTOIRE DES IDÉES LITTÉRAIRES AU XIXe SIÈCLE, par Alfred Michiels 4e édition revue et continuée jusqu'en 1861 2 vol. in-8. . . . . 12 fr.

HISTOIRE DES LIVRES POPULAIRES OU DE LA LITTÉRATURE DU COLPORTAGE, depuis l'origine de l'imprimerie jusqu'à l'établissement de la commission d'examen des livres du colportage (30 novembre 1852) par Charles Nisard. 2e édition revue, corrigée avec soin et considérablement augmentée. 2 vol. grand in-18 jésus, ornés d'un grand nombre de figures. . . . . 10 fr.

LE LIVRE DE LA NATION POLONAISE ET DES PÈLERINS POLONAIS, d'Adam Mickiewicz, traduction nouvelle par Armand Lévy, avec introduction et commentaire par Ladislas Mickiewicz. 1 charmant vol. in-18 imprimé avec luxe, encadrement en couleur. 7 fr. 50

LES PLUMES D'OR, contes et nouvelles, par vingt romanciers. 1 vol. grand in-18 jésus. . . . . 3 fr. 50

POÈMES ET CHANTS MARINS, par G. De La Landelle, ancien officier de marine; avec la musique des principaux airs intercalés dans le texte. 1 beau vol. grand in-18 jésus. . . . . 4 fr.

POÉSIES CHAMPÊTRES D'HORACE, traduites en vers, par Édouard de Linge, avec une préface par Alfred Michiels. 1 très joli-vol. in-18. . . . . . 2 fr.

SILVES, poésies diverses d'Auguste Barbier, auteur des *Iambes*. 1 beau vol. grand in-18 jésus. . . . . 3 fr. 50

LES VOIX DU SILENCE, poëmes par M. Victor de Laprade, de l'Académie française. 1 vol. grand in-18 jésus. . . . . 3 fr.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



